

*Bulletin
des Amis
d'André Gide*

N° 154

AVRIL 2007

Le

Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Nantes
et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Claude MARTIN,
Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les travaux universitaires sont soumis à l'approbation du comité
de lecture. Les textes non acceptés ne sont pas renvoyés.*

* *

*

Toute correspondance doit être adressée,

relative au BAAG, à

Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (Tél. & Fax 02.41.66.72.51)
< pige.masson@free.fr >

relative à l'AAAG, à

Henri HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (Tél. 03.22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

QUARANTIÈME ANNÉE — VOL. XXXV, N° 154
AVRIL 2007

Alain GOULET : Remy de Gourmont vu par André Gide	205
Carol L. KAPLAN : Gide et Poussin. Une lecture- <i>ekphrasis</i> des <i>Faux-Monnayeurs</i>	237
Victoria REID : Gide, Rembrandt et <i>La Leçon d'anatomie</i>	247
Claude FOUCART : Autour de Herman de Cunsel (1908-1971), membre d'un « vaste clan ».....	269
Robert LEVESQUE : Journal inédit (septembre-octobre 1946).....	279
Jean LAMBERT : Journal (extraits, suite).	291
Lectures gidiennes. — André Gide, Pierre Louÿs, Paul Valéry, <i>Correspondances à trois voix</i> [A. Goulet]. — Monique Nemer, <i>Corydon citoyen</i> [J.-M. Wittmann]. — André Gide, Marc Allégret, <i>Correspondance</i> [C. Saggiomo].....	331
Jean CLAUDE et Pierre MASSON : Retour sur la <i>Correspondance André Gide—Marc Allégret</i>	350
Chronique bibliographique.....	359
Varia.....	362
Cotisations et abonnements 2007.....	364

Association des Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

Dominique FERNANDEZ et Jean-Marie ROUART,
de l'Académie française,

MM. Michel DROUIN et Laurent GAGNEBIN de BONS,
Mme Yvonne MALLET.

Membres décédés : Marc Allégret, Robert André, Auguste Anglès, Marcel Arland, Georges Blin, Jacques Brenner, Julien Cain, Jean Delay, Étienne Dennery, Jacques Drouin, Marie-Jeanne Durry, René Étiemble, Gaston Gallimard, Jean Giono, Anne Heurgon-Desjardins, Jean Hytier, Marcel Jouhandeau, Pierre Klossowski, Robert Mallet, André Malraux, François Mauriac, Jean Meyer, Pierre Moinot, Jean Paulhan, Maurice Rheims, Robert Ricatte, Jean Schlumberger, Élisabeth Van Rysselberghe, Roger Vrigny.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Claude MARTIN.

Vice-Président : Pierre MASSON

Secrétaire général : Henri HEINEMANN.

Trésorier : Jean CLAUDE.

Conseillers : Alain GOULET, Pierre LACHASSE, Pierre LENFANT,
Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER, Martine SAGAERT,
Sandra TRAVERS de FAULTRIER,
Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK,
Jean-Michel WITTMANN.

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, N. David KEYPOUR,
Christine LATROUITTE ARMSTRONG,
Walter C. PUTNAM, Jocelyn VAN TUYL

Responsables :

Christine LATROUITTE et Jocelyn VAN TUYL

SERVICE DES PUBLICATIONS

Responsable : Claude MARTIN

La Grange Berthière, 69420 Tupin-et-Semons
Tél. : 04.74.87.84.33 — Fax : 04.74.87.84.33
< aaag.cdcm@wanadoo.fr >

ALAIN GOULET

Remy de Gourmont vu par André Gide *

GIDE a fait profession d'amitié, et ses attitudes comme ses réactions ont souvent été tributaires de ses sympathies et de ses antipathies. Or, alors qu'au départ Remy de Gourmont semblait devoir compter parmi ses amis, il est vite devenu pour lui un objet de haine (c'est ce que Gide lui écrit dès le début de 1902), et l'on a pu parler à son propos d'une « aversion indurée ¹ ». Pourquoi ? Comment ? La réponse n'est pas simple, et nous allons tenter de suivre les relations du « retors » et du « reclus » pour essayer de comprendre cette durable inimitié et cette remarquable aversion de Gide pour celui qui aurait dû être pour lui un grand et puissant aîné. Sans doute s'est très vite révélée entre eux une incompatibilité d'humeurs fondamentale ; mais s'y est

* Cet article est le texte d'une communication présentée au colloque « Remy de Gourmont » de Cerisy-la-Salle, le 3 octobre 2002. L'article d'Alain Goulet paru dans le *BAAG* n° 143/144, d'avril-juillet 2004, « Gide et la *Sixtine* de Gourmont », y faisait référence par anticipation.

1. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, t. II, Paris : Gallimard, « Bibliothèque des Idées », 1986, p. 35.

rapidement combinée une rivalité et une lutte d'influences de deux « intellocrates », pris dans un jeu de relations complexes, de sorte qu'on peut apercevoir, au cours de leur éphémère conjonction dans l'aventure de *L'Ermitage*, en 1905-1906, les prémisses d'un passage de relais dans l'exercice d'un magistère sur le petit monde des lettres françaises. C'est ce que reconnaît implicitement Natalie Barney, « l'Amazone », au cours du portrait qu'elle a dressé d'André Gide : elle stigmatise en effet la « perfidie » de Gide, mettant en cause

son « lâchage » du *Mercury de France*, cette vieille maison d'une probité et d'un courage uniques, qui avait rendu les premières œuvres de Gide célèbres [...], pour collaborer à *La Nouvelle Revue Française*. Là, personne de l'envergure de Remy de Gourmont, que son vaste génie avait solidement établi à la première place rue de Condé, ne le gêna. Par la suite, il entraîna du *Mercury* à la *N.R.F.* une légion d'écrivains, dont Paul Claudel ².

On verra combien cette dernière assertion méconnaît la réalité des faits.

Au lendemain de la mort de Gide, dans un violent réquisitoire dressé contre lui sous le titre d'« André Gide et la Cétoine », André Rouveyre, qui avait célébré « le contemporain capital » vingt-sept ans plus tôt et avait ensuite réuni Gourmont et Gide dans un même hommage sous le titre *Le Reclus et le Retors*, était beaucoup plus explicite dans ses accusations. Il commençait par qualifier Gide de « Rastignac protestant », mais reliait vite ce trait à la « gynophobie » de ce « pédéraste honteux ³ ». Ainsi étaient posés les jalons du procès qui allait suivre : Gide, accueilli au « prestigieux » *Mercury de France*,

se sentait l'appétit du commandement dont il se reconnaissait les capacités, les moyens [...]. Il s'occupa de fixer les plans et le personnel d'un établissement qui serait à lui, et dont il ferait l'adversaire, le compétiteur du *Mercury*.

De son industrie naquit d'abord *La Nouvelle Revue Française* directement opposée au *Mercury*. Puis [...] une maison d'édition [...].

2. Natalie Barney, « Gide et les autres », *Traits et portraits*, rééd. Paris : Mercure de France, 2002, p. 130. En ce qui concerne Claudel, nous verrons à quel point elle se trompe.

3. André Rouveyre, « André Gide et la Cétoine », mai 1951, cité dans André Gide—André Rouveyre, *Correspondance 1909-1951*, Paris : Mercure de France, 1967, pp. 198-9. Ce texte, refusé par les périodiques, ne fut pas publié. La cétoine est ainsi définie au cours de l'article : « Genre d'insecte coléoptère [...]. Les cétoines vivent sur les fleurs ou sur les plaies des arbres dont elles sucent les sucs ».

Vient alors la supposée raison de la manœuvre :

Il ne s'agissait de rien moins que de permettre à Corydon d'étaler ses bons offices à guider la jeunesse, à la détourner des femmes. Sans doute jamais encore n'avait-on vu une idée fixe s'organiser selon une activité pratique aussi habile⁴.

Ainsi étaient dénoncés l'arrivisme, le protestantisme, l'homosexualité et le rôle de maître à penser de Gide, à quoi s'ajoutaient sa prétendue « entreprise de démoralisation à laquelle [s]a tare constitutionnelle et sa mégalomanie insensée ont tendu⁵ ». C'est donc bien à une nouvelle mise à mort de Socrate que procédait Rouveyre ! Pour lui, le pédéraste ne pouvait que s'opposer au « pied-bouc normand⁶ », auteur de *Physique de l'amour*.

Rouveyre avait pourtant apparié l'un et l'autre, en 1927, sous les sobriquets du « *Reclus* » (Gourmont) et du « *retors* » (Gide), en les célébrant comme les « deux écrivains les plus remarquables du temps », grands moralistes, héritiers des grands penseurs des XVI^e au XVIII^e siècles, « indépendants et originaux » tous deux, et donc nécessairement « réfractaires » dans une société soumise à la morale traditionnelle, « hostile à ces qualités fortes du caractère », et qui « n'est favorable qu'aux serviles et aux impertinents ». C'est pourquoi il pouvait « affirmer [...] solidaires » ces « écrivains, qui furent des adversaires, et sont évidemment tout opposés⁷ ».

Pour notre part, nous exposerons essentiellement les pièces du dossier dans leur déroulement historique.

I. *Les prodromes*

Tous deux avaient été des admirateurs de Mallarmé et s'étaient révélés des piliers du Symbolisme. Gourmont, qui avait embrassé le mouvement avec enthousiasme dès son lancement en 1886, y a participé avec ténacité, collaborant au *Mercure de France* dès sa fondation en 1889, et en devenant vite le critique le plus fidèle et le plus écouté.

De son côté, Gide s'est revendiqué symboliste dès après ses *Cahiers d'André Walter*. Le 26 janvier 1891, il écrivait à son nouvel ami Paul Valéry :

4. *Ibid.*, p. 202.

5. *Ibid.*

6. Id., *Le Reclus et le Retors*, Paris : G. Crès et C^{ie}, 1927, p. 56.

7. *Ibid.*, pp. IV, 24, I-II.

Je suis symboliste et sachez-le. [...] Donc Mallarmé pour la poésie, Maeterlinck pour le drame – et quoique auprès d'eux deux, je me sente bien un peu gringalet, j'ajoute Moi pour le roman⁸.

Incontestablement, une telle déclaration sous la plume d'un néophyte de vingt et un an manifestait une belle confiance dans ses propres capacités et son destin. Et dans une interview de 1905, il citait comme les représentants les plus importants de l'école symboliste : « Gourmont, Régnier, Griffin, moi-même⁹ », ce qui, en ce qui le concerne, n'est vrai que jusqu'à son départ en Afrique du Nord en 1893. Mais, à cette école, tous deux « eurent, pour la langue française, un culte d'amants », et ils « ont traité la langue comme une femme entre leurs mains d'hommes sensuels », écrit encore joliment Rouveyre¹⁰. Tous deux se dressèrent contre la morale apprise et contre la religion — même si celle-ci se révéla plus tard une des principales pommes de discorde — et, dit toujours Rouveyre, ils « reçurent de Nietzsche un choc qui les décomposa et leur permit [...] d'accomplir deux caractéristiques parcours dramatiques¹¹ ».

Leurs premières inspirations sont assez proches l'une de l'autre. « *La Nuit au Luxembourg* [...] est donné par Gourmont pour l'ouvrage d'un personnage qui se tue après l'avoir écrit. C'est là une claire révélation sur ce que Gourmont, après ces trois cents pages d'une exaltation frémissante, perçut librement toute l'extravagance illuminée où elles se sont déroulées. C'est là toute l'aventure de Remy de Gourmont lui-même¹². » On pourrait dire à peu près la même chose des *Cahiers d'André Walter*, œuvre prétendue posthume d'une âme exaltée et frémissante rejetée en marge de l'existence. De même dans *Sixtine* (1890), « “roman de la vie cérébrale”, où le réel ne peut être que projection de l'esprit, les amours malheureuses d'Enragues et de Sixtine disent l'impuissance à réconcilier l'art et la vie... Le récit, en forme de journal intime, est entrecoupé par des digressions, par des poèmes et par les chapitres d'un autre roman que le héros-narrateur est en train d'écrire¹³ ». Là encore, ces mots s'ac-

8. Lettre de Gide à Paul Valéry du 26 janvier 1891, *Correspondance Gide-Valéry*, Paris : Gallimard, 1955, p. 46.

9. Interview de Gide publiée dans G. Le Cardonnel et Ch. Vellay, *La Littérature contemporaine* (1905), Paris : Mercure de France, 1905, pp. 86-90.

10. A. Rouveyre, *Le Reclus et le retors*, pp. 57 et 56.

11. *Ibid.*, p. 25.

12. *Ibid.*, pp. 65-6.

13. M.-O. Germain, *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris :

cordent aux *Cahiers d'André Walter* publiés au même moment, avec leurs mises en abyme et l'idée d'un roman-jeu ou « théorème ¹⁴ ». Si Gide n'a pas laissé trace de son jugement sur *Sixtine*, en revanche il en a remis le texte à son ami Henri de Régner le 6 mai 1893 pour le lui donner à lire ¹⁵.

Cette parenté initiale a d'ailleurs été reconnue et saluée par Remy de Gourmont, dans son compte rendu des *Cahiers d'André Walter*, en juin 1891. Il commençait par mettre l'accent sur la forme du journal intime qui leur était commune et qui permet l'épanchement de la subjectivité :

Le journal est une forme de littérature bonne et la meilleure peut-être pour quelques esprits très subjectifs. [...] Le subjectif puise en lui-même dans la réserve de ses sensations emmagasinées : et par une occulte chimie, par d'inconscientes combinaisons dont le nombre approche de l'infinité, ces sensations, souvent d'un très lointain jadis, se métamorphosent, se multiplient en idées. Alors on raconte, non pas des anecdotes, mais sa propre anecdote à soi, la seule que l'on dise bien et que l'on puisse redire bien plusieurs fois, si l'on a du talent et le don de varier les apparences. Ainsi vient de faire et ainsi fera encore l'auteur de ces *Cahiers*. C'est un esprit romanesque et philosophique de la lignée de Goethe : une de ces années, lorsqu'il aura reconnu l'impuissance de la pensée sur la marche des choses, son inutilité sociale, le mépris qu'elle inspire à cet amas de corpuscules dénommé la Société, l'indignation lui viendra, et comme l'action, même illusoire, lui est à tout jamais fermée, il se réveillera armé de l'ironie : cela complète singulièrement un écrivain : c'est le coefficient de sa valeur d'âme. [...] Le présent livre est ingénieux et original, érudit et délicat, révélateur d'une belle intelligence : cela semble la condensation de toute une jeunesse d'étude, de rêve et de sentiment, d'une jeunesse repliée et peureuse ¹⁶.

C'était un bel hommage, d'une belle lucidité, concernant le premier

Bordas, t. II, 1984, p. 969 B. Chacun de ces éléments peut être considéré comme typiquement symboliste. Valérie Michelet a publié une étude qui tend à montrer que *Paludes* prolonge, par bien des aspects, le roman symboliste *Sixtine* : « Le carnet de notes et l'agenda comme programmation de l'écriture dans deux romans fin-de-siècle : *Sixtine*, de Remy de Gourmont et *Paludes*, d'André Gide », *BAAG* n° 126/127, avril-juillet 2000, pp. 299-318.

14. Gide, *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*, Gallimard, coll. « Poésie », 1986, p. 92.

15. H. de Régner l'en remercie par ces mots : « J'ai reconnu votre main sur le paquet qui contenait *Sixtine*. Merci. J'ai commencé à lire mais que de verbiage et de complications inutiles ! » (André Gide—Henri de Régner, *Correspondance 1891-1911*, Presses Universitaires de Lyon, 1997, p. 87 [7 mai 1893]).

16. R. de Gourmont, *Mercure de France*, juin 1891.

ouvrage d'un jeune inconnu. Les critiques gidiens ont particulièrement relevé le caractère prémonitoire de l'annonce de l'ironie gidienne à venir, qui pointe dès *Les Poésies d'André Walter* et qui s'affirme dans *Le Voyage d'Urien* et plus encore dans *Paludes*. Gide ne s'y trompe pas, qui lui répond :

[...] Lorsqu'il (dites-vous) aura reconnu l'impuissance de la pensée sur la marche des choses, son inutilité sociale, l'indignation lui viendra et comme l'action même illusoire lui est à tout jamais fermée, il se réveillera armé de l'ironie... Ah ! que vous avez raison et que cela est vrai ! Je le sens bien déjà, je vous assure, et l'assurance de vos prédictions m'a fait frémir de crainte et d'orgueil aussi. Le monde fait souvent méchantes les plus délicates âmes¹⁷.

C'est d'ailleurs paradoxalement *Paludes* — qui se présente en partie comme une satire du monde étouffant des salons littéraires et du Symbolisme en particulier, mais dont Valérie Michelet montre qu'ils prolongent à leur manière la veine de *Sixtine* de Remy de Gourmont¹⁸ — qui fera rebondir le dialogue amorcé entre les deux écrivains. Gide envoie son livre à Gourmont, puissance du *Mercur*, qui lui répond aussitôt par cette carte de visite :

Remy de Gourmont [*imprimé*]

à André Gide

Merci de vos « *Paludes* » qui m'ont fait grand plaisir. Vous savez que je vous aimais déjà du temps qu'on vous appelait André Walter.

R G¹⁹.

C'était une belle déclaration ! C'est alors que Gide quitte l'Art indépendant, son éditeur depuis 1891, pour la maison d'Alfred Vallette où règne Remy de Gourmont, en y donnant d'une part sa « Préface pour une seconde édition de *Paludes* » pour la revue du *Mercur de France* de novembre 1895²⁰, et un poème, « Mars », publié dans l'*Almanach des*

17. Extrait d'une lettre de Gide à Gourmont publié dans le catalogue de la libr. Les Argonautes de mai 1988 (n° 1090). La dernière phrase prend rétrospectivement un aspect prophétique.

18. Cf. *supra*, note 13.

19. Carte de visite, 112 x 90 mm, inédite, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, γ 559.9. L'adresse « 122, rue du Bac » est biffée. Nous remercions vivement M. Jean de Gourmont de nous avoir autorisé à consulter et à publier l'ensemble des lettres de Gourmont à Gide déposées à la BLJD. En revanche, les lettres de Gide à Gourmont sont inaccessibles, à l'exception du brouillon de la lettre que nous publions ci-après, avec l'aimable autorisation de Mme Catherine Gide.

20. *Mercur de France*, novembre 1895, pp. 199-204.

*poètes pour l'année 1896*²¹. Il restera fidèle au *Mercur* jusqu'à la fondation du « comptoir d'édition » de la *NRF*, et conservera toute sa vie de l'estime pour Vallette, ce qui montre que les stratégies éditoriales sont loin d'être la cause de l'aversion qu'il manifestera bientôt pour Gourmont.

Mais pour l'instant, on en est encore à l'entente cordiale. Gourmont prépare son *Livre des masques*, et pour son premier volume où prennent place Maeterlinck et Mallarmé, il trace un portrait de Gide qui prendra place entre ceux de Francis Poictevin et Pierre Louÿs. Il commence par y reprendre la note publiée en 1891 sur *Les Cahiers d'André Walter*, car, dit-il, « il y a un certain plaisir à ne pas s'être trompé au premier jugement porté sur le premier livre d'un inconnu ». Gourmont se montre fort élogieux sur l'écrivain :

M. Gide est devenu, après maintes œuvres spirituelles, l'un des plus lumineux lévites de l'église, avec autour du front et dans les yeux toutes visibles les flammes de l'intelligence et de la grâce [...]. Il mérite la gloire, si aucun la mérita [...], puisqu'à l'originalité du talent le maître des esprits a voulu qu'en cet être singulier se joignit l'originalité de l'âme.

Il poursuit en esquissant leur communauté idéale à l'écart des foules :

Acquérir la pleine conscience de soi, c'est se connaître tellement différent des autres qu'on ne sent plus avec les hommes que des contacts purement animaux : cependant entre âmes de ce degré, il y a une fraternité idéale basée sur les différences [...].

Cette pleine conscience de soi-même peut s'appeler l'originalité de l'âme, — et tout cela n'est dit que pour signaler le groupe d'êtres rares auquel appartient M. André Gide.

C'était faire une belle déclaration d'amitié et de fraternité à Gide. Et Gourmont d'achever par un éloge de *Paludes* :

un peu de l'histoire ingénue d'une âme très compliquée, très intellectuelle et très originale²².

Mais avant de publier ces lignes, Gourmont adressait à Gide, le 3 août 1896, ce nouveau mot :

Monsieur, puis-je, pour ma série de portraits, vous demander une photogra-

21. *Almanach des poètes pour l'année 1896*, *Mercur* de France, 1895, pp. 47-51.

22. Remy de Gourmont, *Le Livre des masques*, *Mercur* de France, 1896, pp. 173-9.

phie ? Je ne saurais vraiment m'en passer et je m'en remets à vous.

Croyez à mes sentiments de très vive sympathie littéraire.

R. Gourmont²³.

Gide lui adresse aussitôt une photo le représentant à Biskra devant un palmier, d'après laquelle le peintre Félix Vallotton dessine son masque placé en tête de l'article. Gourmont lui adresse donc derechef cette carte :

De votre figure — mais non pourtant du palmier — Vallotton a fait un masque qui je crois vous plaira : c'est un de ses meilleurs.

Je vous remercie encore de votre complaisance et vous prie de me bien croire votre ami — et fervent ami aussi de votre miraculeuse littérature.

Remy de Gourmont.²⁴

On voit à quel point Gourmont est séduit par Gide et ne ménage pas ses déclarations ! En 1896, Gide réédite au Mercure de France *Le Voyage d'Urien* suivi de *Paludes*, pour bien marquer que c'est bien là désormais sa maison, et Gourmont le remercie par cette lettre :

Cher et ironique ami,

me voici heureux d'un prétexte à relire *Paludes*, œuvre très aimée et d'abord *Le Voyage d'Urien* que je ne possédais encore qu'en désir, vos livres étant aussi rares que les vraies pierres de Lune²⁵.

J'aime beaucoup votre âme libre et planante qui regarde les choses par l'en-haut. Ainsi vous découvrez des terres nouvelles, et je vous admire.

Remy de Gourmont.

P.-S. — Compliments d'avoir trouvé — enfin ! — le trèfle à quatre feuilles.

R. G.²⁶

23. Lettre autogr. signée, 1 p. 160 x 115 mm, inédite, BLJD, γ 559.1.

24. Cartes de visite, 2 pp. 110 x 95 mm, inéd., BLJD γ 559.6. L'adresse « 122 rue du Bac » est biffée et remplacée par : « 9 rue de Varenne ». Gide ne partagera pas l'avis de Gourmont sur la qualité de son « masque », car on peut lire dans son *Journal* : « Combien me plaît [...] l'exclamation de Vallotton, lorsque, après avoir tracé mon "masque" pour le livre de Remy de Gourmont, il me rencontra pour la première fois à *La Revue Blanche* : "Parbleu, mon cher Gide ! d'après mon portrait, je ne vous aurais guère reconnu !" » (*Journal II, 1926-1950*, Gallimard, « Bibl. Pléiade », 1997, p. 1030, 25 novembre 1946).

25. C'est une façon de souligner que Gide ne lui a pas envoyé d'abord son *Voyage d'Urien*, dont l'édition originale n'avait été tirée qu'à 300 exemplaires.

26. Lettre autogr. signée, 2 pp. 163 x 115 mm, datée de « Paris 11 Déc. 1896 », inédite, BLJD, γ 559.2.

Le terme d' « ironique » de l'en-tête est là, je pense, pour rappeler sa prophétie de 1891 réalisée dans ces deux œuvres. Quant aux « pierres de Lune », Gide saura certainement s'en souvenir en écrivant ses *Caves du Vatican*²⁷. Quant au « trèfle à quatre feuilles » du post-scriptum, nul doute qu'il désigne le Mercure où Gide a enfin trouvé sa place.

Las, cette admiration et cette sympathie sont loin d'être partagées. Considérons d'abord ce que Gide écrit à Gourmont après avoir lu son chaleureux portrait :

[...] Je suis heureux de voir que vous estimez réalisées les prédictions que vous faisiez sur moi en 91. [...] ²⁸

Cette phrase est extraite d'une lettre inédite dont on ne connaît pas le contexte. Mais si elle a été épinglée par la librairie qui l'a mise en vente, il est probable que c'est parce qu'elle a été jugée la plus remarquable de la lettre. Or c'est là une phrase typiquement gidienne, c'est-à-dire tordue et à double fond sous ses allures anodines. Car focaliser sa réaction sur cet aspect du « Portrait », c'était déjà prendre ses distances d'avec Gourmont en soulignant combien lui-même avait changé depuis sa première période idéaliste, symboliste et éthérée, alors que Gourmont avait durablement planté sa tente dans le temple du Symbolisme, se voulant le gardien d'une esthétique qu'il juge déjà dépassée. C'était aussi une manière de se démarquer de l'esprit de sérieux et du manque d'humour de Gourmont.

Car en réalité, tout en restant fidèle aux éditions du Mercure de France, « il ne se sent pas à son aise dans le milieu qui y fréquente ; il y respire mal, comme s'il y souffrait d'un manque d'aération²⁹ ». Ainsi, à Rouveyre qui publie en 1924 son grand article sur « Le contemporain capital : André Gide³⁰ », il écrit :

[...] pourquoi me prêtez-vous des sentiments de « dépit » devant la prépondérance de Gourmont au *Mercury* ? Fallait-il nécessairement du dépit pour étouffer

27. Cf., dans *Les Caves du Vatican*, les boutons de manchettes achetés par Lafcadio qui figurent « deux têtes de chat, reliées l'une à l'autre par une chaînette d'argent doré et taillées dans un quartz semi-transparent, dit : agate nébuleuse à reflets, de l'espèce que les bijoutiers appellent : pierre de lune » (V, 3).

28. Extrait d'une lettre de Gide à Gourmont publié dans le catalogue de la libr. *Les Argonautes* de mai 1988 (n° 1090). Cf. *supra* note 17.

29. Aug. Anglès, *op. cit.*, p. 69.

30. *Les Nouvelles littéraires*, 25 octobre 1924.

dans cette atmosphère empoussiérée³¹ ?

Et encore en 1946, il souligne combien, au *Mercur*, il ne se sentait pas à sa place : « on y manquait d'air ; j'y étouffais ; l'atmosphère m'y paraissait irrespirable³² ». Le magistère de Gourmont l'irrite, et dès 1896, il se tourne vers les revues du *Centaure*, que lancent quelques amis, mais qui se révélera éphémère et décevante, et de *L'Ermitage*, en attendant de s'implanter dans *La Revue blanche*. En 1898, survient l'Affaire Dreyfus. Gourmont et Valéry s'opposent, au *Mercur*, à un soutien à Zola, alors que Gide signe aussitôt pour soutenir Zola³³.

Et voilà qu'en novembre 1898, Francis Vielé-Griffin, dans sa « Lettre à André Gide » de *L'Ermitage*, célèbre Gide par ces mots :

Savez-vous [...] que vous avez assumé ce rôle, beau entre tous, de directeur de nos consciences ? [...] Un journaliste a déjà attribué cette fonction à M. de Gourmont [et] j'aime beaucoup l'esprit et le style de M. de Gourmont [...], mais M. de Gourmont ne dirige pas ma conscience ; peu lui en chaut, vraiment, à ce point même que son esprit marche à l'abandon entre la vérité et le paradoxe, non sans quelque élégance sceptique. Il écrit dans tous les numéros du *Mercur*. Sa pensée se lit en gros texte, en tête de la *Revue du mois* ; et c'est un rôle assez noble pour qu'un galant homme s'en contente. Mais à vous, Gide, on commence à soupçonner une pensée dirigeante. C'est grave ! Pesez vos responsabilités : le fait d'exprimer des idées avec suite est presque un attentat à la liberté de pensée, tant elles asservissent l'esprit du lecteur à la volonté intellectuelle de l'écrivain³⁴.

Le vent se met à tourner, et Gide gagne en importance. L'intérêt de Gourmont à son égard se porte maintenant épisodiquement sur son activité de critique. En 1900, dans une revue italienne dont le titre, *La Rassegna Internazionale della letteratura e dell'arte contemporanea*, signifie : « Revue internationale de littérature et d'art contemporain », il salue la conférence de Gide sur « L'influence en littérature » qui vient d'être publiée dans *L'Ermitage* :

grazioso capitolo di psicologia letteraria [...]. Vi si osserverà una ingegnossissima

31. Lettre du 31 octobre 1924, *Correspondance* citée, p. 85.

32. *Mercur de France*, n°1000, 1^{er} juil. 1940-1^{er} déc. 1946, repris dans *Feuilles d'automne*, *Mercur de France*, 1949, p. 136.

33. Cf. Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Paris : Klincksieck, 1977, p. 257. Parmi les proches de Gide, sont antidreyfusards notamment : Eugène Rouart, Quillot, Degas, Valéry, Gourmont, Barrès, Régnier (*ibid.*, pp. 257-60).

34. Francis Vielé-Griffin, « Lettre à André Gide », *L'Ermitage*, novembre 1898, pp. 305-9.

e giustissima distinzione fra l'imitazione e il pasticcio ³⁵

[précieux chapitre de psychologie littéraire, où on observera une distinction très astucieuse et très juste entre l'imitation et le pastiche].

Quelques mois plus tard, dans la même revue italienne, nouveau compte rendu, cette fois sur les *Lettres à Angèle 1898-1899*, qui paraissent au Mercure de France :

[...] piccolo libro [...] pieno di spirito, ma anche [...] di idee originali [...]. Il tono è quello d'una ironia quasi pietosa ; e costoto tatto si addice ad uno scrittore del valore del signor Gide ³⁶

[petit livre [...] plein d'esprit, mais aussi [...] d'idées originales [...]. Le ton est celui d'une ironie presque pitoyable ; et cette touche convient à un écrivain de la valeur de M. Gide].

Autre point de tangence : à la suite d'un « épilogue » de Gourmont, « Brefs conseils à un journaliste touchant Victor Hugo ³⁷ », Ducoté décidait de lancer une enquête sur le thème « Quel est votre poète ? » auprès de deux cents écrivains, enquête à laquelle Gide répondit par son fameux : « Hugo, — hélas ³⁸ ! ».

C'est alors — premier coup de tonnerre — qu'après avoir lu les derniers livres de Gourmont que celui-ci continue à lui envoyer, et notamment *La Culture des idées*, Gide adresse cette lettre à leur auteur, probablement au début de mars 1902 :

Il faut pourtant qu'un jour je vous écrive, mon cher Gourmont. Vous êtes un des esprits que j'ai le plus détestés. Vous *l'isiez* formuliez trop bien et trop souvent des vérités qui ne me paraissaient point bonnes à dire *l*, parce que seuls quelques [uns vous?] semblait-il en devaient demeurer convaincus + : *l* "Ce qu'il y a de terrible quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve", écrivez-vous. Ce que je trouvais de terrible en vous, c'est qu'on trouvait des vérités sans les chercher. J'eusse préféré la recherche *l* — *Et ce qui me fâchait le plus, c'est que vous*

À présent que je ne vous *ldéteste* +hais plus et qu'est loin l'affaire de Rennes ³⁹, vous ne m'intéressez pas moins ; *lveuillez voir là dedans un très*! volu-

35. Compte rendu de R. de Gourmont, « Bibliografia. Storia e critica », *La Rassegna Internazionale della letteratura e dell'arte contemporanea* (Florence), 15 juil. 1900, p. 276.

36. *Ibid.*, n° du 15 nov. 1900, pp. 45-6.

37. *Mercure de France*, n° 144, déc. 1901, pp. 769-70.

38. *L'Ermitage*, fév. 1902.

39. Vraisemblablement l'Affaire Dreyfus : en septembre 1899, Dreyfus avait été à nouveau condamné par le conseil de guerre de Rennes, en dépit des preuves l'innocentant.

mineux éloge ; — *let veuillez voir aussi combien je vous estime* | *puisque j'ose +assez pour oser* | *vous parler ainsi* + *et lisez mon estime à oser vous parler ainsi*. Je ne peux vous parler qu'ainsi ou pas du tout. C'est pourquoi veuillez m'excuser si jamais encore je ne vous ai remercié de vos livres. Mais vous écrire ainsi, je le voulais depuis longtemps. Vos derniers écrits m'y décident — tant l'excellente paraphrase de vos opinions dans le *Mercur*, que les plus qu'amusantes phrases de la *Revue du Nouveau Siècle*. Je me déssole de ne l'avoir pas connue plus tôt si l'on doit souvent vous y lire. Votre *Culture des idées* est un beau livre qui peut-être eût été meilleur s'il eût été moins sûr de lui et s'il eût su laisser plus beau jeu au lecteur. | *C'est la seule critique que j'y puisse faire* + *Ceci soit ma seule critique*. | Au revoir cher Gourmont; nous nous rencontrerons souvent dans la vie ; nos pensées *lvont par la même route* + *sont les mêmes routes* | + sur même routel.

Je suis votre attentif lecteur ⁴⁰.

Certes, « attentif lecteur » il était, et fort critique ! Le premier paragraphe est caractéristique d'un reproche que Gide a adressé bien des fois à ceux qui parlent trop bien et avec beaucoup d'assurance, ce qui ne saurait être le gage d'une pensée authentique qui se cherche. C'est ainsi que, dans la vie, il a été affecté par la façon de parler de Valéry, de Cocteau ou de Malraux par exemple, et que le narrateur des *Faux-Monnayeurs* dit de Bernard : « C'est un très bon élève, mais les sentiments neufs ne se coulent pas volontiers dans les formes apprises. Un peu d'invention le forcerait à bégayer. Il a trop lu déjà, trop retenu, et beaucoup plus appris par les livres que par la vie ⁴¹. » Plus loin, à propos de *La Culture des idées*, on retrouve de même ce constant souci de Gide de ne jamais imposer sa pensée au lecteur, d'à peine la suggérer, comme le voulait Mallarmé.

À cette lettre, Gourmont répond tranquillement :

⁴⁰. Cette lettre est citée d'après le brouillon que Gide en avait conservé, avec toutes ses corrections (BLJD, γ 559.8, brouillon sans date, mais certainement du début de mars 1902). Elle a été publiée, avec de très légères variantes (erreurs de transcription vraisemblablement, car il semble que l'originale ait été perdue), dans *Arts et idées*, 2^{ème} année, n° 14, avril 1938, p. 4, et dans Karl D. Uitti, *La Passion littéraire de Remy de Gourmont*, Paris : P.U.F., 1962, pp. 38-9. Dans l'ouvrage de Charles Dantzig, *Remy de Gourmont. Cher vieux daim !*, Monaco : Éd. du Rocher, 1990, qui recopie cette lettre du livre de Karl Uitti, elle fait l'objet d'une erreur de datation, Dantzig parlant « de cette lettre que en 1907, il écrivit à Gourmont » (p. 110), et cette erreur a malheureusement été reproduite.

⁴¹. *Les Faux-Monnayeurs*, in *Romans...*, Bibl. Pléiade, p. 1110. Remarquons que, dans la vie, Gourmont bégayait !

Paris 71 rue des Sts Pères
18 mars 1902

Mon cher Gide,

Votre lettre m'a beaucoup surpris. Je ne vous savais pas si passionné. Il est vrai qu'un tel caractère diffère beaucoup du mien, — ou de ce qu'il est devenu, à force de vivre. Quoi, de la haine ! C'est aller loin, surtout lorsqu'on doit revenir.

Moi je ne vous ai jamais détesté, tout en refusant beaucoup de vos idées. J'ai toujours trouvé, et souvent dans la page même qui me déplaisait, un motif immédiat de réconciliation.

Vous trouvez tant de vérités que cela dans mes articles ? Cela me change de ceux qui n'y trouvent que des paradoxes. Pour moi je n'y mets rien que ma sensibilité intellectuelle du moment (de l'année) où j'écris. Vérités bien provisoires alors. Bonnes à dire ou mauvaises, cela m'est indifférent. Je ne suis pas capable du stoïcisme de ne pas dire ce que je pense. Ce serait une attitude. Mais il faudrait s'être fait dans la vie un autre but, avoir des ambitions que je n'ai pas, etc.

Vous parlez de mes livres. Les vôtres me manquent. Vous vous taisez trop.

Ah ! Si je pouvais me taire aussi !

Remy de Gourmont.

Si vous avez reçu 3 n^{os} de la *R[evue] du N[ouveau] S[siècle]*, vous avez tous ceux que j'ai faits et où j'ai écrit.

R G ⁴²

Un an plus tard, la « Querelle du peuplier » devait rapprocher nos deux hommes contre un ennemi commun, à savoir le clan Barrès-Maurras. Ce dernier avait réagi à une réédition de *Prétextes*, en 1903, par un article paru dans *La Gazette de France* du 15 septembre 1903, qui prenait la défense de Barrès et ironisait sur Gide. Il s'en prenait aussi à Léon Blum et à Remy de Gourmont qui avaient donné des comptes rendus favorables de l'ouvrage de Gide ⁴³. Surtout, s'appêtant à lancer sa *Revue des Idées*, Gourmont proposait dans sa lettre à Gide cette nouvelle tribune, offre à laquelle celui-ci ne donnera jamais de suite :

Paris 6 oct. 1903.

Mon cher Gide,

42. Lettre autogr. signée, 3 pp. 16 x 11 cm, BLJD, γ 559.4, publiée dans *Arts et idées*, 2^{ème} année, n° 14, avril 1938, pp. 4-5, et dans Uitti, *op. cit.*, p. 39.

43. Léon Blum, étude reprise dans *En lisant, réflexions critiques 1903-1905*, Paris : Albin Michel, pp. 117-121 ; et Remy de Gourmont, « Les Transplantés », *Weekly Critical Review*, 30 juillet 1903, repris dans *Promenades littéraires*, Mercure de France, 1904, pp. 331-47. Voir Gide, *Essais critiques*, éd. Pierre Masson, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1999, pp. 121-6 et 1007-9.

J'ai eu grand plaisir à voir mon nom cité avec le vôtre ⁴⁴. C'est un parallélisme qui ne me déplaît pas. Souvenez-vous que je vous ai jugé à votre valeur, dès vos premiers essais.

L'article de Maurras m'a échappé, bien qu'il fût, paraît-il, de taille à ne point passer inaperçu. Maurras a de grandes qualités, mais il est muré dans ses convictions. C'est un reclus. Il s'y desséchera. Sa surdité, en le privant de la causerie, le prive de mille nuances.

Il avait tort dans l'affaire des transplantés ⁴⁵, — transplanté lui-même comme tout le monde. Il y a, dans les œuvres de F. Bacon, deux passages bien curieux à ce sujet, parce qu'ils sont contradictoires. Je les aurais cités, si *lma* +lal découverte n'en était postérieure aux articles. Ne les cherchez pas. Je les donnerai dans le 1^{er} n^o de la *Revue des Idées*.

Voilà la transition toute faite. Je vous demande pour cette revue votre nom et votre collaboration. Elle sera technique, en grande partie, scientifique, mais j'y veux aussi un père de cette philosophie à la française qui dédaigne le vocabulaire philosophique. C'est la vôtre, — et c'est aussi la mienne.

Je sais ce que je veux faire, plutôt que ce que je ferai. Le n^o 1 ouvrira probablement par une étude sur le Radium. Vous verrez. C'est émouvant.

J'espère que la *Revue des Idées* sera le *prétexte* de quelques-unes de vos digressions, que j'admire toujours et que j'aime parfois.

En  tat de sincère cordialité,

Remy de Gourmont ⁴⁶.

La lettre était donc fort aimable et obligeante, et elle voulait effacer les plaies. Manifestement Gourmont aurait voulu pouvoir inféoder Gide dont il percevait bien l'importance, mais sa manière insistante de rappeler son mérite à l'avoir perçue dès l'abord ne pouvait qu'apparaître comme un complexe de M. Perrichon et agacer Gide. Quant à sa proposition, elle était susceptible d'intéresser l'esprit curieux qu'était Gide, amateur de sciences naturelles à quoi il se réfère constamment comme modèle des conduites humaines, comme précisément dans cette affaire des transplantés, ou ailleurs dans les histoires de greffe ou de poissons euryhalins. On ignore ce que Gide répondit, mais sans doute avait-il d'abord montré son intérêt et laissé entendre sa collaboration, puisque peu après, Gourmont lui faisait parvenir ce mot qui annonçait le report de l'entrée en

44. Dans l'article de Maurras.

45. Voir Gide, « La querelle du peuplier. Réponse   M. Maurras », *L'Ermitage*, nov. 1903, pp. 222-8, repris dans *Prétextes*, et dans *Essais critiques, op. cit.*, pp. 121-6.

46. Lettre autogr. signée, 4 pp. 16 x 11 cm, BLJD,   559-3, publiée dans *Arts et idées*, n^o cité, p. 5, et dans Uitti, *op. cit.*, p. 40.

scène de *La Revue des Idées* :

Merci, mon cher Gide, de votre empressement aimable.

Je tiens à vous prévenir — comme vous prenez volontiers vos sujets dans la vie qui passe — que le 1^{er} n° ne paraîtra que le 15 janvier. Mais ne le dites pas. Il faut compter avec la paresse et le sentiment que les hommes ont si peu — du temps.

Bien cordialement,

R G ⁴⁷.

Effectivement, le 15 janvier 1904 paraissait le premier n° de *La Revue des Idées*, sous-titré « études de critique générale », dont le directeur était Édouard Dujardin auquel succèdera Remy de Gourmont, et dont Gourmont est le rédacteur en chef. Et devant le silence de Gide, Gourmont le relance un an plus tard :

Paris, 71 rue des Sts Pères
7 mai 1904.

Mon cher Gide,

N'avez-vous pas quelque chose à nous donner pour la *Revue des Idées* ? Vous nous feriez grand plaisir.

Bien cordialement à vous,

Remy de Gourmont ⁴⁸.

C'est apparemment le dernier mot que Gourmont adressa à Gide. On va comprendre pourquoi.

II. Une compétition armée

Pourquoi donc Gide, qui peut être si aimable et si attentionné, s'est-il comporté de façon aussi constamment désagréable avec Gourmont, n'a-t-il jamais répondu à ses avances et à ses propositions, a-t-il surtout refusé de rentrer dans son jeu et dans son réseau ? La réponse se trouve certainement dans le premier passage que Gide lui consacre dans son *Journal*, en 1904, et il est déjà remarquable qu'il faille attendre 1904 pour que Gide y mentionne pour la première fois le nom de Gourmont. On va voir à quel point il s'agit essentiellement d'une incompatibilité d'humeurs :

Aux bureaux de la *Revue des idées* où j'allais m'informer du sort des articles de Marcel Drouin ⁴⁹, Dujardin ⁵⁰ et Gourmont sont là, que je n'ai pas revus de-

47. Carte de visite, 11 x 7 cm, inédite, BLJD, γ 559.7.

48. Lettre autogr. signée, 1 p. 16 x 11 cm, inédite, BLJD, γ 559.5.

49. Dont le nom est totalement absent des sommaires.

puis... (?) Longtemps avant de connaître Gourmont, je savais, je pressentais que j'éprouverais devant lui cette gêne, disons : cette hostilité. Il a toujours été pour moi très prévenant. Mais qu'y faire ? J'ai lu des choses de lui d'un esprit aigu, d'une intelligence ferme... Je me reprends, me raisonne, me raidis. Cette fois encore j'ai voulu le revoir et j'arrivais à lui tout sourire. Je ne puis pas : il est trop laid. Je ne parle pas de sa disgrâce superficielle ; non, mais d'une laideur profonde. J'affirme que je le sentais laid déjà rien qu'à le lire.

Et je cherche à comprendre mieux la raison de ma souffrance auprès de lui. Elle vient, je crois, aussi bien en lisant ses écrits, de ce que la pensée, chez lui, n'est jamais chose vive et souffrante ; il reste toujours outre et la tient comme un instrument. Ses raisonnements, car il raisonne et fort bien, ne sont jamais involontaires. Sa pensée ne saigne jamais quand il y touche ; c'est ce qui lui permet d'y opérer facilement. Il brutalise. Quel chirurgien sans cœur ! Et que je souffre près de lui ! Cette matière abstraite qu'il saisit, demeure en moi si palpitante ! J'ai fait de grands efforts pour causer. Est arrivé Quinton⁵¹... je suis parti.

La gêne, la souffrance que j'ai de les entendre causer ne vient pas seulement de la difficulté que mon esprit trouve à les suivre, mais encore et surtout d'une autre cause plus subtile. Il est, pour la pensée aussi, une beauté propre, une grâce, dont l'absence me cause toujours quelque malaise. Auprès d'eux, je songe irrésistiblement à ceux qui, soulevant des poids, n'auraient entraîné que leurs biceps. Ce n'est pas les gros bras très forts que j'aime, c'est l'harmonie de l'esprit. À mesure que l'âge vient, je suis plus malaisément m'en passer⁵².

« Gêne, hostilité, souffrance », voilà donc bien les maîtres mots qui expliquent l'hostilité de Gide. Gêne devant la supériorité affectée de Gourmont, son aisance et son manque d'engagement humain ; gêne aussi devant son caractère massif et son manque de grâce.

Or c'est précisément alors que cette exaspération et cette antipathie sont si vives que nos deux hommes vont se trouver embarqués dans l'aventure commune de *L'Ermitage*. On sait que Gide collaborait à la revue depuis 1896, et qu'il entretenait avec son directeur, Édouard Ducoté, de fort bons rapports, faits d'estime et d'une conception commune de la littérature. Or le 4 octobre 1904, Ducoté, en proie à de grandes

50. Édouard Dujardin (1861-1936) est le directeur de *La Revue des Idées*. Il avait été le fondateur de *La Revue wagnérienne*, et il dirigea *La Revue indépendante* de novembre 1886 à décembre 1888 ; il collaborait aussi à *La Revue blanche* et à *L'Ermitage*.

51. René Quinton, biologiste que Gide appréciait, et qui a fondé avec Gourmont *La Revue des idées*.

52. *Journal I : 1887-1925*, « Bibl. Pléiade », 1996, pp. 424-5 (Mercredi, 17 mars [?] 1904).

difficultés, écrit à Gide : « *L'Ermitage* suspend sa publication [...]. En vous demandant votre collaboration pour un de ces deux derniers n^{os}, j'aimerais pouvoir affirmer que *L'Ermitage* est fidèle jusqu'à la fin à ses amitiés de la première heure⁵³. » Or, aussitôt après, voilà que Gourmont promet un soutien financier, moyennant quelques conditions que Ducoté soumet aussitôt à Gide, ce qui montre que celui-ci exerce alors un magistère discret dans la revue :

Gourmont quoiqu'aimant l'aspect présent de *L'Ermitage*, est d'avis que cet aspect-là donne pour le public l'air « petite revue »... Les libraires sont ennemis du format actuel [...].

En ce qui concerne la rédaction, il est entendu que le fonds des collaborateurs demeure intact ; mais on m'adjoint un comité de lecture. Pour les chroniques, les titulaires existants demeureront, et la chronique générale vous serait réservée... Mais Gourmont semble tenir ferme à ce que les autres chroniques ne soient plus comme actuellement des articles, mais une suite de notes... [...].

Gourmont demande que dans la nouvelle revue une part soit faite aux articles d'histoire et de philosophie, par quoi notre public se trouverait de beaucoup élargi... C'est évidemment ce nouvel aspect de la revue qui le séduit et sur lequel il aimera faire sentir son influence... Je n'y verrais pas pour ma part d'inconvénient, pourvu que du moins la littérature ne soit point sacrifiée.

J'ai fait comprendre à Gourmont que le *Mercury* ne pouvait être notre éditeur. Nous aurions donc soit à chercher un éditeur, soit à nous administrer nous-mêmes.

[...] Pour la première entrevue je n'ai pas voulu me buter à la question financière. Gourmont qui ne se livre pas cherchait beaucoup plus à connaître mes intentions qu'à découvrir les siennes⁵⁴.

Les revendications de Gourmont manifestaient bien ses divergences d'avec les conceptions gidiennes de la revue. Le changement de format est accepté, et s'opère une nouvelle distribution des responsabilités : à la direction : Ducoté, celui-ci étant assisté d'un « Comité de rédaction » formé par Gourmont et Gide. En revanche, le débat entre « notes » et « chroniques » est tranché en faveur des « chroniques », que Gide confie aux siens. Car il s'agit de ne pas s'inféoder au *Mercury*. Aussitôt, Gide, stimulé par le défi qui s'impose à lui, bat le rappel de ses amis (Jacques Copeau, dont il a fait récemment la connaissance, Francis

53. André Gide—Édouard Ducoté, *Correspondance 1895-1921*, Centre d'Études gidiennes, 2002, p. 246.

54. Ducoté à Gide, 28 oct. 1904, *ibid.*, pp. 248-9.

Jammes...) pour contrebalancer l'influence de Gourmont, tandis que celui-ci considère *L'Ermitage* comme sa troisième tribune qu'il souhaite complémentaire des deux autres. Très vite, la revue se trouve donc partagée entre deux zones d'influences. Or, la notoriété et l'entregent de Gourmont dépassent alors ceux de Gide, son cadet de onze ans :

Il a le prestige de l'écrivain de race, la facilité du journaliste, la fécondité de l'encyclopédiste, la curiosité du rat de bibliothèque, le raffinement du poète « symboliste », la désinvolture du libertin de mœurs et de pensée. Il règne sur le *Mercur* de France et sur *La Revue des idées*, qu'il a récemment créée avec le biologiste René Quinton. Il entraîne dans son sillage son frère Jean et d'autres dont les signatures sont familières aux abonnés du *Mercur*, comme l'érudit Adolphe Van Bever, l'effronté Paul Léautaud, le « penseur » Jules de Gaultier, l'angliciste Louis Fabulet⁵⁵.

La cohabitation est donc source de tensions qui se règlent par une constante recherche d'équilibre. La présence de Gourmont se manifeste d'abord par l'importance nouvelle des secteurs de la critique, de l'érudition et de l'histoire littéraires, tandis que les amis de Gide s'occupent des chroniques : Gide se charge lui-même de la chronique générale, qui prend la forme de l'interview ; Jacques Copeau assure la chronique dramatique ; Ghéon est placé à la chronique des romans ; Marcel Drouin à celle de la philosophie et de la critique, Maurice Denis à la peinture, Jacques-Émile Blanche à la musique, tandis que la poésie revient à Vielé-Griffin. On voit donc que le dispositif était assez bien verrouillé par Gide⁵⁶.

De cette aventure qui va durer deux ans, nous ne retiendrons que ces quelques notes de Gide, qui modulent sa vigilance critique et distante :

Je retrouvais (hier à *L'Ermitage*) dans la conversation de Gourmont ce qui m'irrite tant dans ses livres; quand il dit (par exemple) : « Je n'aime plus que les journaux sans littérature », il vous dit cela d'une manière à faire entendre : « Je sais bien que vous n'êtes pas comme ça : mais ça m'est égal ; c'est moi qui ai raison⁵⁷. »

Toujours le même reproche de manque de tact. Nous sommes ici au cœur de la tension entre l'option fondamentale de Gourmont en faveur de l'érudition, de l'histoire, de la philosophie et des sciences, et celle de

55. Aug. Anglès, *op. cit.*, t. I, p. 69.

56. Voir Aug. Anglès, *op. cit.*, pp. 68-72, et Pierre Lachasse, in André Gide—Édouard Ducoté, *Correspondance*, *op. cit.*, pp. 94-116.

57. Gide, *Journal I*, p. 445 (« En wagon. Jeudi » [11 mai 1905]).

Gide qui place la littérature au-dessus de tout, et qui défend bec et ongles la vocation littéraire de la revue. On sent bien aussi qu'au-delà de la divergence d'opinions, il y a une différence fondamentale de caractères et de tempéraments. Gide qui se fait aisément ductile et ondoyant, qui entre facilement dans les vues de son interlocuteur, ne peut supporter ce caractère abrupt et carré. Il se hérissé aussitôt et se braque.

En Gourmont, tout le hérissé [*écrit Anglès*⁵⁸] ; il n'en peut plus supporter la disgrâce physique, le cynisme, l'aplomb et mille autres traits qui lui deviennent intolérables, au sens où un produit n'est plus toléré par l'organisme ; le beau zèle, qu'excite en lui tous les commencements, fléchit.

Retournons au *Journal* :

16 mai 1905.

[...] bureaux de *L'Ermitage*. Gourmont n'étant pas là, je puis plus aisément parler. J'arrive à ne pas m'irriter trop moi-même, et parle assez abondamment⁵⁹.

18 octobre 1905.

Comme un fruit d'espalier, Gourmont mûrit. Il perd son âcreté, se parfume, se sucre. Ses derniers écrits sont savoureux. (Son dialogue des amateurs du 1^{er} octobre — le début de *Animaux et morale chez La Fontaine* — remarquable.) — Encore un petit pas vers l'automne, il sera de tous points excellent⁶⁰.

On sent combien ces rares compliments sont aussi toujours assortis de réserves : c'est bien le maître qui juge les progrès de l'élève !

3 novembre.

Gourmont ne comprend pas que toute l'intelligence ne soit pas du côté de la libre-pensée ; la sottise, du côté de la religion ; que l'artiste ait besoin de loisir pour son œuvre et que rien n'occupe l'esprit comme l'examen et le doute. Le scepticisme est peut-être parfois le commencement de la sagesse, mais souvent la fin de l'art⁶¹.

Cette fois, nous voici introduits au sein d'une divergence majeure qui va éclater dès les débuts de *La Nouvelle Revue Française* et que nous rencontrerons bientôt. Mais poursuivons les notes qui montrent l'attention critique de Gide aux aguets. Sa lecture des « Pas sur le sable » de Gourmont dans *L'Ermitage* du 15 juillet suscite cette simple réflexion ironique :

58. Anglès, *op. cit.*, p. 70.

59. *Journal I*, p. 448.

60. *Ibid.*, p. 485.

61. *Ibid.*

Il n'a vraiment pas de beaux pieds ⁶² !

Bientôt après, il stigmatise le Gourmont critique, jugé mauvais lecteur :

Je viens de lire [...] l'extraordinaire VI^e *Chant de Maldoror* (chap. I, II et III). Par quel hasard ne le connaissais-je pas encore ? J'en suis à me demander si je ne suis pas encore *le seul* à l'avoir remarqué. « On sent à mesure que s'achève la lecture du volume que la conscience s'en va, s'en va... », écrit Gourmont. Admettons qu'il n'a *pas lu* ces pages ; cela est moins injurieux pour Gourmont que de supposer qu'il les a lues sans les remarquer.

[...]

Je relis aussitôt après *Les Poètes de sept ans* de Rimbaud. Puis dans le livre des *Masques* de Gourmont les quelques pages sur Lautréamont et celles sur Rimbaud qui sont d'une pénible infamie *. (Celles sur Lautréamont tristement insultantes.)

* [note de Gide :] Ces pages ne figurent plus dans les éditions récentes ⁶³.

Le 1^{er} décembre 1905, les deux acteurs principaux du conflit qui se prépare sont rassemblés paradoxalement dans une même opinion :

«Poe et Baudelaire », déclare Paul Claudel, avec une sorte de fureur contenue, «sont les deux seuls critiques modernes » ; puis il fait un éloge, très intelligent d'ailleurs, de l'intelligence critique de Baudelaire et de Poe, mais dans des termes si voisins de ceux qu'employait récemment, précisément au même sujet, Remy de Gourmont, que je me tiens à peine à peine à la remarque ; mais je crains, au seul nom de Gourmont, de provoquer une explosion.

Dans la dernière édition du *Journal*, cette dernière réflexion est éclairée de cette note d'Éric Marty :

Claudel, on s'en doute, détestait Remy de Gourmont, sur lequel il exercera sa verve dès Noël 1906 : « Un individu quelconque sans vertu, sans talent, sans intelligence, disons un Rousseau ou un Remy de Gourmont [...], imagine une idée, une seule pauvre idée, aussi absurde qu'on voudra, n'ayant pour lui que le dégoût et le désespoir : il se trouve des gens par foules pour le suivre » (*Corr. Gide-Claudel*, p. 69).

Il faudrait cependant compléter cette note en précisant que, dans sa lettre, Claudel est en proie à une véritable crise de neurasthénie, et que Gide, après l'avoir reçue, épouse le parti des « Gourmont, Rousseau, Kant, Renan » contre la « colère sainte » de Claudel, « douloureuse à [son] esprit autant que l'aboiement d'un chien à [son] oreille ⁶⁴ ». Reste que, là

62. *Ibid.*, p. 475 (14 août 1905).

63. *Ibid.*, p. 489 (23 novembre 1905).

64. *Ibid.*, pp. 489 et 559-60 (6 février 1907).

encore, cette divergence anticipe sur des orages à venir.

Cependant Gide tient à être équitable et à juger sereinement, ce que prouve encore cette réflexion :

2 décembre 1905.

Article de Gourmont sur Rivarol, et excellent « Dialogue des amateurs ⁶ » ; irritant, exaspérant, — mais excellent ⁶⁵.

De fait, dans *L'Ermitage* de février 1905, Gide disait son plaisir aux *Promenades littéraires* de Remy de Gourmont : « je ne sais comment il s'y prend, il fait sienne notre pensée », et il renouvellera ses compliments dans sa chronique du 15 mars. Plus, le fidèle lecteur qu'il est des « Dialogues des Amateurs » glisse cette note, probablement au cours de l'été 1906, parmi ses notes préparatoires pour son *Corydon* :

Copier le passage copié par Gourmont

Dialogue des amateurs —

p. 202, 203 ⁶⁶

Il renvoyait alors à la fin du dialogue du 15 juillet 1906, intitulé « Innocents » et portant sur l'affaire Dreyfus, qui aboutit à cette citation résumant un « roman moralisant » :

« Il existe entre la nature et la civilisation un conflit permanent, intéressant au plus haut point l'avenir de la race. La nature donne à l'homme, dès l'âge de l'adolescence, avec les facultés de la reproduction, le besoin créateur ; et la société, en dressant la barrière de ses mœurs et de ses complications matérielles, s'oppose à ce que l'instinct d'amour soit satisfait avant le moment social du mariage.

Comment solutionner ce problème, au mieux de la santé, des élans impulsifs du génie de l'espèce, et des expériences de la vie civilisée ?

1° L'homme doit-il rester chaste jusqu'au mariage ? Ne craignez-vous pas que l'abstinence soit une cause d'amoindrissement de ses qualités viriles ?

2° Si vous pensez que l'individu doit accomplir sa fonction d'homme, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à l'époque où il sera capable de se charger d'une famille, comment estimez-vous qu'il puisse le faire, sainement, raisonnablement, sans nuire à son avenir, sans porter préjudice non plus à autrui ⁶⁷ ? »

65. *Ibid.*, p. 495.

66. Notes pour *Corydon*, BLJD, γ 885.60, inédites (extrait publié avec l'aimable autorisation de Mme Catherine Gide).

67. Cité par Remy de Gourmont, *Mercure de France* du 15 juillet 1906, pp. 202-3. Ce texte a été recueilli dans *Dialogues des Amateurs sur les choses du temps (1905-1907). Épilogues, IV^e série*, *Mercure de France*, 1907. Il nous a été aimable-

On comprend combien Gide pouvait être intéressé par cette façon de poser le problème des conflits existant entre l'ordre de la nature et celui de la société concernant l'exercice de la sexualité, qui rejoignait sa manière d'introduire à ses propres considérations éthiques concernant l'homosexualité.

Or, voici que c'est précisément cette question de l'homosexualité qui dresse bientôt Gide contre Gourmont. Dans un « Dialogue des amateurs » que celui-ci consacre à l'homosexualité, intitulé « L'Amour à l'envers », Gide peut lire que l'uranisme est « un goût naturel », mais que « l'inversion » est une « loi de dégénérescence⁶⁸ ». Et voici ce qu'il consigne alors dans son *Journal* :

8 décembre 1907.

« Dialogue des amateurs », de Gourmont. Le souci de se montrer intelligent le fait déraisonner sans cesse. J'imagine assez bien qu'il en impose et pourquoi, et que nombre de lecteurs n'osent pas regimber, de peur de se croire moins intelligents que lui. Rien de sot comme cette peur d'être dupe ! [...]

Il parle de la littérature et en général des « choses de l'esprit » avec une assez grande compétence et un goût le plus souvent très fin — (excellent son dialogue sur le romantisme et Lasserre par exemple) — mais dès qu'il traite d'alcoolisme, de vertu, de dépopulation, de criminalité, etc., il ne profère que des monstruosité, et montre qu'il n'a jamais connu la vie qu'à travers les livres.

« Ce doit être un peu dur, tout de même, de s'en aller au bain, quand on n'a pas mérité le bain.

— Et quand on l'a mérité, est-ce moins dur ? Et le mérite-t-on jamais ? À quoi tiennent la culpabilité et l'innocence ? À des hasards », etc., etc.

Que voilà donc quelqu'un qui se place à un point de vue supérieur ! Et qu'est-il question de cela ? À tort ou à raison la société établit des règles en dehors desquelles le citoyen est reconnu tomber sous le coup de la loi. Que ces règles soient arbitraires, soit ! que l'homme qui s'en échappe soit un innocent, un martyr, un saint, un sot, là n'est point la question, et Gourmont parle de cela avec cette *supériorité* du bourgeois gentilhomme disant des danseurs, après le menuet : « Ces gens-là se trémoussent bien. » — Mais, enfant, n'a-t-il jamais joué ? Son cœur ne s'est-il jamais gonflé en s'entendant faussement accuser d'*avoir triché* ? Ou bien déjà ripostait-il à ses camarades :

« Qu'est-ce que tricher ? Est-ce qu'on *triche* jamais ? », etc., etc. Mais le vrai, c'est qu'il n'a jamais eu de camarades et n'a jamais joué que tout seul⁶⁹.

Mais voici encore une autre source d'irritation, qui concerne aussi des

blement fourni par Christian Buat.

68. *Mercure de France*, 1^{er} décembre 1907.

69. *Journal I*, pp. 582-3.

amis de Gide dont certains sont cités, et qui montre sa sensibilité :

28 avril 1906 (p. 523).

Philippe Berthelot sortait, comme à l'ordinaire, des faciles paradoxes d'homme supérieur. La ruine de San Francisco est « un petit événement sans importance » ; l'éruption du Vésuve aussi ; la grève du 1^{er} mai « n'existe que dans l'imagination des bourgeois affolés » [...]. Et ainsi de suite. Moréas donne un peu lui aussi dans ce travers, qui est celui des trois quarts des littérateurs ou des intellectuels d'aujourd'hui. (Paul Valéry, Gourmont, Vielé-Griffin, — j'ai nommé les plus dissemblables.) Il en est peu qui me fatiguent davantage.

III. La guerre

Le dernier avatar de *L'Ermitage* disparaît à la fin de l'année 1906. Gide se tourne alors vers *Antée*, où l'on retrouve aussi épisodiquement Remy de Gourmont. Puis ce sera la fondation de *La Nouvelle Revue Française*, en 1909, où il ne sera plus question de Gourmont, sinon comme objet de critiques, parfois brutales. On sent que Gide est enfin dans ses murs, dans ses meubles, et qu'il va pouvoir régler ses comptes en disant enfin ce qu'il a sur le cœur.

Cela commence par de petites escarmouches au cours de notes diverses. Le voilà par exemple pris à parti à cause de son athéisme jugé sectaire. Dans le n^o 7, Michel Arnauld, *alias* Marcel Drouin, grand ami et beau-frère de Gide, estime que « la même ardeur que met un spiritualiste à promouvoir les croyances [...], M. de Gourmont la dépense au service des valeurs contraires, [...] faisant œuvre] d'une négation sans lyrisme, d'un égoïsme sans ferveur ». Et il ajoute :

Son individualisme a la rigueur d'un système et la sûreté d'un instinct. Comme un réactif infailible, il classe pour nous les idées et les êtres : tant il excelle à discerner tout ce qui, de près ou de loin, menace sa liberté, sa curiosité, ses plaisirs. (Pp. 71-2).

Dans la même livraison, Gide — qui avait décrété en 1907 que Gourmont était « une âme désespérément opaque⁷⁰ » — stigmatise son incrédulité qui aveugle son goût littéraire, à propos de l'« Hymne de la Pentecôte » de Paul Claudel, publié dans *L'Occident*, et il épingle cette réflexion de Gourmont : « Ah ! que les religions sont laides ! — Et sottes... — Et qu'elles nous inspirent mal⁷¹ !! »

70. *Ibid.*, p. 583 (13 déc. 1907). Citation que Gide reprendra à plusieurs reprises.

71. Gourmont cité par Gide, *NRF* n^o 7, août 1909, p. 81. Cette même citation est

De même, dans une note de mars 1909 consacrée au *Gynécée* de Rouveyre qui venait de paraître au *Mercury*, et qui présentait des images de la femme dans le plaisir, Gide s'en prend à la glose de Remy de Gourmont figurant en tête du recueil :

Mais pourquoi M. de Gourmont écrit-il [...] : « C'est ici un livre de vie, et non un livre de rêve. » — C'est être bien tendancieux. J'espérais que nous n'en étions plus à prendre pour conditions du réalisme l'atrocité, l'obscénité, la hideur. Serait-il plus paradoxal d'admirer au contraire en ces dessins une idéalisation puissante ? À qui faut-il encore apprendre que l'idéalisation de l'art n'opère pas forcément dans le sens de ce que le public appelle ordinairement « la beauté ⁷² » ?

On aura remarqué que tout ce qui touche à la vision du corps et du plaisir est particulièrement sensible pour Gide, surtout si l'esthétique est en jeu !

En juin 1909 paraît *La Porte étroite* au *Mercury* de France. Aucun écho de Remy de Gourmont. En revanche, c'est son frère Jean qui adressera une fort déférente lettre au « cher Maître ⁷³ ».

Et c'est ainsi qu'on en arrive à cette année 1910 qui voit éclater publiquement l'exaspération longuement contenue de Gide à l'égard de l'auteur des « Dialogues des amateurs » et qui allait embraser les clans. Dans le « Journal sans dates » de janvier 1910, il commençait par publier ce passage de son *Journal* du 3 décembre 1909 :

Dialogue des amateurs, dans le *Mercury* du 15 novembre, où M. de Gour-

reproduite dans une lettre à Fr. Jammes, à propos de la réédition de *La Porte étroite*, 26 oct. 1909, *Corr. Gide-Jammes*, p. 261 ; et elle sera reprise dans « L'Amateur de M. Remy de Gourmont » (voir *infra*).

72. André Gide, *Œuvres complètes*, t. V, pp. 253-4, et *Essais critiques*, *op. cit.*, pp. 162-3.

73. Lettre autogr. signée de Jean de Gourmont à Gide, 2 pp. 1/2, 143 x 85 mm, sans date, inédite (BLJD γ 1527.1) :

Paris, jeudi,

Monsieur et cher Maître,

J'ai été en pourparlers pour un article sur vous dans une Revue étrangère. Je n'ai pas encore abouti, mais je ne désespère pas. Je comptais vous remercier ainsi du grand plaisir que vous m'avez donné par la lecture de votre roman, d'une si subtile analyse psychologique : *La Porte étroite*, que j'ai lu à petites gorgées.

Excusez-moi, Monsieur et cher Maître, de ne vous avoir pas dit plus tôt ma gratitude, et croyez à mes regrets pour cet article laissé sur le chantier.

Agrérez, je vous prie, mes meilleurs vœux pour l'année nouvelle, l'assurance de ma profonde admiration.

Jean de Gourmont.

mont revient à un de ses trois thèmes favoris : alcoolisme, démoralisation, dépopulation. Il convainc de sottise (il y tâche du moins) quiconque se met en garde et s'effraie, quiconque ne raisonne pas comme suit : la preuve que la France est encore trop peuplée c'est qu'on y rencontre encore des ouvriers sans travail. Du reste : « L'invasion ne ferait peut-être pas tant de mal que cela à la France. Ce n'est qu'un moment à passer », dit-il plus loin.

« Il faut que les grands mots soient tous salis », dit-il dans le numéro suivant. Et s'il ne salissait que cela !...

Oh ! parbleu, je comprends ce que M. de Gourmont veut dire, et conviens qu'il soit bon de dénoncer certaines idolâtries. Mais ces grands mots me semblent souvent aujourd'hui déjà suffisamment couverts par la crasse et souvent aussi je cherche le « grand mot » ; je ne vois plus qu'un M. de Gourmont qui salit⁷⁴.

Le procès est ainsi instruit. Suivra alors un long article fort caustique et longuement médité qui paraît dans *La NRF* d'avril 1910 : « *L'Amateur* de M. Remy de Gourmont ». Il commençait pourtant par des compliments :

M. de Gourmont est un critique littéraire averti, d'un goût fin, de beaucoup de lecture ; il a le mot juste ; il sait le juste prix des œuvres et ne laisse jamais la convention guider son choix ni conseiller ses amours.

Mais dès le paragraphe suivant, Gide passe à l'estocade :

Sans doute n'écrirait-il pas avec autant d'aisance de bonnes pages, s'il n'en écrivait quantité de moins bonnes ; [...] il en est [...] d'exécrables et qui marquent un propos si délibéré qu'on ne les peut plus passer sous silence. Je dois avouer que si M. de Gourmont me plaît lorsqu'il est bon, il ne me passionne vraiment que lorsqu'il devient détestable ; et je trouve à ses pires pages si singulière signification que c'est d'elles surtout que je prends souci de parler.

On voit comment Gide prend plaisir à guetter la faute. L'indignation ironique de Gide se déchaîne alors contre l'« encyclopédiste attardé » et sa « fatale propension à taxer de sottise ou d'hypocrisie tout ce qui témoigne admiration, vénération ou piété ». Or si « Voltaire était soutenu par son époque ; voici M. de Gourmont trahi par la sienne ». Et Gide de souligner le retour du religieux dans la société et la littérature, alors que Gourmont écrivait naguère : « la littérature religieuse et morte. » On arrive alors au cœur du débat : Gourmont est du côté de la raison et de ce qu'il estime être la vérité, dont le détournent pourtant ses partis pris, alors que Gide est du côté de l'art, de la littérature, de la beauté :

74. *NRF*, janvier 1910, et *Journal I*, pp. 613-4.

M. de Gourmont [...] ne comprend pas, n'admet pas, ne veut pas admettre que toute l'intelligence ne soit pas du côté de la libre pensée, toute la sottise du côté de la religion ; que l'artiste ait besoin de loisir pour son œuvre et que rien n'occupe et ne fatigue l'esprit comme l'examen et le doute. [...] Le scepticisme est peut-être parfois le commencement de la sagesse ; mais c'est souvent la fin de l'art.

[...] [Les « amateurs » de Gourmont] tranchent sur tout aisément. Ici la pensée n'est jamais chose palpitante et souffrante. [...] On dirait que Gourmont n'opère que sur planches anatomiques.

Deux passions, deux haines : celle du christianisme, celle de la pudeur. [...] Je le soupçonne fort de n'aimer tant la science que pour détester mieux la religion.

Puis il dénonce la manière dont

parfois il triche éperdument : dans le plus « scientifique » de ses livres, *La Physique de l'amour* — livre inspiré par l'obsédant souci d'assimiler l'amour de l'homme aux pariades animales [...] ⁷⁵.

M. de Gourmont est trop intelligent pour ne pas voir que ce qu'il avance est absurde [...].

Volontiers c'est par intimidation qu'il procède.

Et ce long réquisitoire se terminait par ces mots qui cristallisent le champ de l'opposition entre eux :

Que m'importe [...] que cette théorie soit *vraie* — si elle est laide, et ruineuse, et nocive pour l'œuvre d'art ⁷⁶ !

75. Gide reviendra sur cette question dans *Si le grain ne meurt*, II^e partie, ch. II, p. 312 : « Même le chien qui dévore un os trouve en moi quelque assentiment bestial. Mais rien n'est plus déconcertant que le geste, si différent d'espèce en espèce, par quoi chacun d'entre eux obtient la volupté. Quoi qu'en dise M. de Gourmont, qui s'efforce de voir sur ce point, entre l'homme et les espèces animales, de troublantes analogies, j'estime que cette analogie n'existe que dans la région du désir ; mais que c'est peut-être au contraire dans ce que M. de Gourmont appelle « la physique de l'amour » que les différences sont les plus marquées, non seulement entre l'homme et les animaux, mais même souvent d'homme à homme, — au point que, s'il nous était permis de les contempler, les pratiques de notre voisin nous paraîtraient souvent aussi étranges, aussi saugrenues, et, disons : aussi monstrueuses, que les accouplements des batraciens, des insectes — et, pourquoi chercher si loin ? que ceux des chiens ou des chats. » Notons que c'est là l'unique fois que le nom de Gourmont est cité dans l'ouvrage.

76. Gide, « L'Amateur de M. Remy de Gourmont », *NRF*, avril 1910, pp. 425-37, et dans *Essais critiques, op. cit.*, po. 228-35.

Ainsi Gide, pris entre sa *Porte étroite* qui a laissé croire à une pente religieuse de sa part, et ses *Caves du Vatican* qu'il prépare et qui déclencheront sa rupture avec Claudel, a tenu à se démarquer d'un matérialisme et d'un athéisme qu'il juge sommaires et ennemis de l'œuvre d'art. Pour lui cet article est une caution auprès de certains de ses amis qu'il veut rassurer, et essentiellement Claudel à qui il écrit dès avant sa publication : « Il me tarde que vous lisiez mon *Gourmont*. Je crains de soulever une furieuse tempête au *Mercure*... Je crains... et j'espère ! Car il est temps ⁷⁷. »

Effectivement, Claudel « félicite » Gide pour son « article courageux » qu'il a « lu avec délectation » :

Vous avez dit ce qu'il fallait, bien que je vous aie trouvé trop indulgent pour ce répugnant polygraphe qui, dans le fond, comme les gens sans cœur et sans conscience, est incapable de comprendre rien à rien ⁷⁸.

Michel Drouin va même jusqu'à écrire :

L'auteur de la conspiration, si l'on peut parler de conspiration, se nomme Paul Claudel. [...] Il me paraît irréfutable que les attaques de Gide ont été dictées par le souci de plaire à Claudel ⁷⁹.

Pour sa part, Gourmont affecte l'indifférence et ne répond pas. À Charles Régismanset, qui lui avait fait part de son indignation, il se contente d'écrire : « Le factum, comme vous dites, de ce protestant m'a laissé assez indifférent. Plaire aux protestants, ce serait s'aller noyer ⁸⁰. » La contre-attaque attendue vient d'Eugène Montfort, qui avait été éjecté de *La NRF* et qui publie, dans *Les Marges* du 15 mai 1910, « Gide contre Gourmont ». Il y accuse Gide d'« opportunisme littéraire » : « esprit souple, ductile », il « s'est senti influencé » « à chaque nouvelle mode

77. Lettre de Gide à Claudel, mars 1910, *Correspondance Gide-Claudel*, p. 130.

78. Lettres de Claudel à Gide, 11 mai et 17 juin 1910, *ibid.*, pp. 134 et 141.

79. Michel Drouin, cité par André Billy, in *Le Figaro littéraire*, 15 septembre 1962, p. 4. Ces « Propos du samedi » de Billy font suite à un premier article qu'il avait publié le 18 août 1962 sur les relations Gide-Gourmont, et sont en effet consacrés à des citations commentées d'une longue lettre que lui a adressée M. Drouin pour défendre les positions de Gide, estimant, non sans quelque excès, qu'à cette époque, « Gide était sous la coupe de Claudel », et qu'il « a été dans une large mesure l'interprète bien plus des idées de Claudel [...] que de ses idées profondes » (*ibid.*).

80. Lettre de Remy de Gourmont à Charles Régismanset, *Imprimerie gourmontienne*, n° 10, 1925, p. 22.

intellectuelle » — comme s'il avait composé sa *Porte étroite* en fonction du réveil religieux. Montfort attribue à son calvinisme « sa révolte devant Gourmont », dans laquelle il perçoit la « clameur du protestant, du puritain à Bible devant Voltaire ». Le prétendu immoraliste n'aurait pas pardonné au véritable immoraliste de supprimer le péché : « M. Gide veut être un pécheur, il désire des lois pour goûter le plaisir de les transgresser ⁸¹. »

Après sa lecture, Gide note dans son *Journal* :

M. Eugène Montfort, l'auteur de *Montmartre et les Boulevards*. J'aurais écrit (on peut l'en croire!) une « défense passionnée » de Calvin. J'ai cette figure en horreur ; mais dernièrement, j'ai parlé contre M. de Gourmont ; et cela ne se fait qu'au nom de Calvin, paraît-il. Que je le veuille ou non, je serai donc calviniste.

Puis, dans *La NRF* de juillet, il revenait publiquement sur l'affaire qui agite tout le petit monde des Lettres en publiant ses réflexions du *Journal* et en y montrant notamment combien Montfort faisait fausse route :

Je tentais de montrer dans cet article combien le scepticisme négateur de M. de Gourmont était néfaste à l'œuvre d'art. M. Montfort propose à M. de Gourmont de riposter « en montrant de son côté comment l'esprit protestant peut être également ruineux et nocif pour l'œuvre d'art ». [...] Je prétends qu'il peut l'être bien plus ! Et je ne sache pas qu'on puisse imaginer forme de pensée plus contraire à l'œuvre d'art (et à mon œuvre en particulier) et plus hostile même [...] que le calvinisme.

« Plus de péché ! Tout permis ! Mais M. Gide veut être un pécheur, il désire des lois pour goûter le plaisir de les transgresser, il réclame des actions défendues (qu'il est délicieux de les accomplir !...). Si le péché n'existait pas, il faudrait l'inventer. Et il y a des gens qui le suppriment !... »

N'en déplaise à M. Montfort, cette conception du péché-sorbet, du sacrilège et du satanisme (qui fut celle de Barbey d'Aurevilly par exemple, ou celle parfois de Remy de Gourmont) est on ne peut moins protestante. Elle n'est d'ailleurs pas plus la mienne pour cela ⁸².

À leur tour, André Ruyters, ami de Gide et co-fondateur de *La N.R.F.*, répond à Montfort dans la même livraison de *La N.R.F.*, tandis que Marcel Drouin s'en prend également à Montfort dans un autre article : toute *La N.R.F.* fait corps ! De fait, trois ans plus tard, Gide notait encore :

81. *Les Marges*, n° 21, 15 mai 1910, pp. 158-65.

82. « Journal sans dates », *NRF*, juillet 1910, pp. 101-10 ; et *Journal I*, pp. 635-6 (mai 1910).

Nouvelle attaque dans le nouveau numéro des *Marges*. Quelle assiduité dans la haine ! Gourmont cependant a savamment organisé le silence autour de nous. Dans la « revue des revues » du *Temps*, qu'il inspire ou dirige, il n'est, depuis qu'elle existe *pas un* numéro du *Mercur*e qu'on ait laissé passer inaperçu ; pas un numéro de *La N.R.F.* auquel on ait accordé l'attention la plus légère. Durant mon voyage je n'ai rencontré *La N.R.F.* nulle part, tandis qu'aux stations de chemin de fer, à la devanture des bibliothèques, se prélassaient parfois les revues les plus médiocres ou les plus infimes⁸³.

Cette dernière note prépare directement la réflexion d'Édouard contre Passavant qui ouvre son « Journal », dans *Les Faux-Monnayeurs*⁸⁴.

Pendant une note de *La Phalange* du 20 octobre 1910, intitulée « Remy de Gourmont et André Gide », s'était employée à calmer le jeu en constatant qu'« André Gide et Remy de Gourmont ont les mêmes admirateurs et les mêmes admirations⁸⁵ ». Et sur un autre registre, Francis Jammes, ami de Gide, écrivait à celui-ci en octobre 1911 : « Personne, et d'une manière plus spécieuse et plus aristocratique, ne combat Dieu que toi. Ta race et ta distinction méprisent davantage les moyens d'un Gourmont qu'elles n'écartent ses idées⁸⁶. » De fait, la publication des *Caves du Vatican* le brouillera bientôt avec tous ses amis catholiques. Par ailleurs, on peut constater qu'en 1911, c'est encore le *Mercur*e de France qui publie ses *Nouveaux Prétextes*, mais ce sera la dernière fois qu'un livre de Gide y paraîtra, puisque c'est à ce moment qu'est fondé le

83. *Journal I*, p. 749 (1^{er} septembre 1913).

84. Cf. : « Dans le rapide de Paris, Édouard lit le livre de Passavant : *La Barre fixe* — frais paru, et qu'il vient d'acheter en gare de Dieppe. Sans doute ce livre l'attend à Paris ; mais Édouard est impatient de le connaître. On en parle partout. Jamais aucun de ses livres à lui n'a eu l'honneur de figurer aux bibliothèques des gares. On lui a bien parlé de telle démarche qu'il suffirait de faire pour en obtenir le dépôt ; mais il n'y tient pas. Il se redit qu'il se soucie fort peu que ses livres soient exposés aux bibliothèques des gares, mais il a besoin de se le redire en y voyant le livre de Passavant. » (*Les Faux-Monnayeurs*, in *Romans...*, Bibl. Pléiade, p. 983).

85. « Remy de Gourmont et André Gide », *La Phalange*, 20 octobre 1910, pp. 375-6. On pourrait ajouter que Gide lui-même, dans un article de *La NRF* de novembre 1910, recommandait aux académiciens Goncourt la candidature de Gourmont (cf. André Billy-Michel Drouin, *Le Figaro littéraire*, 15 septembre 1962, p. 4).

86. Lettre de Jammes à Gide, 5 oct. 1911, *Correspondance Gide-Jammes*, p. 279. À quoi Gide répondit : « Il se peut que tu aies raison dans ce que tu me dis au sujet des idées de Gourmont et des miennes » (p. 282).

« comptoir d'édition » de *La NRF*.

Reste que la fureur de Gide contre Gourmont ne s'est guère apaisée, puisque, encore en janvier 1912, il l'attaque à nouveau à l'occasion de la publication d'une « Lettre inédite » de Rimbaud dans *La NRF* :

Après l'ignoble article de Gourmont sur Rimbaud [celui du *Livre des Masques* de 1896] [...], la suppression dudit article dans la prochaine édition du *Livre des Masques*, la rétractation de Gourmont [...] dans les colonnes du *Temps* [...], cet article ignoble était bien tel que Gourmont *méritait* de l'écrire et je m'indigne de l'hypocrite palinodie qu'il prépare.

Et sans doute une telle constante dans l'hostilité participe-t-elle aussi d'une stratégie de Gide qui veut donner des garanties à ses amis catholiques, en particulier Claudel et Jammes. Car au même moment, Claudel rappelle à Gide ses responsabilités :

La *N.R.F.* n'a-t-elle pas des ambitions [...] en ce qui concerne l'Art ? Or il n'est pas contestable que la décadence de l'Art vient de sa séparation de ce qu'on appelle si bêtement la Morale [...]. À l'exception de votre admirable article, sans aucune suite, sur Gourmont, je ne trouve rien. Il faut absolument sauver la France de cette littérature de libertinage, de scepticisme et de désespoir qui l'épuise [...] ⁸⁷.

En guise d'épilogue, ce trait du 5 janvier 1917, qui témoigne d'une haine tenace :

Les derniers numéros du *Mercur* sont d'un assez vif intérêt. C'est curieux combien cette revue a pris du poids depuis que Gourmont n'y est plus ⁸⁸ !

* *
*

Il me resterait d'autres documents à exploiter, mais nous avons fait état des principales pièces du dossier et il faut conclure. Gide et Gourmont ont été tous deux de vigoureux esprits critiques, curieux, des individualistes farouches et de grands émancipateurs — « deux démons », écrit même Rouveyre ⁸⁹. Incontestablement, ils sont proches l'un de l'autre et, estime Valérie Michelet, « c'est leur communauté de pensée qui contribuera à les séparer ⁹⁰ ». On a vu que les griefs de Gide à

87. Lettre du 15 janvier 1912, *Correspondance Claudel-Gide*, p. 192.

88. *Journal I*, pp. 1015-6.

89. *Le Reclus et le Retors*, 1927, p. 182.

90. Valérie Michelet, art. cité (v. *supra* note 13), p. 299.

l'égard de Remy de Gourmont sont de plusieurs ordres et qu'ils interfèrent. Au départ, il y a eu chez lui cette impression physique d'étouffement au Mercure sur laquelle il est souvent revenu. La personnalité de Gourmont le gênait, l'encombrait. Il l'a lu, sondé, mais toujours d'une façon critique. Pour faire sa place, il lui fallait se dresser contre lui, comme il l'avait fait pour Barrès, se détacher de ses tentatives maladroites de séduction et d'annexion. Gide a résisté d'abord, a construit ses défenses, s'est échappé, et il a dû enfin tuer une sorte de « père » pour pouvoir exister et prendre symboliquement sa place.

Là-dessus se sont greffées des divergences d'opinions et d'intérêts. Gide, qui n'a jamais séparé la littérature de l'esthétique et de la morale, a réellement pensé que Gourmont était un mauvais maître pour la jeunesse⁹¹. En particulier, il ne lui pardonnait pas son scepticisme, car pour lui, les idées engagent. Mais il reste qu'au-delà de toute raison, ses réactions ont toujours été guidées par une antipathie à la fois épidermique et viscérale. Et puis, il y a eu une sourde lutte d'influence et de pouvoir dans la sphère des lettres parisiennes. Gide, longtemps méconnu, a assez vite compris l'importance d'une revue influente, et que le *Mercur* était verrouillé par Gourmont. D'où ce combat autour de revues qui a tourné à la lutte de clans rivaux.

Remarquons encore que Gourmont n'a jamais répondu directement aux attaques de son cadet. Faut-il en voir la cause dans cette remarque de Rouveyre :

Gourmont se juge et se poignarde dans le repentir, et une sorte de dénégation, à chacune de ses œuvres,

parlant même d' « holocauste de lui-même⁹² » ?

On pourrait encore, au-delà de tout ce qui les a séparés, souligner à quel point ces deux esprits étaient voisins, qu'ils ont partagé bien des vues, et que Gide a pu se laisser inspirer par Gourmont plus qu'il ne l'a reconnu. Si la paternité du titre des *Lettres à Angèle* revient bien à Gide — car les *Lettres à Sixtine* recevront le leur à titre posthume, tandis que les *Lettres à l'Amazone* ont paru postérieurement à celles à Angèle —, on reconnaîtra, par exemple, qu'après avoir décrié les raisonnements par

91. Voir à ce sujet cette opinion d'Ezra Pound, au lendemain de la mort de Gourmont : il laissait « un tel sentiment de perte personnelle dans l'esprit de tant de jeunes gens qui n'avaient jamais posé leur regard sur lui » (*Poetry*, janvier 1916).

92. *Le Reclus et le Retors*, op. cit., p. 66.

analogie avec les animaux pratiqués dans la *Physique de l'amour*, Gide y recourra lui-même quelques années plus tard dans son *Corydon*.

Enfin, je terminerai par cette citation de 1923 du *Journal littéraire* de Paul Léautaud, autre pilier du *Mercur* qui n'a jamais compté parmi les amis de Gide, qui indique le triomphe de celui-ci :

Depuis près d'un an, on ne peut pas ouvrir une jeune revue française ou belge sans y lire le nom de Gide, des extraits de Gide, des considérations sur Gide [...]. Il a vraiment une grande influence. Il se peut que ses disciples, les vrais et les simples imitateurs, ne soient pas très drôles à lire ni leur tournure d'esprit bien séduisante, il n'y en a pas moins là la preuve d'une grande influence. [...] Je parlais ce matin à Valette de cette influence indéniable de Gide, et je lui disais qu'il n'en est pas de même de Gourmont. Gourmont n'exerce aucune influence. On l'apprécie, on le lit, mais rien de plus. [...] Gourmont est surtout tout intelligence. On n'imité pas l'intelligence, les idées. [...] Tandis que la sensibilité agit davantage et peut au moins être imitée⁹³.

Et cette autre, du même, qui tout en louant Gourmont, met le doigt sur une des clés de l'hostilité que Gide lui a vouée :

Il était tout intelligence et professait un mépris presque universel. Il n'était pas un pédagogue, ni un moraliste. [...] C'était un contempteur, un négateur, avec une grande aristocratie. La pitié n'existe pas chez lui. Il me semble que sa caractéristique est la méfiance et le sarcasme⁹⁴.

93. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, t. I, Mercure de France, 1986, p. 1293-4 (7 février 1923).

94. Léautaud, « Notes et souvenirs sur Remy de Gourmont », in *Passe-Temps*, Mercure de France, 1929, pp. 115-6 (cité par Christian Buat, « Remy de Gourmont sur le web », *Livrel'échange*, n° 9, février 2002, p. 9).

CAROL L. KAPLAN

Gide et Poussin

Une lecture-ekphrasis des *Faux-Monnayeurs*

POURQUOI « POUSSIN » dans l'œuvre gidienne ¹ ? Comment un écrivain peut-il être le porte-parole d'un peintre ² ? Avec André Gide, ce dialogue image-texte est simple : le mot (verbe) et l'image (toile) se rencontrent et se reflètent dans l'harmonie parfaite de

¹ Cet article fait suite à deux autres, « En quête de l'Arcadie : Gide lecteur de Poussin » (*BAAG* n° 116, oct. 1997, pp. 425-38) et « Peinture et écriture : le mythe d'Orion dans *La Symphonie pastorale* » (*BAAG* n° 137, janv. 2003, pp. 21-8), dans lesquels je mets en évidence une « lecture-ekphrasis » de Gide vis-à-vis de Poussin. J'emploie le mot *ekphrasis* dans le sens de son étymologie grecque qui signifie l'acte de « décrire » ou de « parler hautement » d'une chose. Comme dans les deux études précédentes, j'essaie de montrer comment cette représentation « spéculaire » ressemble à la mise en abyme littéraire gidienne et comment certaines scènes ou certains personnages rappellent les tableaux de Poussin, soit par leur contenu, soit par leur forme.

² Pour un traitement récent de Gide « peintre » ou critique de la peinture, voir l'article de Catharine S. Brosman, « Gide clair-obscur » (in *André Gide et l'écriture de soi*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2002, pp. 217-39) et son étude plus ancienne : « Les "Salons" d'André Gide : l'objet et l'œil » (*BAAG* n° 93, janv. 1992, pp. 51-60).

l'œuvre d'art, harmonie qui nous amène à une Arcadie de sens et de sensations digne de l'ère classique mais aussi tout à fait moderne. Cette Arcadie dont traitent le peintre et l'écrivain est hantée par une opposition entre la vie et la mort. Dans ce domaine Poussin était influencé par les idées du moine Tommaso Campanella « dont la vision du monde repose sur l'union des contraires ³ », chère à Gide aussi. J'ai déjà montré cette oscillation entre la vie et la mort dans l'Arcadie gidienne dans *L'Immoraliste* et *La Symphonie pastorale* où l'auteur s'appuie sur *La Naissance de Bacchus* et *l'Orion aveugle* respectivement. Cette oscillation continue tout au long de l'œuvre gidienne. Mon intérêt se portera ici sur le dernier chef-d'œuvre, resté inachevé, *Apollon amoureux de Daphné* (1664), du Musée du Louvre, et sa contrepartie littéraire, *Les Faux-Monnayeurs* de 1925.

Même si Gide ne fait pas référence directe à Poussin (sauf dans la première épigraphe que nous analyserons plus tard) et plus précisément à la toile-clé, il y a des échos de celle-ci partout dans le roman. Pour la plupart, ils sont liés au personnage central du mythe : Apollon, dieu « oblique » comme l'appelle Daniel Moutote : « Gide croit en lui comme en Dieu, mais c'est le dieu païen des poètes, Apollon Loxias ⁴. » Fasciné par le mythe d'Apollon, Gide s'identifie avec le dieu de la lumière dans son *Journal* aussi, surtout au moment où il est sur le point de lancer son œuvre littéraire comme dans ce passage-clé de 1905 :

Je voudrais prendre en main toutes ces causes de stérilité, que je distingue si bien, et les étrangler toutes. [...] Même ici je cherche mes mots, je tâtonne, et j'inscris ton nom, Loxias ⁵ !

Et dans cet autre, de février 1912 :

Je ne puis que noter en courant la vie un peu tourbillonnaire de ces derniers jours. J'écris, assis sur un banc du Bois ; le temps était radieux ce matin ; c'est le secret de mon bonheur. Mais déjà le ciel se recouvre ; j'ai besoin d'Apollon ; je dois partir ⁶.

³ Pierre Rosenberg et Renaud Temperini, *Poussin : « Je n'ai rien négligé »* (Paris : Gallimard / Réunion des Musées Nationaux, 1994), p. 93.

⁴ Daniel Moutote, *Maîtres livres de notre temps. Postérité du « Livre » de Mallarmé* (Paris : José Corti, 1988), p. 179.

⁵ *Journal I : 1887-1925*, éd. Éric Marty (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996), p. 451.

⁶ *Ibid.*, p. 716.

Il faut bien noter que ni Gide ni Poussin n'« illustrent » les mythes d'Apollon : ils créent leurs propres mythes. Selon l'assertion de Youri Zolotov, « loin d'embarrasser le peintre, sa connaissance de la littérature ancienne stimulait son esprit imaginaire ⁷ ». Nous avons la même situation chez Gide. Écoutons ses *Considérations sur la mythologie grecque* où il nous dit que « l'œuvre d'art accomplie a ceci de miraculeux qu'elle présente toujours plus de signification que n'en imaginait l'auteur ; elle permet sans cesse une interprétation plus nourrie ⁸ ». Dans son *Enseignement de Poussin*, préface pour le livre d'art au Divan (1945), Gide met en lumière le fait que la « délectation » chez Poussin naît de cette qualité transformante de l'œuvre d'art « pour que chez lui le contenant, sous le poids excessif du contenu, n'ait pas sombré » et que « la pensée se faisait aussitôt image, naissait plastique ⁹ ».

Pour entrer dans l'Arcadie gidienne vis-à-vis de la toile de Poussin, jetons d'abord un coup d'œil sur le tableau lui-même. La composition du tableau est divisée en deux. Comme le suggère Pierre Rosenberg, « à gauche, les symboles de la fertilité et de la vie, regroupés autour d'Apollon ; à droite, les symboles de la stérilité et de la mort, rassemblés autour de Daphné. L'éloignement entre les deux groupes crée une tension accentuée par les multiples jeux de regards ¹⁰ ». Tout d'un coup nous apercevons le regard fixé d'Apollon sur Daphné, regard qui provoque un sentiment d'une passion inassouvie, comme le souligne Daniel Klébaner : « le désir précède et suit ¹¹ » cette figure du dieu si charmant mais condamné par Éros (à côté de lui, à droite). C'est le moment où le petit dieu d'amour « lance vers Daphné une flèche émoussée qui l'empêchera de tomber amoureuse ¹² ». Cette déesse reste prostrée contre son père, le fleuve Pénée. Tout ceci crée une atmosphère de stérilité avant que Daphné se métamorphose en laurier. Le choix de combiner deux moments narratifs, l'un visible (le refus de Daphné) et l'autre

⁷ Youri Zolotov, *Nicolas Poussin, le Maître des couleurs* (Paris : PML Éditions, 1995), p. 30.

⁸ « Considérations sur la mythologie grecque », in *Essais critiques*, éd. Pierre Masson (Paris : Gallimard, 1999), p. 538.

⁹ « L'Enseignement de Poussin », in *Feuillets d'automne*, coll. « Folio », 1980, p. 152.

¹⁰ Rosenberg, *op. cit.*, p. 95.

¹¹ Daniel Klébaner, *Tombeau de Nicolas Poussin* (Paris : Maeght, 1994), p. 49.

¹² Rosenberg, *op. cit.*, p. 94.

invisible (sa métamorphose en arbre), ressemble au collage/texte de Gide où nous apprenons souvent la réalité de biais et par fragments et où il est nécessaire de recréer le tout dans un texte troué.

Voyons comment certains détails rappellent le roman sommet. Avant tout, c'est la présence du demi-frère d'Apollon, Hermès, enfant plein de désinvolture, qui relie le mieux les deux œuvres. Car c'est Hermès (à gauche) qui commet le vol d'une des flèches d'Apollon sans être vu de celui-ci. Le drame des *Faux-Monnayeurs* va être déclenché de la même façon par le vol de la valise d'Édouard (Apollon) par Bernard (Hermès), jeune homme qui incarne l'audace du dieu du commerce et de la médecine. Dans sa critique du roman, Patrick Pollard met l'accent sur cette qualité de Bernard : « Lorsque Édouard confronte Bernard [...] c'est l'audace et l'amusement devant l'imprévu qui forge un lien très étroit entre le romancier et l'apprenti voleur ¹³. » Pour ajouter à cette ressemblance, Gide donne à Édouard sa propre « Daphné » en Laura, prénom de femme qui provient de l'arbre « laurier ». Ainsi l'héroïne se fait-elle l'écho de la toile aussi. Par le moyen de son association avec Bernard qui l'adorera de façon platonique, Laura nous fournit même une autre allusion à la femme inaccessible, cette fois-ci à la Laure de Pétrarque, dont Bernard s'approche par son idéalisation de ce personnage.

Si Édouard devient le « faux romancier » de l'univers gidien, il deviendra aussi le faux Apollon de la toile étant donné qu'il lira mal le mythe d'Apollon et de Daphné, surtout quand il déclare dans son journal :

Désormais, entre ce que je pense et ce que je sens, le lien est rompu. [...] En réfléchissant à ceci, la signification de la fable d'Apollon et de Daphné m'est brusquement apparue : heureux, ai-je pensé, qui peut saisir dans une seule étreinte le laurier et l'objet même de son amour ¹⁴.

Ici, Édouard fait allusion à la toile plus ancienne de Poussin, *Apollon et Daphné* de Munich (1630), qui montre clairement la métamorphose de la déesse en laurier. Olivier Got nous aide à comprendre la situation : « L'écrivain [Édouard] réinterprète à son usage personnel les grands mythes. [...] Mais Édouard oublie de dire qu'Apollon n'étreint rien que le laurier, métamorphose d'une Daphné qui lui échappe ¹⁵... »

¹³ Patrick Pollard, « L'Idéal de Corydon », in *André Gide 9 : Regards intertextuels* (Paris : Lettres Modernes, 1991), p. 76.

¹⁴ *Les Faux-Monnayeurs*, I, XI, in *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, « Bibl. de la Pléiade », p. 1003.

¹⁵ Olivier Got, *Les Faux-Monnayeurs [d']André Gide*, Paris : Nathan, coll.

Dès le début Édouard, narrateur narcissique, refuse d'accepter la réalité de Laura en chair et en os. Il reste aveugle à ses propres mots et, comme le Pasteur vis-à-vis de Gertrude, il tombe dans le mensonge pour combler le vide vis-à-vis d'elle. Pour lui, Laura est considérée comme laurier ou « prix » de son roman, ce qui semble évident dans son journal : « jusqu'à présent, je ne savais pas qui j'étais. Se peut-il que j'aie toujours besoin qu'un autre être fasse office, pour moi, de révélateur ! Ce livre avait cristallisé selon Laura, et c'est pourquoi je ne veux plus m'y reconnaître ¹⁶. » Gide transforme le mythe d'Apollon en celui de Narcisse avec le rôle de Daphné changé en celui d'Écho. La position de Daphné dans notre tableau-clé (à droite dans une pose languissante) est presque la même que celle de *La Naissance de Bacchus* où Écho et Narcisse se meurent à droite aussi.

Il faut voir même une autre manifestation du narrateur narcissique avec la présence d'un autre « amour » d'Apollon, Hyacinthe, beau jeune homme tué accidentellement par Apollon et placé à droite, à côté du troupeau d'Admète (au centre du tableau). Son corps nous rappelle celui d'Olivier après son faux suicide quand nous le trouvons « effondré contre la baignoire, dévêtu, glacé ¹⁷ ». Dans une inversion du rôle du pâtre (Apollon Nomius qui « nourrit » son troupeau) Gide permet à Édouard/Apollon de risquer la mort du bien-aimé à cause de sa propre vanité en refusant d'appeler un médecin car il craignait « de s'exposer à une enquête ¹⁸ ». Même si Édouard a comparé Olivier plus tôt dans le roman « à ce pâtre endormi d'un bas-relief du musée de Naples ¹⁹ », autre allusion au mythe d'Apollon, il révèle son narcissisme en s'abstenant d'aller chercher de l'aide en cas d'urgence. Il devient de plus en plus évident qu'Édouard se sert des autres pour former sa vision du monde, pour créer sa propre « fable » où il régnera comme un demi-dieu, faux Apollon de notre toile ici.

Néanmoins, comme l'amour-passion est souvent attaché à la nature dans son univers fictif, Gide donne le nom d'« Olivier », arbre sacré en Grèce, au neveu préféré d'Édouard. Si Édouard essaie de « protéger » le jeune homme contre les maux d'un Passavant, il ressemble aux anciens

« Balises », 1991, p. 44.

¹⁶ *Les Faux-Monnayeurs*, I, XII, éd. citée, p. 1007.

¹⁷ *Ibid.*, III, IX, p. 1179.

¹⁸ *Ibid.*, p. 1180.

¹⁹ *Ibid.*, I, XII, p. 1008.

dans leur quête de protéger les oliviers contre ceux qui les endommaient. Comme l'admet Jacques Brosse : « Partout en Grèce, les oliviers étaient protégés, on n'utilisait leur bois que pour en faire des statues de culte ²⁰. » Gide emploie ironiquement le symbole de l'olivier si cher à la culture uzétienne dont provient le côté « père ²¹ ».

Mais c'est surtout avec Bernard que Gide et Poussin se correspondent le plus. Voyons la première épigraphe qui ouvre le deuxième chapitre du roman, celle qui cite Paul Desjardins :

Il n'y a point de trace, dans les lettres de Poussin, d'aucune obligation qu'il aurait eue à ses parents. Jamais dans la suite il ne marqua de regrets de s'être éloigné d'eux. Transplanté volontairement à Rome, il perdit tout désir de retour, on dirait même tout souvenir ²².

D'après Alain Goulet, l'épigraphe de Paul Desjardins sert de modèle à l'histoire de Bernard « qui saura s'accomplir ²³ ». Ce voyage vers soi-même reflète celui de Poussin aussi, surtout en « s'éloignant des siens ». Mais n'oublions pas la distorsion inhérente du « miroir » de l'épigraphe car le départ de Bernard se termine en retour à la maison paternelle. Nous pouvons constater que le paradigme Bernard/Poussin constitue une mise en abyme de l'auteur et de l'ouvrage lui-même. Même dans sa fuite de la maison paternelle, nous voyons avec Bernard la création d'un artiste qui deviendra plus indépendant et plus sûr de lui-même.

Dans sa préface à *Poussin*, Gide fait référence à Baudelaire, à sa « lutte avec l'ange ²⁴ » et aussi à ce même passage de Desjardins ²⁵. Ce n'est peut-être pas par hasard que Bernard subit une telle « lutte » avant de terminer son apprentissage avec Édouard. Comme Baudelaire, Bernard souffre de problèmes familiaux et comme le poète il crée son propre hymne à la Beauté, cette fois-ci dédié à Laura.

Nicolas Poussin : *Apollon amoureux de Daphné*
(Paris, Musée du Louvre / New York, Art Resource)

²⁰ Jacques Brosse, *Mythologie des arbres* (Paris : Plon, 1989), p. 281.

²¹ Voir les deux articles publiés dans le bulletin du Musée d'Uzès, *Uzès musée vivant*, n° 33, nov. 2005, pour mieux comprendre l'importance de l'olivier dans cette région de la France et ailleurs.

²² *Les Faux-Monnayeurs*, I, II, p. 938.

²³ Alain Goulet, « Voyages romanesques », *BAAG* n° 138, avril 2003, p. 173.

²⁴ *Feuillets d'automne*, p. 152.

²⁵ *Ibid.*, p. 154.



De plus, une certaine complicité se développe entre Bernard et Laura pendant leur voyage à Saas-Fée, qui rend l'héroïne plus divinatrice de sa propre situation vis-à-vis d'Édouard et du roman « modelé sur elle ». Citons ses paroles dites avec une certaine frivolité et d'un « ton persifleur qui l'étonnait elle-même, et qui désarçonnait Édouard d'autant plus qu'il en surprenait un reflet dans les regards malicieux de Bernard ²⁶ » : « Et puis je vois très bien ce qui va arriver, s'écria Laura : dans ce romancier, vous ne pourrez faire autrement que de vous peindre. » En révélant le problème du roman « en abyme » comme autoportrait d'Édouard, Laura joue le rôle de la femme antique que nous rencontrons chez Poussin dans sa toile célèbre des *Bergers d'Arcadie* du Louvre, dans laquelle le texte/ « tombe » se lit par le moyen de la femme inspiratrice. Si Édouard refuse d'accepter l'explication de Laura, c'est à cause de sa tendance à « mentir à soi-même », admise par le narrateur à la fin de la deuxième partie : « Ce qui ne me plaît pas chez Édouard, ce sont les raisons qu'il se donne. [...] Mentir aux autres, passe encore ; mais à soi-même ²⁷ ! »

Faux peintre comme faux romancier, Édouard/Apollon se révèle comme nous l'avons connu au début quand il nous déclarait dans son journal : « Je n'ai jamais rien pu inventer. Mais je suis devant la réalité comme le peintre avec son modèle, qui lui dit : donnez-moi tel geste, prenez telle expression qui me convient ²⁸. » Édouard dépend toujours des autres pour créer la matière de son livre dans lequel il élimine ce qui ne lui plaît pas. C'est le côté mythique qui met en évidence la différence entre Édouard et Gide dans ce domaine. Comme Poussin, Gide se sert des personnages mythiques pour stimuler son propre imaginaire ou esprit créateur. Pour souligner cette situation, retournons encore une fois à Poussin pour discerner la présence « cachée » de Pan, fils d'Hermès et dieu des bergers en Arcadie. Pan se trouve souvent dans la position de Mélia, déesse des arbres dans la toile-clé. Perchée sur un chêne, à côté d'Apollon, Mélia possède la fertilité qui manque à Daphné. Un peu comme Écho vis-à-vis de Pan dans *La Naissance de Bacchus*, Daphné s'approche du chêne fertilisant pour trouver une certaine sensualité. Garçon espiègle et un peu malicieux, Pan avait imprégné Écho dans une autre version de mythe.

Ce côté « Pan » est lié à « l'enfant divin », archétype qui fait partie de

²⁶ *Les Faux-Monnayeurs*, II, III, p. 1082.

²⁷ *Ibid.*, II, VI, p. 1109.

²⁸ *Ibid.*, I, XII, p. 1022.

la mythologie personnelle de Gide et qu'il incarne dans le jeune Georges Molinier. Il ne faut pas oublier que c'est par la réaction de ce dernier au roman d'Édouard que nous apprenons la liaison « garçon/voleur » qui s'exprime dans l'univers gidien dès Moktir de *L'Immoraliste*. Avec Georges nous avons même une autre mise en abyme du vol commis par Bernard (de la valise d'Édouard). Ce qui est très important à noter, c'est la régression à l'infini de ce motif, caractéristique d'un véritable archétype. Gide nous fournit le livre d'Édouard pour mieux montrer cet aspect du roman. Il s'agit du vol d'« Eudolfe » (nom un peu fantoche) dans le livre d'Édouard (*Les Faux-Monnayeurs* en abyme). Eudolfe nous donne un autre « reflet » dans le miroir du vol du livre sur l'Algérie commis par Georges et inséré dans le journal d'Édouard (volé par Bernard). C'est Georges lui-même qui éclaircit la situation : « Alors, si je vous comprends bien, c'est moi qui dois vous aider à continuer votre livre. » Et un peu plus loin : « Car enfin, s'il [Eudolfe] n'avait pas volé, vous n'auriez pas écrit tout cela²⁹. »

D'une certaine façon, Bernard change le rôle du « voleur » en jeune homme transformé qui agit comme frère spirituel de Georges. Il permet à Édouard d'être plus digne d'une comparaison avec Gide aussi, surtout en ce qui concerne l'enseignement moral envers les jeunes. Si son propre roman échoue à cause de sa tendance à éliminer la réalité de son livre, Édouard gagne quand même la confiance de son jeune apprenti en restant stoïque devant son échec, un peu comme cet Apollon détrôné de Poussin dans notre tableau.

Pour expliquer ce phénomène, il faut analyser la philosophie de Poussin basée sur celle d'Héraclite. Ce dernier nous apprend que le monde est construit sur un système de contraires, d'une balance entre deux tendances : l'âme se transforme en eau en mourant et l'eau se change en terre pour recommencer le cycle. D'après Anthony Blunt, l'Hyacinthe de Poussin devient l'emblème de la mort dans *Apollon amoureux de Daphné* en suivant ce schéma³⁰. Ce dieu de beauté constitue en quelque sorte le « dernier rang » de l'escalier de la vie tandis que les nymphes qui entourent Apollon symbolisent la « pente » en montant. Tout cela nous rappelle la formule éducatrice d'Édouard donnée à

²⁹ *Ibid.*, III, xv, p. 1224.

³⁰ Anthony Blunt, *Nicolas Poussin* (New York : Bollingen Foundation, 1967), p. 349.

Bernard : « suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant ³¹ ». Si Édouard éveille la conscience de Bernard en utilisant ce principe émanant de Poussin, il reste à Bernard à retourner chez son père même si son retour suggère une « descente ».

Pierre Masson souligne le fait que « Bernard finit par s'agenouiller, vaincu » à cause de la tendance dans l'univers gidien à imiter le « rêve d'Icare ³² ». Pour atteindre la « pente » des nymphes, nous pouvons regarder ce voyage de retour dans une autre optique : Bernard « réinvente » le côté féminin de son être (son *anima*) quand, à la fin du roman, il prend la place de sa mère qui a fui le domicile familial. C'est seulement après son voyage à Saas-Fée et à partir de son amitié avec Laura que le jeune homme peut s'identifier à sa mère et mener sa quête de libération personnelle. Ainsi ressemble-t-il à l'enfant prodigue, nouvel Hermès voyageur, qui donnera le relais au « puîné », dans ce cas à Caloub. Ce garçon représente encore une fois l'enfant divin qui n'a pas de forme finale et qui symbolise le point de vue esthétique éternel d'André Gide.

³¹ *Les Faux-Monnayeurs*, III, XIV, p. 1215.

³² Pierre Masson, *André Gide. Voyage et écriture* (Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1983), p. 168.

VICTORIA REID

Gide, Rembrandt et *La Leçon d'anatomie*

AU DÉBUT DES *CAVES DU VATICAN* Gide met en scène un scientifique grotesque dans son laboratoire. La première image qui en est donnée vient de sa femme, qui « dédaignait de voir [...] l'énorme dos d'Anthime se voûter au-dessus d'on ne sait quelle malicieuse opération ¹ ». Sitôt qu'elle sort, le mari agacé pousse le loquet de la porte, car « par l'autre porte » entre le petit Beppo, procureur né. Celui-ci, contrairement à la femme d'Anthime, est invité à participer aux expériences. Le narrateur ironique explique :

[Beppo] savait qu'Armand-Dubois l'attendait, fût-ce les mains vides ; et, tandis que l'enfant silencieux aux cotés du savant se penchait vers quelque abominable expérience, je voudrais pouvoir assurer que le savant ne goûtait pas un vaniteux plaisir de faux dieu à sentir le regard étonné du petit se poser, tour à tour, plein d'épouvante sur l'animal, plein d'admiration sur lui-même ².

Ce « vaniteux plaisir de faux dieu » contient plusieurs éléments : le plaisir de partager et de choisir celui avec qui on partage ; le plaisir de surprendre, d'intriguer et d'être admiré ; le plaisir aussi du regard et de la

¹ *Les Caves du Vatican* in *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, éd. Yvonne Davet et Jean-Jacques Thierry, Gallimard, Bibl. Pléiade, 1958, p. 682.

² *Ibid.*, p. 683.

complicité ; le plaisir du pouvoir acquis à travers les découvertes scientifiques faites de première main ; et le plaisir de l'autosatisfaction d'avoir su manipuler la scène pour faciliter tous ces bonheurs.

À travers ce masque, composé de l'ironie du narrateur et de la caricature du scientifique, on juge que Gide lui-même éprouvait un grand plaisir à s'adonner à ces activités : le partage³, la mise en scène et, surtout, les expériences. Cette dernière caractéristique nous est confirmée par des contemporains de Gide : selon Maria van Rysselberghe, il y a « chez Gide une sorte de démon qui le pousse aux expériences, une cruauté consciente ou inconsciente⁴ ». Jean Lambert nous décrit la table de nuit dans la chambre de Gide, rue Vaneau, comme « surchargée de fioles, de tubes, de boîtes de pilules, car il a toujours aimé expérimenter⁵ ». Sartre parle d'une expérimentation esthétique plutôt que chimique : « Chez Gide, le critique se doublait d'un expérimentateur : il mettait à l'essai des procédés nouveaux pour en constater les résultats⁶. »

Nous voudrions approfondir cet aspect-là de l'écrivain en examinant les rapports étroits entre la peinture de Jacques-Émile Blanche, *André Gide et ses amis au Café maure de l'exposition universelle de 1900*, qui se trouve au Musée des Beaux-Arts à Rouen, et la célèbre peinture de Rembrandt van Rijn, *La Leçon d'anatomie du docteur Nicolaes Tulp*, de 1632, qui se trouve au Mauritshuis à La Haye. Dans *Les Caves du Vatican*, Anthime, rappelons-le, ne « travaillait sur la chair vive » des animaux qu'en « attendant de s'attaquer à l'homme⁷ ». L'homme, bien entendu, est le sujet principal de l'écrivain et de l'anatomiste.

Gide et Rembrandt

L'esthétique d'André Gide (1869–1951) et celle de Rembrandt van Rijn (1606–1669) se ressemblent de multiples façons : l'utilisation du

³ Roger Martin du Gard écrit : « Gide a toujours envie de partager » (*Notes sur André Gide*, Gallimard, 1951, p. 53). Voir aussi ce commentaire du *Traité du Narcisse* : « on souffre d'admirer seul et [on] voudrait que d'autres admirent » (*Romans...*, p. 12).

⁴ Maria van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, Gallimard, 1973, p. 224.

⁵ Jean Lambert, *Gide familial*, Julliard, 1958, pp. 57-8.

⁶ Jean-Paul Sartre, « Vladimir Nabokov : *La Méprise* », *Situations I*, Gallimard, 1947, pp. 54-5.

⁷ *Les Caves du Vatican*, *Romans...*, pp. 682-3.

clair-obscur⁸, le souci de composition et de perspective⁹, la fascination de l'autoportrait¹⁰, le goût de l'expérience. Il est probable que les expériences et innovations esthétiques que pratiquent Gide et Rembrandt les amènent à représenter des personnages qui pratiquent des expériences à leur tour, parmi lesquels Anthime des *Caves*, le pasteur de *La Symphonie pastorale*, et les anatomistes de Rembrandt. Ceux-là deviennent dans une certaine mesure des symboles figuratifs pour leur créateurs : Gide avoue ainsi avoir prêté « beaucoup de moi¹¹ » à Édouard, écrivain dans *Les Faux-Monnayeurs* qui « expériment[e] sans cesse¹² ».

On connaît l'admiration que Gide portait à Rembrandt. Suite à une visite au Louvre en janvier 1911, il écrit dans son *Journal* :

N'ai eu de véritable émotion que devant les dessins de Rembrandt. Corps nu de jeune homme couché ; seigneur offrant une fleur (tout ce qui est ligne fuyante est supprimé – indication *absente* de l'épaule qui se présente de face, – admirable ; prescience ou préconscience de l'effet qui donne à chaque indication son éloquence). Après, je ne pouvais plus rien regarder¹³.

Rembrandt est le deuxième des cinq peintres qui figurent dans la liste des « personnalités dont s'est formée la mienne » dressée par Gide dans des *Feuillets* de 1884–85¹⁴. Il l'évoque également dans la troisième *Lettre à Angèle*, publiée dans *L'Ermitage* en 1898, en avril 1911 dans un article sur *Les Frères Karamazov*, de même que dans ses conférences sur Dostoïevski données au Vieux-Colombier en 1922. Ces exemples-là portent sur des considérations esthétiques qui sont biaisées puisque souvent Gide discute de Rembrandt par rapport à son propre œuvre.

Dans une lettre à Angèle, où Gide critique le livre de sa correspondante fictive car manquant d'« ombre » et de « tempérament stupé-

⁸ Voir Catharine Savage Brosman, « Gide clair-obscur », in *André Gide et l'écriture de soi*, éd. Pierre Masson et Jean Claude, Presses Universitaires de Lyon, 2002, pp. 217-39.

⁹ Voir *Journal des Faux-Monnayeurs*, Gallimard, 1927, pp. 34-5.

¹⁰ Gide commence des autoportraits à l'époque des *Cahiers d'André Walter* et continue jusqu'aux dernières pages du *Journal*. De Rembrandt, il existe à notre connaissance quatre-vingt-six autoportraits (voir *Rembrandt by Himself*, éd. Christopher White et Quentin Buvelot, Londres : National Gallery Publications, et La Haye : Royal Cabinet of Paintings Mauritshuis, 1999, pp. 7 et 83).

¹¹ *Journal des Faux-Monnayeurs*, p. 67.

¹² *Les Faux-Monnayeurs, Romans...*, p. 1108.

¹³ *Journal*, t. I, éd. Éric Marty, Gallimard, Bibl. Pléiade, 1996, p. 670.

¹⁴ *Journal*, t. I, p. 196.

fiant ¹⁵ », Gide insère subrepticement ses propres ambitions qui le relie à Rembrandt. Il souhaite « pouvoir considérer l'œuvre d'un artiste comme un microcosme complet, étrange tout entier, mais où toute la complexité de la vie se retrouve ». Sans provocation, il continue : « *Pour vouloir être Rembrandt*, que de Metsu charmants se déformèrent » (c'est moi qui souligne), et à la fin de ce paragraphe, il prône une esthétique qui contient « nulle affirmation gratuite, nulle parade » et, « ce que j'estime avant tout [,] un souci de composition très rare ».

Ce sont ces mêmes qualités qui animent son admiration pour Dostoïevski. Avant la représentation du drame *Les Frères Karamazov*, adapté pour le théâtre français en 1911, Gide présente des aspects de l'œuvre de Dostoïevski dans un article pour *Le Figaro*, dans lequel il remarque : « Aucun fléchissement dans cette fougueuse vieillesse, non plus que dans celle de Rembrandt ou de Beethoven à qui je me plais à le comparer : une sûre et violente aggravation de la pensée ¹⁶. » Si Gide se plaît à comparer Dostoïevski à Rembrandt ¹⁷, il se plaît aussi à se comparer à Dostoïevski, comme le montre la dernière de ses six conférences sur l'écrivain russe, données au Vieux-Colombier en février-mars 1922 :

Dostoïevski ne m'est souvent ici qu'un prétexte pour exprimer mes propres pensées. Je m'en excuserais davantage si je croyais, ce faisant, avoir faussé la pensée de Dostoïevski, mais non... Tout au plus ai-je, comme les abeilles dont parle Montaigne, cherché dans son œuvre de préférence ce qui convenait à mon miel. Si ressemblant que soit un portrait, il tient toujours du peintre, et presque autant que du modèle ¹⁸.

Aussi, à travers une chaîne de correspondances entre Rembrandt et Dostoïevski, Gide s'identifie à Rembrandt.

Dans la citation précédente Gide utilise la métaphore du peintre pour

¹⁵ « Lettres à Angèle, III » in *Essais Critiques*, éd. Pierre Masson, Gallimard, Bibl. Pléiade, 1999, p. 19. Voir aussi sa critique de l'écriture de Roger Martin du Gard en 1927 : « il n'y a d'ombre, il n'y a de perspective » (*Journal des Faux-Monnayeurs*, p. 34).

¹⁶ « *Les Frères Karamazov* », *Essais critiques*, p. 493.

¹⁷ Dostoïevski « peint comme Rembrandt » (« Dostoïevski, III », *Essais critiques*, p. 559).

¹⁸ « Dostoïevski, VI », p. 637. Dans le *Journal*, Gide écrit en 1922 : « c'est besoin de sympathie qui [...] me fit [...] présenter ma propre éthique à l'abri de celle de Dostoïevski » (*Journal*, t. I, p. 1184). Voir aussi *Essais critiques*, p. 559 ; *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I., p. 264 ; Martin du Gard, *op. cit.*, p. 46.

le romancier. Avec le tableau d'*André Gide et ses amis au Café maure*, il concrétisera cette complicité entre écrivain et peintre. En soulignant l'affirmation : « Si ressemblant que soit un portrait, il tient toujours du peintre, et presque autant que du modèle ¹⁹ », nous voudrions nous arrêter sur l'idée de collaboration entre modèle et peintre, c'est-à-dire Gide et Blanche dans le contexte de cette représentation de l'Exposition universelle de 1900.

Gide et Blanche

Il existait une amitié privilégiée entre Jacques-Émile Blanche (1861–1942) et Gide. D'après Lucien Corpechot, « Gide a exercé une grande attraction sur l'intelligence de Blanche et plus qu'aucun autre piqué sa curiosité ²⁰ ». Le 2 juin 1900, Blanche demande à Gide de venir « seul » au studio : « la bouche, aussi, n'a pas votre expression et, si nous sommes nombreux dans l'atelier, vous rirez et tout sera perdu ²¹ ». Cette intimité se traduit dans le fait que seul le nom d'*André Gide* figure dans le titre, tandis que manquent les noms d'Henri Ghéon, d'Eugène Rouart, de Charles Chanvin, pourtant des personnalités bien connues à l'époque. Ce silence donne au tableau un aspect (auto)biographique de Gide ²². Il est aussi un antidote contre une expérience de Gide au début de son amitié avec Blanche en 1892, lorsque celui-ci projetait de peindre un portrait à trois personnages de Pierre Louÿs, Henri de Régnier et Gide ²³. Gide, empêché de venir aux premières séances d'atelier à cause d'un séjour munichois, fut finalement exclu du tableau : « Votre place

¹⁹ *Essais critiques*, p. 637. Gide avoua dans « Conversation avec un Allemand... » : « j'aime mieux *faire agir* que *d'agir* » (*Souvenirs et Voyages*, éd. Pierre Masson, Gallimard, Bibl. Pléiade, 2001, p. 76).

²⁰ Cité par Georges-Paul Collet in « Introduction » in Jacques-Émile Blanche, *Nouvelles Lettres à André Gide*, éd. Georges-Paul Collet, Genève : Droz, 1982, p. 12. Voir aussi pp. 11-2 et 24.

²¹ *Ibid.*, p. 38.

²² Cf. la marginalisation des amis dans l'autobiographie de Gide, publiée vingt ans après : « Je n'ai nul désir de parler, dans des Mémoires, d'amitiés qui pourtant tinrent une telle place dans ma vie » (*Si le grain ne meurt...*, *Souvenirs et Voyages*, p. 251).

²³ Voir Daniel Durosay, « Jacques-Émile Blanche et le modèle introuvable » in *L'Enfance de l'Art* : *Correspondances avec Élie Allégret 1886-1896*, éd. Daniel Durosay, Paris : Gallimard, 1998, pp. 453-7.

est vacante sur le canapé bleu de Jacques-Émile » lui écrit Régnier le 21 mai 1892²⁴. Daniel Durosay suggère qu'en compensation, Blanche a peint un portrait de Gide seul, exécuté en juin 1892. À cette époque, Gide écrit : « Lectures interrompues encore : il y a des séances chez Jacques Blanche. Les longues heures de pose, où l'attitude à garder vous empêche de "suivre" ses pensées²⁵. » Huit ans plus tard, le portrait *André Gide et ses amis au Café maure* permet à Gide non seulement de *suivre* les pensées de Blanche, mais aussi de les guider²⁶.

Gide tisse des liens esthétiques entre Rembrandt et Blanche quand, pendant la composition d'*André Gide et ses amis*, il initie Blanche à l'écriture de Dostoïevski, dont Gide compare l'esthétique à celle de Rembrandt²⁷. « Lisez-vous bien Dostoïevski ?²⁸ » demande Gide à Blanche en août 1900, et celui-ci lui répond :

Non, mon cher, je ne lis pas *bien* Dostoïevski. Je ne lis d'ailleurs rien *bien*, en ce moment. [...] Mais Dostoïevski ! Je n'y suis pas encore. [...] Le développement [de *L'éternel mari*] m'en semble plus bizarre et étrange que vraiment beau... et puis, ces hommes sont si différents de moi, qu'il me semble que nous ne soyons pas de la même catégorie d'animaux. Leur psychologie m'échappe, ils m'ont l'air de fous. Quant à *l'Idiot*, ma femme vient seulement de me le rendre, je vais le lire, mais d'après ce qu'elle m'en a dit et lu, j'ai peur d'éprouver une grande difficulté à me l'assimiler²⁹.

Pourtant, deux mois après, Gide atteint son but. La lecture de *L'Idiot* de Dostoïevski n'a pas laissé Blanche insensible : « Je suis effrayé par ce livre. Je m'y retrouve trop souvent et crois m'entendre parler. Le dialogue, les longs monologues, sont surprenants de vie et souvent de profondeur³⁰ ».

Gide procure à Blanche plusieurs accessoires significatifs pour sa

²⁴ *Correspondance A. Gide—H. de Régnier*, éd. David J. Niederauer & Heather Franklyn, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1997, p. 35.

²⁵ « Subjectif », *Cahiers André Gide 1*, Gallimard, 1969, p. 45.

²⁶ « Gide ! [...] vos yeux sont les mêmes : je me suis accoutumé à ce qu'ils me scrutent comme je persisterai à les interroger » (Jacques-Émile Blanche, *Mes Modèles*, Paris : Stock, 1928, p. 206).

²⁷ Plus tard Gide prônera l'esthétique de Dostoïevski et de Rembrandt auprès de Martin du Gard (Martin du Gard, *op. cit.*, p. 37).

²⁸ *Correspondance André Gide—Jacques-Émile Blanche 1892–1939*, éd. Georges-Paul Collet, Gallimard, 1979, p. 92.

²⁹ *Ibid.*, pp. 93-4.

³⁰ *Ibid.*, p. 99.

peinture d'*André Gide et ses amis* qui visent à créer l'ambiance d'un café maure : le 3 juin 1900, par exemple, Blanche demande à Gide de lui fournir « de petites tasses et un plateau algérien » ainsi qu'un vêtement jaune pour Athman³¹. Certains de ces accessoires mettront *André Gide et ses amis* en dialogue avec *La Leçon d'anatomie*. Le 9 mai 1900, Blanche écrit à Gide de ne pas manquer de venir le lendemain « avec votre chapeau de penseur hollandais et votre pèlerine — indispensable pour le groupe des philosophes³² ». Gide, voulait-il assumer lui-même le rôle d'un penseur hollandais ? Cette hypothèse s'accorderait avec son commentaire de 1898 : « Pour vouloir être Rembrandt ». Ce jeu de rôles rappellerait aussi l'habitude qu'avait Rembrandt d'assumer le rôle d'autres personnages dans ses autoportraits (par exemple, *Autoportrait en apôtre Paul* [1661]).

Gide et Tulp

« Votre chapeau de penseur hollandais et votre pèlerine », voici des liens importants entre la représentation de Gide par Blanche, et celle du docteur Nicolaes Tulp par Rembrandt.



J.-Ém. Blanche, *André Gide et ses amis au Café maure de l'Exposition Universelle de 1900* (1901, Musée des Beaux-Arts, Rouen)

³¹ Blanche, *Nouvelles Lettres...*, p. 38.

³² *Ibid.*, p. 37.



Rembrandt van Rijn, *La Leçon d'anatomie du docteur Nicolaes Tulp*
(1632, Mauritshuis, La Haye)

Chez Rembrandt, l'anatomiste est distingué de tous en étant le seul à porter une pèlerine et à ne pas être nu-tête. Chez Blanche, Gide seul porte une pèlerine et son chapeau noir est mis en valeur par l'éclairage et sa couleur : le rayon de lumière qui entre d'en haut à droite et se dirige vers Athman touche le dessus du chapeau, le dégageant du fond, tandis que les chapeaux brun et taupe de Ghéon et Rouart se confondent dans l'obscurité de l'arrière-plan.

Au-delà des chapeaux, d'autres parallèles vestimentaires distinguent Gide et Tulp de leur entourage : de longues moustaches foncées (Blanche emprunte à Rembrandt cette technique pour différencier les moustaches et il l'applique également aux chapeaux, les bruns foncés ou noirs étant le propre du personnage principal) ; les cols blancs mis en lumière par les habits noirs ; les manchettes blanches que les personnages secondaires ne portent pas, qui soulignent sûrement le caractère démonstratif et expressif des mains qu'elles encadrent, et qui, chez Rembrandt, s'opposent à la main morte du cadavre³³ ; la main droite qui

³³ Dans *Die Ringe des Saturn* de W. G. Sebald, le narrateur fait une analyse de *La Leçon d'anatomie* où il souligne l'étrangeté de cette dissection. En commençant par la main du cadavre, le docteur Tulp va à l'encontre de la coutume de commencer par les entrailles qui risquent de pourrir. Comme le cadavre est celui

tient un objet long et pointu — les ciseaux de Tulp qui indique le cadavre et la cigarette de Gide qui indique Athman³⁴.

Gide, comme Tulp, se tient à la droite du tableau³⁵, sa tête à un niveau en dessous de trois autres personnages, et son visage bien éclairé en face. Cette disposition fait penser à la description de Léon Pierre-Quint du bureau de *La NRF* où « Gide se tenait dans un coin de la pièce, toujours un peu à l'écart. Mais c'était lui le véritable animateur. Il donnait l'exemple³⁶ ». Le rôle d'animateur et de pédagogue qu'implique ce positionnement ostensiblement marginal est aussi celui de l'anatomiste Tulp.

Pourquoi Gide serait-il attiré par le rôle d'un anatomiste ? Premièrement nous trouvons chez Gide une fascination profonde pour les limites de la vie et pour la mort. Lors de son voyage en l'URSS en 1936, Gide rendit visite à Nicolai Ostrovski, écrivain soviétique aveugle et paralysé par la polyarthrite, qui depuis des mois semblait « près de mourir³⁷ ». Claude Martin reproduit une photographie de cette rencontre dans *André Gide par lui-même* où l'on dirait une veillée funèbre³⁸. Gide, absorbé et fasciné, fixe son regard sur la tête du moribond :

d'un voleur qui vient d'être pendu, c'est donc la partie « coupable » du corps qu'on interroge (W. G. Sebald, *Die Ringe des Saturn : eine englische Wallfahrt*, Frankfurt am Main : Eichborn, 2001, pp. 19-25). C'est aussi un moyen par lequel Rembrandt peut s'identifier au cadavre, la main disséquée suggérant la main créatrice de l'artiste. Nous discuterons après du lien entre la culpabilité et la création chez Gide, vis-à-vis d'Athman.

³⁴ Les ciseaux, ainsi que les cigarettes dont nous discuterons plus tard, peuvent symboliser la sexualité, comme en témoigne le jeu de ciseaux mené par Michel, Moktir et Ménélaque dans *L'Immoraliste*.

³⁵ Ceci contraste avec le positionnement gauche destiné pour Gide dans le projet de la toile de Louÿs, Régnier et Gide de 1892, dont Gide fut exclu (Daniel Durosay, « Jacques-Émile Blanche et le modèle introuvable », p. 455).

³⁶ Léon Pierre-Quint, *André Gide, l'Homme, sa vie, son œuvre*, Stock, 1952, p. 42.

³⁷ *Retour de l'U.R.S.S.*, « Appendice », *Souvenirs et voyages*, p. 797.

³⁸ La photographie est de la collection de Catherine Gide (Claude Martin, *André Gide par lui-même*, Seuil, 1963, p. 170). Malgré les apparences, Ostrovski n'est pas encore mort : Gide lui rend visite pendant l'été ; Ostrovski meurt au mois de décembre 1936 (Rudolf Maurer, *André Gide et l'URSS*, Berne : Tillier, 1983, p. 115).



Gide participait volontiers aux veillées funéraires de parents et amis. Pierre Masson explique : « Tant que la mort a un visage, elle est ainsi contenue dans les limites du vivant, et peut être utilisée à son profit³⁹. » Cette idée de tirer profit d'un moment normalement réservé au deuil rapproche l'action de Gide à celle de l'anatomiste, qui, sans lien aucun avec le défunt, exploite la contemplation du corps pour en tirer profit scientifique ; pour Gide, le profit est artistique.

Deuxièmement, Gide semble avoir voulu rivaliser avec un anatomiste pour montrer subrepticement sa capacité de voir l'être humain comme objet d'expérience. En 1895, Gide voulait emmener Athman à Paris. La mère de Gide s'en inquiétait, craignant que son fils pratique des expériences sur l'Algérien. Juliette Gide écrit :

Quand on voit un enfant fort maltraiter un petit, l'on s'indigne de le voir abuser de sa force. Eh bien ! il me semble que tu fais un peu la même chose vis-à-vis d'Athman [...]. Oh ! non, non, pas de cette fantaisie aux dépens d'un de nos semblables [...]. Pas de pittoresque, pas de littérature avec une créature humaine⁴⁰.

Outragé, le fils lui répond : « Tu me parles de "*cruauté*", d'"expériences littéraires"... » Puis il cherche à se justifier⁴¹. Dans *Si le grain ne*

³⁹ Pierre Masson, « Gide et la mort surmontée », *BAAG* n° 134, avril 2002, pp. 163-77 et 166.

⁴⁰ *Correspondance avec sa mère 1880-1895*, éd. Claude Martin, Gallimard, 1988, [JG à AG], pp. 616-7.

⁴¹ *Ibid.*, p. 622.

meurt... (1920, 1926), pourtant, Gide déforme les objections de sa mère : s'alliant avec des amis et des parents d'André, Juliette l'avertit qu'« en ramenant Athman à Paris, je me couvrirais de ridicule ⁴² ». André cède enfin suite au refus de la bonne de travailler avec un « nègre ».

Mais, en dépit de ce portrait d'une mère soucieuse de la réputation de sa famille et tolérante du racisme de sa bonne, le narrateur de l'autobiographie se trahit : en rappelant le terrain à Biskra qu'André venait d'acheter à ce moment-là et où il pensait à faire construire, le narrateur se souvient : « Je rêvais d'aménager le rez-de-chaussée de ma maison en café maure, que je faisais gérer par Athman ; j'y invitais déjà tous mes amis ⁴³... » Ce rêve, Gide l'a réalisé non pas en Algérie comme indiqué par l'autobiographie, mais cinq ans plus tard, en 1900 dans le cadre théâtral de l'Exposition universelle à travers le tableau de Blanche ⁴⁴. La mère de Gide avait raison de voir dans le projet de son fils un désir fantaisiste, imaginaire qui visait le pittoresque et la littérature. Cela pourrait expliquer en partie pourquoi Gide a attendu sa mort avant d'emmener Athman à Paris.

Gide a dû reconnaître sa propre cruauté dans une certaine mesure lors de l'écriture des *Faux-Monnayeurs* (1925), où le voyageur-narrateur à la fin de la partie « Saas-Fée » juge Édouard, l'écrivain, voire expérimentateur : « Chaque être agit selon sa loi, et celle d'Édouard le porte à expérimenter sans cesse. [...] La générosité qui l'entraîne n'est souvent que la compagne d'une curiosité qui pourrait devenir cruelle ⁴⁵. » Cela semble être une mise en scène de la « cruauté consciente ou inconsciente » chez Gide, que Maria van Rysselberghe a observé en 1925. L'adoption des accessoires et des gestes de l'anatomiste de Rembrandt, n'est-elle pas une sorte de confession sournoise de la part de Gide ?

Rôle d'Athman

Dans *André Gide et ses amis au Café maure*, quel est le statut d'Athman, le jeune Arabe dont Gide avait fait la connaissance lors de son pre-

⁴² *Si le grain ne meurt*, p. 318.

⁴³ *Ibid.*, p. 317.

⁴⁴ Bien entendu, Gide aurait pu inventer ce rêve pour son protagoniste rétrospectivement lors de la composition de l'autobiographie. Dans son imaginaire, pourtant, le transfert de la scène de Biskra en 1895 à l'Exposition universelle de 1900 est significatif.

⁴⁵ *Les Faux-Monnayeurs, Romans...*, p. 1108.

mier voyage en Algérie en 1893, et qui sera la base et l'élément « authentique » du tableau ? Est-il un « ami » de Gide, fait-il partie du décor du « Café maure », ou a-t-il un rôle indéterminé entre les deux ? Que sa personne rajoute au décor est suggéré par son teint noir et ses vêtements exotiques qui l'apparentent à la petite fille située à gauche du tableau que le titre ignore. Dans une lettre de Blanche à Gide du 9 mai, rappelons que Blanche évoque « le groupe des philosophes », et non pas « le groupe des amis ». Tandis que le mot « amis » pourrait inclure Athman, la conception originale de l'artiste, « philosophes », l'exclut. La même conclusion ressort à la lumière de la définition de l'amitié donnée par Gide dans *Si le grain ne meurt* où il préconise un regard actif :

Mes amis faisaient office de prospecteurs. [...] il me semblait que je les comprenais tous à la fois, et que, du carrefour où je me tenais, mon regard plongeait à travers eux, circulairement, vers les perspectives diverses que me découvraient leurs propos ⁴⁶.

Cette description exclut Athman du statut d'ami puisque dans le tableau, il regarde dans le vide. Chanvin, pourtant, « fait office de prospecteur », dévisageant Athman à la place de Gide. Si en Algérie Athman est un ami indispensable — « Sans Athman, je n'y comprendrais rien. Athman c'est mon unique clef, mon "Sésame ouvre-toi" ⁴⁷ » —, à Paris, par contre, Athman n'est pas observateur et n'apporte pas de renseignements à Gide. Sa fonction est plutôt de lier Gide à la culture maure pour l'Exposition universelle.

Ce positionnement passif d'Athman est renforcé par son état de « petite figure », manipulée par son entourage. Gide remarque qu'un des atouts de Dostoïevski est qu'il laisse « les grandes figures du premier plan [...] se peindre elles-mêmes ⁴⁸ ». Gide, très conscient de l'impression qu'il donne, est une grande figure ; en revanche Athman, malgré sa position centrale, ne l'est pas puisqu'il se laisse peindre : il porte des habits qu'on lui donne, et il joue un rôle conçu pour lui, symbolisant l'imaginaire oriental. Gide contrôle la représentation d'Athman. Claude

⁴⁶ *Si le grain ne meurt*, p. 251.

⁴⁷ Lettre de mars 1899, in Henri Ghéon—André Gide, *Correspondance*, éd. Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy, Gallimard, 1976, t. I, p. 189. Cf. la formule incantatoire qu'accompagnait la masturbation du petit Boris et son camarade de classe dans *Les Faux-Monnayeurs* : « le "Sésame ouvre-toi" du paradis honteux où la volupté les plongeait » (*Romans...*, p. 1098).

⁴⁸ « Dostoïevski », *Essais critiques*, p. 559.

Martin, dans sa description d'Athman dans le tableau de Blanche — « au centre, turban et somptueuse djellaba de couleur violette, Athman, très droit, la moue dédaigneuse, le sourcil haut ⁴⁹ » —, passe par l'intermédiaire de Gide. Il s'inspire manifestement du portrait d'Ali dans *Si le grain*, le jeune Arabe qui accompagnait Alfred Douglas, et dont « la courbe de sourcils [était] trop parfaite [,] la moue [des lèvres] dédaigneuse ⁵⁰ ». Un rapprochement entre Athman et Ali existe aussi dans une variante de *Si le grain*, où nous retrouvons encore un indice indiquant qu'Athman ne se peint pas lui-même : « J'eus l'occasion plus tard d'admirer quel air de prince Athman également savait prendre, quand je l'amenai, après l'avoir paré de vêtements somptueux, certain soir dans le salon des Ducoté ⁵¹ » (*c'est moi qui souligne*). Retournant au texte définitif, le narrateur de l'autobiographie remarque : « Tout Arabe, et si pauvre soit-il, contient un Aladdin près d'éclorre et qu'il suffit que le sort touche : le voici roi ⁵². » Athman fait partie de l'imaginaire oriental de Gide, qui s' imagine magicien. Blanche, par contre, plus cynique, voit davantage Gide en « Monsieur Loyal » : se souvenant en 1924 de l'été 1900, Blanche décrira Athman comme « un chien coiffé auquel on fait exécuter les tours. Il inspirait de la pitié ⁵³ ».

Le rôle théâtral d'Athman est souligné par l'aspect « spectacle » du tableau, un aspect que l'on trouve aussi dans le tableau de Rembrandt puisque parmi les huit modèles, deux seulement sont de vrais médecins. Les autres sont des bourgeois aisés qui voulaient s'exposer au grand public pour montrer qu'ils étaient à la une du savoir le plus osé et d'un des plus rares événements de l'époque. Chez Blanche, l'impression théâtrale

⁴⁹ Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Klincksieck, 1977, p. 459.

⁵⁰ *Si le grain ne meurt*, p. 313.

⁵¹ *Ibid.*, p. 1185, variante *ah*.

⁵² *Ibid.*, p. 313. Athman savait plaire aux fantaisies de Gide : dans un extrait d'*Amyntas* de Biskra en février 1896, Gide note qu'Athman « sait par cœur l'histoire d'Aladdin et signe à présent ses lettres : "Athmann ou la lampe merveilleuse" » (Gide, *Amyntas*, Gallimard, 1925, p. 38).

⁵³ Jacques-Émile Blanche, note inédite du manuscrit de 1924 de *Mes modèles : Pour les Cahiers verts / Offranville, Inv. 980.2.1*, citée par François Bergot dans *Jacques-Émile Blanche, peintre (1861-1942)*, éd. Claude Pétry et al, Rouen : Éditions de la Réunion des Musées nationaux, 1997, p. 175. Se souvenant d'une rencontre avec un garçon de dix ans qui habitait à Cuverville, Martin du Gard note : « Gide est allé droit jusqu'au près du gosse ; il lui flatte la tête, comme à un jeune chien » (*Notes sur André Gide*, p. 75).

vient surtout du contraste entre le décor du « Café maure » et la vue de Paris à travers la grande fenêtre ouverte. Les tenues des personnages contribuent à cet effet : Athman et la petite fille portent des vêtements traditionnels, comme s'ils étaient les seuls « sur scène », tandis que les Français sont vêtus d'habits urbains comme s'ils faisaient partie des spectateurs⁵⁴. Le regard complice jeté par Ghéon, Rouart et Gide, vers nous, les vrais spectateurs (voire même, Blanche, le peintre) augmente cette impression et démontre de nouveau que, alors que les Européens sont à la fois sujet et objet du regard, Athman, tel le cadavre de Rembrandt, est objet, mais jamais sujet, du regard⁵⁵. Ses yeux regardent ailleurs, ce qui contraste avec les regards plutôt malins des hommes de lettres parisiens. De même, chez Rembrandt, les yeux fermés du cadavre sont dans l'ombre alors que les regards des docteurs hollandais sont actifs et interrogateurs.

Esthétiquement aussi, Athman a un rôle important à jouer. Gide identifie et approuve chez Dostoïevski

un singulier besoin de grouper, de concentrer, de centraliser, de créer entre tous les éléments du roman le plus de relations et de réciprocités possibles. Les événements, chez lui, [...] il y a toujours un moment où ils se mêlent et se nouent dans une sorte de vortex ; ce sont des tourbillons où tous les éléments du récit — moraux, psychologiques et extérieurs — se perdent et se retrouvent⁵⁶.

Le corps noir d'Athman tisse des liens esthétiques entre différentes parties du tableau en y apportant « une sorte de vortex », de foyer noir. Le rayon de lumière venant du haut du tableau débouche sur lui ; le regard langoureux de Chanvin le vise, tout comme les regards sous-entendus du peintre, Blanche, et de nous, spectateurs. Le « vortex » est évoqué aussi par la main droite et l'angle du chapeau de Gide qui

⁵⁴ Cf. le contraste entre la chair claire de la femme et les vestes noires des hommes dans *Le Déjeuner sur l'herbe* (1863) d'Édouard Manet.

⁵⁵ Dans *Les Faux-Monnayeurs*, Édouard préfère regarder Olivier « lorsqu'il ne me voit pas » ; trois fois, les yeux d'Olivier sont fermés quand Édouard le scrute (*Romans...*, pp. 1180, 1009, 1017 et 1031). Par contre, quand Édouard observe Georges, il est gêné parce que « la pesée de mon regard fausse un peu sa direction » (p. 1000). Georges, à l'opposition d'Olivier, s'évade du contrôle d'Édouard, qui se veut observateur objectif.

⁵⁶ « Dostoïevski, III », *Essais critiques*, p. 599. Dans le *Journal des Faux-Monnayeurs* également, Gide conseille que « les lignes [des événements] se mêlent » (p. 34).

pointent vers Athman ; de même que par l'angle des corps de Ghéon, Rouart et Chanvin qui font face à lui, le mettant au centre d'un triangle.

En outre, « les lignes [des événements] » se concentrent sur Athman sur le plan sexuel. La cigarette avec laquelle Gide indique Athman, vue dans le contexte de l'œuvre gidienne, est riche en allusions sexuelles. Dans *Si le grain ne meurt*, les policiers devant l'hôtel à Alger apprécient beaucoup les cigarettes de Wilde. Les amis parisiens de Michel dans *L'Immoraliste* se réunissent chez lui où, dans le fumoir, Mathias brûle une table en bois de rose avec son cigare. Dans *La Porte étroite*, Lucile Bucolin tend « au jeune homme une cigarette qu'il allume et dont elle tire quelques bouffées⁵⁷ ». Athman lui-même nous évoque la vie sexuelle de Gide et de ses amis dans la mesure où il représente l'Algérie, pays où Gide a eu sa première expérience homosexuelle et qu'il visite à plusieurs reprises après. Dans *Si le grain ne meurt*, Athman est l'interprète de Douglas quand il fait la cour à Ali⁵⁸ ; André a une liaison avec Sadek, le frère d'Athman⁵⁹. Plusieurs fois, Gide, personnage historique, a mis ses amis, dont Paul-Albert Laurens, Henri Ghéon, Édouard Ducoté, Fédor Rosenberg, Eugène Rouart et Francis Jammes, en contact avec Athman, lors de leurs voyages en Algérie, pour qu'il leur serve d'interprète, et éventuellement, d'entremetteur⁶⁰. Dans *Si le grain ne meurt*, André rêve de faire gérer un café maure par Athman à Biskra. Dans la toile de Blanche, Athman semble tenir le rôle du « gérant » du Café. On pourrait considérer ce rôle comme une métaphore pour la « gestion » de la vie sexuelle de Gide et de ses amis en Algérie.

Bien qu'Athman ne soit pas un mort, il assume le rôle du cadavre lorsqu'il subit les « expériences littéraires » de Gide et lorsque son corps, symbole de la pédérastie que pratiquaient Gide et ses amis en Afrique du Nord, est exposé sans qu'il le sache. Sa tenue maure traditionnelle, bricolée par Gide, au lieu de le protéger des regards comme on pourrait l'imaginer, augmente de fait le côté « exposition », car à travers ses habits, sa culture arabe est exposée, ainsi que les *fantaisies* et fantasmes de

⁵⁷ *Romans...*, p. 503.

⁵⁸ *Si le grain ne meurt*, p. 315.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 318.

⁶⁰ Voir « Sur quelques lettres d'Athman », éd. Pierre Masson, *BAAAG* n° 102, avril 1994, pp. 269-86 et 272. En juin 1897, Athman écrit à Gide : « Les cœurs des amoureux ont yeux » (p. 275). Le 12 octobre 1898, Athman écrit à Ghéon « afin d'augmenter tes désirs » (Ghéon—Gide, *Correspondance*, p. 170).

Gide, ce qui l'oppose au cadavre de Rembrandt, qui, nu, est culturellement anonyme.

L'Exposition universelle de 1900

« Mais si vous voulez passer voir comme vous faites bien, exposé...⁶¹ », c'est ainsi que Blanche invite Gide à la première *exposition d'André Gide et ses amis au Café maure de l'Exposition de 1900* en avril 1901. Cette mise en abyme des expositions est un aspect majeur du tableau de Blanche, ainsi que de *La Leçon d'anatomie* de Rembrandt. Chez Rembrandt, on expose le cadavre nu et l'intérieur du corps humain. Le grand livre ouvert, en bas à gauche, expose des connaissances scientifiques que le docteur Tulp applique et transmet dans le contexte de sa propre exposition⁶². Cela se traduit dans l'expressivité de ses mains, qu'il expose avec une gestuelle visant à l'enseignement. À Amsterdam, il était permis d'opérer la dissection du corps humain une seule fois par an, devant un groupe de privilégiés. *La Leçon d'anatomie* sortait cet événement rarissime de l'obscurité et l'exposait au regard d'un plus grand nombre de spectateurs. De même, en 1900, Blanche immortalisait un événement très rare puisque l'arrivée d'Athman à Paris était l'aboutissement d'un projet de Gide, conçu cinq ans auparavant, et coïncidait avec l'Exposition universelle. Les trois drapeaux tricolores qu'on aperçoit à gauche du tableau de Blanche nous rappellent que l'Exposition ambitionnait d'exposer la grandeur de la France et de son empire colonial. Devant ce fond, et à travers l'exposition d'Athman, Gide et ses amis exposent leur connaissance avant-gardiste de l'exotisme. Ceux-là sont des intimes de ce monde maure, que la plupart des autres spectateurs de l'Exposition universelle ne connaissent que par l'intermédiaire des images, ou par la mise en scène de l'Exposition universelle. Les seuls personnages dont on voit les jambes dans les deux tableaux sont Gide et le cadavre ; en se positionnant ainsi, Gide, jambes écartées, semble signaler

⁶¹ C'est moi qui souligne : Blanche, *Nouvelles Lettres...*, p. 45.

⁶² Blanche note dans *Mes Modèles* que Gide est constamment accompagné par un livre (p. 199) et c'est avec un livre que Gide pose devant Blanche pour ses portraits de 1892 et de 1912. Pourtant, dans *André Gide et ses amis* de 1900, le livre manque. C'est en contemplant les affinités entre ce tableau de Blanche et celui de Rembrandt qu'on le retrouve, sous la forme d'un clin d'œil au livre d'anatomie. Aussi, Blanche montre le côté scientifique de Gide.

qu'il s'expose⁶³.

Mais si Gide s'expose, il se dissimule également. Son corps se détourne d'Athman, alors que sa main droite éclairée désigne l'Arabe. Conforme aux personnages principaux chez Dostoïevski qui demeurent, selon Gide, « toujours mal dégagés de l'ombre⁶⁴ », Gide, habillé en noir, est le personnage le plus sombre du tableau et il cache sa main gauche sous sa pèlerine⁶⁵. Gide note en 1924 au sujet de la littérature : « la première question à se poser est : que cache-t-on de l'homme ? (La question : que montre-t-on ? a relativement moins d'importance)⁶⁶ ». Que cache-t-on de l'homme, alors, dans le tableau de Blanche, apparemment si ouvert, clair et exposé ? Les rapports sous-entendus que Gide et Blanche ont établis entre leur tableau gai et la morbide leçon d'anatomie de Rembrandt pourraient y répondre en partie : un côté obscur chez l'artiste qui possède « une cruauté consciente ou inconsciente », qui aime expérimenter, manipuler, disséquer. Cela aurait pu motiver Blanche à écrire à Gide : « à mesure que s'avance la peinture, je m'en inquiète chaque jour davantage⁶⁷ ».

Le clair-obscur racial et Olympia de Manet

D'un point de vue esthétique, l'exposition et la dissimulation se manifestent dans la technique du clair-obscur, caractéristique majeure de l'œuvre de Rembrandt et de Dostoïevski que Gide va admirer et imiter⁶⁸ :

⁶³ Les angles des pages ouvertes du livre de Rembrandt se répètent dans ceux des jambes de Gide, que Pierre Masson a désigné comme « un homme-livre » (Pierre Masson, « Le Livre et la bibliothèque », in *Lectures d'André Gide*, éd. J.-Y. Debrouille et P. Masson, Presses Universitaires de Lyon, 1994, p. 41).

⁶⁴ « Dostoïevski », *Essais critiques*, p. 559.

⁶⁵ Dans *Le Reniement de saint Pierre* (1660) de Rembrandt, Pierre l'Évangéliste cache sa main droite pendant que sa main gauche indique Jésus dans le fond ; la main cachée symbolise sa trahison de Jésus. Si Gide cache sa main gauche, c'est pour évoquer son côté sinistre.

⁶⁶ *Journal*, t. I, p. 1244.

⁶⁷ Blanche, *Nouvelles Lettres...*, [3 juin 1900], p. 13.

⁶⁸ Alain Goulet, au sujet de l'écriture autobiographique de Gide, note que « l'habileté rhétorique de l'auteur joue avec les éclairages, la connivence, les possibilités de valorisation ou de dévalorisation des scènes et des êtres » (« La nouvelle autobiographie selon Gide », *Studi Francesi*, n° 137, mai-août 2002,

Dostoïevski compose *un tableau* où ce qui importe surtout et d'abord, c'est la répartition de la lumière. Elle émane d'un seul foyer... Dans un roman de Stendhal, de Tolstoï, la lumière est constante, égale, diffuse [...]. Or, ce qui importe surtout, dans un livre de Dostoïevski, tout comme dans un tableau de Rembrandt, c'est l'ombre⁶⁹.

Je reprocherais à Martin du Gard l'allure discursive de son récit ; se promenant ainsi tout le long des années, sa lanterne de romancier éclaire toujours de face les événements qu'il considère, chacun de ceux-ci vient à son tour au premier plan ; jamais leur lignes ne se mêlent et, pas plus qu'il n'y a d'ombre, il n'y a de perspective. C'est déjà ce qui me gêne dans Tolstoï. Ils peignent des panoramas ; l'art est de faire un tableau. Étudier *d'abord* le point d'où doit affluer la lumière ; toutes les ombres en dépendent. Chaque figure repose et s'appuie sur son ombre⁷⁰.

Gide et Blanche ajoutent au sens traditionnel du clair-obscur, lumière et ombre, le concept de la race⁷¹. Blanche introduit un contraste fort entre la couleur de peau du jeune Arabe et celle des Européens, ce qui constitue une surenchère dramatique sur le contraste des couleurs de peau dans la toile de Rembrandt, où le cadavre au teint de terre se distingue subtilement des roses et oranges des visages des médecins.

Ce procédé a déjà été employé par Manet dans son tableau d'*Olympia* de 1865. Quand Zola l'a vu pour la première fois, il fut frappé par le contraste violent des teintes entre la femme blanche, nue et allongée, et la servante noire figurant dans le fond :

Olympia, couchée sur des linges blanches, fait une grande tache pâle sur le fond noir ; dans ce fond noir se trouve la tête de la négresse qui apporte un bouquet [...]. Au premier regard, on ne distingue ainsi que deux teintes dans le tableau, deux teintes violentes, s'enlevant l'une sur l'autre⁷².

La chair blanche de la prostituée étendue dans *Olympia* la rapproche d'un cadavre, comme l'ont remarqué plusieurs critiques contemporains de

p. 335).

⁶⁹ « Dostoïevski, III », *Essais critiques*, pp. 598-9.

⁷⁰ *Journal des Faux-Monnayeurs*, pp. 34-5. Voir aussi Martin du Gard, *Notes sur André Gide*, p. 37.

⁷¹ Cf. l'emploi du clair-obscur dans un livre d'Édouard Glissant : « Contre Rochambeau, les Mulâtres nous rejoindront. Ce général est tout en nuance, il déteste le clair-obscur plus encore que la nuit noire » (Édouard Glissant, *Monsieur Toussaint*, version scénique, Seuil, [1961] 1986, p. 144).

⁷² Émile Zola, « Édouard Manet, étude biographique et critique » (1867) in *Écrits sur l'art*, éd. Jean-Pierre Leduc-Adine, Gallimard, 1991, p. 160.

Manet⁷³. Pour T. J. Clark écrivant en 1999, c'est l'horreur de la femme fatale qui a suscité ces commentaires morbides de 1865. Mais notre explication de l'analogie entre la prostituée et le cadavre est autre. Pour nous, elle est liée au rapprochement entre la composition d'*Olympia* et celle de *La Leçon d'anatomie* de Rembrandt que Manet connaissait intimement, en ayant fait une copie en 1856. Le positionnement du corps de la prostituée égale celui du cadavre chez Rembrandt, et la servante, debout derrière les jambes étendues d'*Olympia*, occupe la même position que le docteur Tulp.

En 1892, dans un tableau qui peut être vu comme une sorte de précurseur inabouti du tableau de l'Exposition universelle, Blanche était censé peindre un portrait de Pierre Louÿs, Henri de Régnier et Gide, mais ce dernier s'absentait. Le 17 mai 1892 Louÿs écrit à Gide : « Le tableau de Blanche avance beaucoup. [...] Moi, je suis vauté sur un divan comme une femme : la fleur japonaise est commencée⁷⁴. » Ici Louÿs (et Blanche) semble faire un clin d'œil à *Olympia*, ou au moins à la tradition des nus qu'elle représente et déforme. Cette thèse est renforcée par la constatation de Martine Benjamin que Manet fut « l'inspirateur capital » de Blanche⁷⁵.

Si chez Rembrandt le docteur Tulp, habillé en noir, s'oppose à l'objet très clair de son expérience, figurant ainsi la distance très nette entre scientifique et objet à disséquer, il y a par contre une complicité des couleurs chez Manet entre les habits blancs et roses de la servante noire et la chair blanche d'*Olympia*, et chez Blanche entre les habits noirs de Gide et le teint noir de l'Arabe. Nous suggérons que cette complicité est liée au thème de la sexualité (distance scientifique vs contact sexuel), explicite dans *Olympia*, et, comme on l'a vu, implicite dans *André Gide et ses*

⁷³ Pour Jankovitz, « le corps d'une couleur faisandée rappelle l'horreur de la Morgue » (Victor de Jankovitz, *Étude sur le Salon de 1865*, Besançon, 1865, pp. 67-8) ; selon Ego, « son corps a la teinte livide d'un cadavre exposé à la Morgue » (Ego, « Courrier de Paris », *Le Monde Illustré*, 13 mai 1865, p. 291) ; Géronte note qu'*Olympia* est exposée « comme un cadavre sur les dalles de la Morgue » (Géronte, « Les Excentriques et les grotesques », *La Gazette de France*, 30 juin 1865). Ces exemples ont été recueillis par T. J. Clark dans *The Painting of Modern Life*, London : Thames and Hudson, 1999, pp. 288-9.

⁷⁴ Lettre de Louÿs à Gide, 17 mai 1892, citée par H. P. Clive dans son *Pierre Louÿs (1870-1925). A Biography*, Oxford : Clarendon Press, 1978, pp. 78-9.

⁷⁵ Martine Benjamin, « Jacques-Émile Blanche et ses modèles : Proust et Gide », *BAAG* n° 151, juillet 2006, p. 397. Voir aussi pp. 397-8 et 403-4.

amis. Dans *Olympia* la servante hottentote aurait pu, selon Charles Bernheimer, faire surgir dans l'esprit des spectateurs le fantasme d'une sexualité noire, menaçante, et étrange. On insistait à l'époque sur le fait que les larges fesses des femmes hottentotes, que l'on voyait aux expositions diverses, indiquaient une sexualité pathologique et primitive⁷⁶. La présence de la servante noire augmenterait donc par transfert l'aura sexuelle d'*Olympia*.

Nous suggérons que le teint noir d'Athman joue un rôle identique. Le contraste des teintes entre l'Arabe et les Européens rappelle *Olympia*, tableau très sexualisé. Athman représente les pays arabes, espace de liberté sexuelle pour des Européens à l'époque. Dans le tableau, la pose « très droit⁷⁷ » d'Athman pourrait être conçue comme phallique. L'aspect sexuel du tableau est renforcé par les vêtements noirs de Gide qui évoquent ce que Catharine Savage Brosman dans une analyse de *Si le grain ne meurt* désigne comme « une débauche troublante⁷⁸ ». Selon Brosman, les tons dominants de la représentation de l'homosexualité sont « le brun, le doré » mais « lorsqu'il s'agit d'une débauche troublante, [Gide] reprend une palette de tons noirs, tel ce passage où "Daniel B." (Eugène Rouart), "mal éclairé" par la lueur faible d'une unique bougie, vêtu d'un énorme manteau, le visage caché par ses longs cheveux noirs, fait figure de vampire ». La tenue noire de Gide dans le tableau de 1900 le rapproche de ce Daniel B. de l'autobiographie. Ainsi, ce clair-obscur racial soulève le côté d'une sexualité menaçante d'*André Gide et ses amis*, absente de *La Leçon d'anatomie*.

Conclusion

Nous trouvons cet extrait du *Journal* de novembre 1949 évocateur :

J'imagine ce que serait la peinture si l'on devait, pour entrer en communion avec un tableau, recourir à un intermédiaire. J'imagine ce que ferait l'exécutant de... mettons, par exemple *La Joconde* ou *l'Olympia* ; si au lieu de s'effacer lui-même, il forçait à penser : Ce n'est que grâce à une virtuosité prestigieuse que

⁷⁶ Charles Bernheimer, *Figures of Ill Repute : Representing Prostitution in Nineteenth-Century France*, Durham : Duke University Press, 1997, p. 123.

⁷⁷ Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, p. 368.

⁷⁸ Savage Brosman, « Gide clair-obscur », p. 235. Pour Martine Benjamin, la pèlerine de Gide elle-même est riche en allusions à l'homosexualité (voir son art. cité, pp. 405-6).

vous pouvez communier avec Rembrandt, Manet ou Vinci ⁷⁹...

Ces exemples ne sont pas tirés du hasard : *La Joconde*, autoportrait déguisé de Vinci ; *Olympia*, tableau sexualisé qui emploie un clair-obscur racial et dont les personnages sont disposés selon le positionnement du cadavre et du docteur Tulp de Rembrandt ; Rembrandt, peintre inspirateur que Gide nomme ici sans indiquer de tableau spécifique. Cette absence est une technique que Gide semble avoir apprise de Rembrandt ⁸⁰. Nous comblerons cette lacune en désignant *La Leçon d'anatomie du docteur Nicolaes Tulp*. Il nous semble que cette peinture que Gide prétend imaginer, qui requerrait des intermédiaires pour qu'on entre « en communion » avec elle, existe en réalité, exemplifiée par le tableau *André Gide et ses amis au Café maure*.

Le tableau de Blanche est à première vue clair dans tous les sens : lumineux, transparent, pur, explicite, sans équivoque et manifeste. Son titre évoque l'amitié, l'exotisme et l'exposition. L'image montre une fenêtre ouverte, encadrant une vue lumineuse des fêtes patriotiques, et trois têtes franches qui nous regardent en face. Mais une comparaison avec *La Leçon d'anatomie* de Rembrandt soulève ses aspects ombrageux.

Rembrandt présente un anatomiste, des confrères, un cadavre nu, et une exposition scientifique qui se passe à Amsterdam en 1632. Blanche présente un écrivain en costume d'anatomiste de Rembrandt (chapeau, pèlerine, moustaches, col, manchettes), des confrères littéraires, un corps arabe « paré de vêtements somptueux », et une exposition sexuelle et culturelle sous les auspices de l'Exposition universelle qui se passe à Paris en 1900.

En 1895 quand Gide projette d'emmener Athman à Paris, sa mère l'accuse d'abus de force, de cruauté, d'une volonté de faire des expériences littéraires sur un être humain. Malgré la réaction défensive de Gide à l'époque, il semble avoir assimilé ces critiques en 1900. Les références iconographiques liant *André Gide et ses amis* à *La Leçon d'anatomie* pourraient être une confession de l'affinité entre l'anatomiste et l'écrivain ⁸¹, affinité que Gide évoque en 1918 quand il affirme que

⁷⁹ *Journal*, t. II, éd. Martine Sagaert, Gallimard, Bibl. Pléiade, 1997, p. 1086.

⁸⁰ Devant les dessins de Rembrandt en 1911, Gide note « tout ce qui est ligne fuyante est supprimé — indication *absente* de l'épaule qui se présente de face, — admirable » (*Journal*, t. I, p. 670).

⁸¹ En dépit de « sa cruauté consciente ou inconsciente », Gide possède, selon Maria van Rysselberghe, « une bonne foi entière dans la façon de reconnaître ses

l'écrivain, poussé par la « curiosité psychologique », recherche un « contact sous-cutané » avec l'être humain ⁸².

torts » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 224). Martin du Gard note en 1922 que Gide subit la « contagion de la confession publique » de Dostoïevski (*Notes sur André Gide*, p. 46).

⁸² *Les Cahiers de la petite dame*, t. I, p. 11.

CLAUDE FOUCART

Autour de
Herman de Cunsel
(1908-1971),
membre d'un « vaste clan »

LES LIENS qui unirent André Gide à la Belgique et surtout la Wallonie sont connus et ont fait notamment l'objet d'une publication des plus riches dans le *Bulletin des Amis d'André Gide*¹. Il est clair que Gide a entretenu des relations étroites avec les milieux intellectuels et que « des Belges [...] sont devenus ses amis ou ses proches, à la faveur d'un mouvement migratoire particulièrement marqué » à la fin du dix-neuvième siècle. Mais un nom en apparence inconnu fait son apparition dans le *Journal* de Gide à une date postérieure. Le 26 septembre 1926², André Gide, « assis à la terrasse du petit hôtel de Hammamet » attend « René Michelet, Herman de Cünsel³, et sa mère, que doit

¹ « André Gide et ses amis belges », *BAAG* n° 97, janvier 1993.

² André Gide, *Journal 1926-1950*, Paris, Pléiade, 1997, p. 18.

³ Il faut constater des hésitations dans l'écriture même du nom de Herman de Cunsel qui, curieusement, en français, aboutissent au respect de l'écriture sup-

amener le train de Tunis ». L'allusion à René Michelet (1900-1973), à l'amitié qui le lie au peintre Herman de Cunsel ⁴, nous renvoie aux indications du *Journal* le 18 juin 1921. Gide est à Bruxelles depuis le 10 juin et il retrouve alors René Michelet, qu'il avait rencontré au début de novembre 1919 ⁵ et « Charlot, c'est-à-dire Charles Brunard (1906-1973) qui « entre à peine dans cet âge charmant que les insensibles appellent l'âge ingrat, et qui selon les Grecs est l'âge même de l'amour ⁶ ». Dans une lettre que Marc Allégret envoyait, le 29 décembre 1919, à Gide, il faisait d'ailleurs allusion à Michelet ⁷. Et, le 4 janvier 1920, Gide, qui était alors à Dudelange, ne manquait pas de décrire, dans une lettre adressée à Marc Allégret, son séjour à Bruxelles où, déclare-t-il, « nous aurions trouvé le moyen de faire des choses admirables ». Car Michelet l'« aurait introduit dans un milieu où, dit Gide, tu ne te serais guère embêté ⁸ ». La correspondance entre René Michelet et André Gide témoigne aussi de l'intensité de leurs contacts épistolaires ⁹. Le 30 juin 1923, Gide parle de son séjour à Arles avec ses deux « compagnons » qui sont en fait René Michelet et « un certain Houyoux » qui, lui, est, comme Gide l'indique à Marc Allégret, « d'une vulgarité, d'une épaisseur insupportables ¹⁰ ». Ces indications sommaires apportent en fait peu de renseignements sur ce milieu « belge » dans lequel évoluent les divers personnages, André Gide et Marc Allégret dont le nom revient à propos de ces diverses rencontres.

Mais l'intérêt de ces relations est moins dépendant d'une curiosité anecdotique de peu d'importance que justement d'une question beaucoup plus générale, celle des liens qui se tissent ainsi par-delà les frontières entre les divers membres d'une société qui se voient amenés à confronter leurs appréhensions du monde dans lequel ils vivent. Ce qui est frappant,

posée « flamande » ou « allemande » adoptée par Gide : « Cünsel » !!! La personne qui accompagne Herman de Cunsel est en fait sa tante Marthe de Cunsel, sœur de sa mère décédée en 1911.

⁴ André Gide, *op. cit.*, p. 1150.

⁵ *Id.*, *Journal 1887-1925*, Paris, Pléiade, 1996, p. 1129 et p. 1694. Voir aussi la *Correspondance avec Marc Allégret 1917-1949*, Paris, Gallimard, 2005, p. 306.

⁶ *Ibid.*, p. 1130.

⁷ Marc Allégret – André Gide, *Correspondance 1917-1949*, Paris, Gallimard, 2005, p. 306.

⁸ *Ibid.*, p. 308.

⁹ André Gide, *Journal 1917-1949, op.cit.*, p. 1148 et p. 1700.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 1720-1721.

c'est bien en fin de compte la multiplicité et diversité des liens qui se créent entre les protagonistes de ses rencontres. Et il est alors curieux de constater que l'allusion faite dans le *Journal*, le 26 septembre 1926, à la rencontre entre André Gide, René Michelet et Herman de Cunsel n'est qu'un moment limité dans les relations qui se développent autour d'André Gide et une certaine jeunesse belge. Le fait même d'introduire dans ce récit d'un voyage en Tunisie le nom de Herman de Cunsel nous oblige à nous demander quelle est la complexité de ses réseaux d'amitiés dans lequel évolue André Gide.

En apparence le *Journal* d'André Gide et les *Cahiers de la Petite Dame* nous fournissent sur ces jeunes belges nombre de renseignements nécessaires à une histoire quelque peu extravagante de cette époque, ainsi qu'en témoigne le récit fait par Gide à la Petite Dame de son séjour à Bruxelles en juin 1921. Le 18 juin 1921, il rencontrera René Michelet et Charles Brunard, « Charlot » qui racontera cette aventure plus tard ¹¹. Mais, dès le 23 février 1921, Gide trace un portrait de ces « jeunes gens » qui « sont inouïs avec leur volonté de sincérité qui n'est qu'un « laisser aller de soi-même ¹² ». Et il revient plus longuement sur la nature même de ses rapports avec René Michelet et c'est à ce moment-là que se dessine une image beaucoup plus complexe de ce milieu qui gravite autour de Gide et de la vision que ce dernier a de son rôle au sein du groupe de ceux qu'il appelle les « Petits Possédés ¹³ ». Il s'agit en fait d'établir un genre de relation au sein de laquelle « la culture donne plus d'épaisseur à la joie ». C'est dans ce sens qu'il veut persuader Michelet à « s'engager à se cultiver ». Car il croit qu'il « en vaut la peine », même s'il « semble parfois se rebiffer ».

C'est d'ailleurs à cette occasion que Gide précise sa propre conception de la curiosité qui dépasse largement ce qu'il appelle « le laisser-aller de soi-même ¹⁴ », pour aspirer « au plus difficile », c'est-à-dire faire un « effort vis à vis de ce qui est différent ». La curiosité est en fait, comme le souligne Marcel Jouhandeau dans les *Éléments pour une éthique* ¹⁵, une recherche de « ce qui se passe dans la frange de l'âme ».

¹¹ Charles Brunard, *Correspondance avec André Gide et Souvenirs*, Paris, La Pensée Universelle, 1974, p. 31.

¹² *Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, Paris, Gallimard, 1973, p. 68.

¹³ *Ibid.*, p. 69.

¹⁴ *Ibid.*, p. 68.

¹⁵ Marcel Jouhandeau, *Éléments pour une éthique*, Paris, Grasset, 1955, pp. 72-

Cette curiosité ne peut se définir autrement que comme la tentative d'aller au-delà des gestes habituels : « une expérience », chez tous les hommes, « de leurs propres abîmes ¹⁶ ». C'est à ce niveau que s'établit un dialogue entre les jeunes belges et Gide, même s'il doit concéder qu'ils « ne lisent que ce qui les flatte, ce qui leur ressemble » et ne font aucun effort pour comprendre ce que Gide essaie de leur dire.

Michelet est, en juin 1921, l'objet de « poursuites de la justice » auxquelles Gide tente de le soustraire ¹⁷. Le 6 ou le 7 juillet ¹⁸, Gide rapporte d'ailleurs à Dorothy Bussy les faits et lui indique qu'il vient de vivre, à Bruxelles, puis à Colpach, « des heures angoissées ». En effet René Michelet, qui est alors, à ses yeux, « celui de tous les jeunes gens » qu'il a rencontré pour lequel il a « de plus de sympathie » (« Marc à part »), est « sous le coup d'un mandat d'arrêt ». Certes il « fait l'impossible pour l'aider à s'évader et à passer la frontière » afin d'« échapper à un épouvantable scandale, que le parti catholique cuisine savamment pour se venger d'un procès que tout récemment le parti libéral a soulevé, à la grande honte d'une maison d'éducation religieuse ». Mais Gide ne se fait pas d'illusion : « Je m'attends au pire. » Toujours est-il que, le 12 juillet 1921, il vient faire ses adieux à Gide. La Petite Dame ajoute qu'« il a beaucoup changé » et qu'« il est gentil tout à fait ». Il fera ensuite son service militaire ¹⁹. Charles Brunard résumera d'ailleurs l'importance de ses rencontres avec André Gide qui dureront jusqu'après le seconde guerre mondiale ²⁰, en soulignant que, « grâce à lui », il avait « appris [...] à trouver les clefs de la joie de vivre, à parvenir à une sorte de bonheur ». Que la curiosité, telle que Gide la définit en février 1921, puisse jouer un rôle dans cet apprentissage de la vie ne semble pas négligeable. Charles Brunard parlera de Gide comme d'« un prodigieux éveilleur d'âmes ²¹ ».

La description de cet épisode dans la vie de l'écrivain et dans celle de

73. Voir aussi l'article de Claude Foucart, « On passe à côté d'un monstre parfois, sans le savoir : le fait divers chez M. Jouhandeau », in *Actualité de Jouhandeau*, Lyon, C.E.D.I.C., 1986, p. 44.

¹⁶ *Ibid.*, p. 74.

¹⁷ *Cahiers de la Petite Dame, op.cit., t.1*, p.90.

¹⁸ Dorothy Bussy – André Gide, *Correspondance*, t.1, Paris, Gallimard, 1979, p.273.

¹⁹ Charles Brunard, *op.cit.*, p.37 (Lettre à Gide du 4 février 1922).

²⁰ *Ibid.*, p.159.

²¹ *Ibid.*, p.160.

ses jeunes amis belges perdrait à coup sûr de son intérêt si l'on passait sous silence un tout autre volet de ces rapprochements. En effet l'évocation du personnage René Michelet fait aussi partie d'une histoire plus complexe des milieux intellectuels belges et de leurs liens avec société gravitant autour d'André Gide. Dans la *Correspondance* échangée entre Thea Sternheim et André Gide tant le nom de Herman de Cunsel que celui de René Michelet ont leur place qui n'est pas des moindres. N'oublions pas que Thea Sternheim (1883-1971) et son époux, l'auteur Carl Sternheim (1878-1942) ont vécu, à partir de l'été 1912, en Belgique où ils retournent, après la fin de la première guerre mondiale, en avril 1916²². Ils s'installent alors à La Hulpe. Le 16 décembre 1927, Carl Sternheim et Thea divorceront²³. Durant cette période agitée, les époux vont de nouer des relations avec de nombreux artistes et écrivains belges. Et il faut encore ajouter que les époux Sternheim, en visite à Paris du 23 décembre 1926 au 5 janvier 1927 ont l'occasion de rencontrer André Gide²⁴. Cette prise de contact avec l'écrivain français ne fera alors que renforcer les liens qui existent entre Gide et le monde culturel belge.

C'est dans ce cadre qui va s'inscrire un épisode essentiel pour notre propos. En effet à la date du 22 octobre 1929²⁵, Thea Sternheim note dans le volume de ses *Souvenirs* qu'elle a reçu, à Berlin-Wilmersdorf, la visite d'un jeune Belge « âgé de 23 ans, un flamand », Herman de Cunsel, qui est « le neveu de Terlink ». Il s'agit en fait de Herman Teirlinck (1879-1967), écrivain flamand et directeur de l'institut d'art appliqué de Bruxelles²⁶. Elle s'entretient longuement avec le jeune homme, l'invite à déjeuner. Ainsi s'instaure entre les deux personnes une sorte de « familiarité » qui n'a rien d'étonnant à partir du moment où l'on apprend qu'André Gide avait donné à Herman Cunsel une lettre de recommandation. Thea Sternheim est d'ailleurs « émue » en découvrant l'écriture de Gide qui « lui paraît aussi subtile que les pensées de l'écri-

²² Manfred Linke, *Sternheim*, Reinbek, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1979, pp. 156-157.

²³ *Ibid.*, p. 159.

²⁴ André Gide – Thea Sternheim. *Correspondance 1927-1950*, Lyon, Centre d'études gidiennes, 1986, p. 70.

²⁵ Thea Sternheim, *Erinnerungen*, Freiburg i. Br., Kore, 1995, p. 608.

²⁶ *Id.*, *Tagebücher. Kommentar*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2002, p. 751. Thea Sternheim parle, dans ses *Souvenirs* de « Terlink », dans son *Journal (op.cit.*, Göttingen, Wallstein Verlag, t. II, p. 251), de « Terlinck ».

vain ». Elle aura l'occasion de citer les passages importants de cette lettre qui lui avait été adressée, selon Thea Sternheim elle-même, « en octobre 1929 ». Gide recommandait donc à Thea Sternheim de recevoir le jeune homme :

Le jeune Herman de Cunsel (que je ne connais que peu personnellement) mais ami d'un de mes meilleurs amis, belge comme lui – se propose de séjourner à Berlin et me demande si je ne connais pas dans cette terrible ville personne, auprès de qui trouver soutien, appui, conseil affectueux etc. C'est à vous que j'ai aussitôt pensé, et à vous seule, car je crois que vous êtes particulièrement celle qui peut le guider un peu et lui épargner les fausses démarches et les faux pas. Je ne vous envoie pas directement cette lettre. Il viendra vous l'apporter lui-même et un quart d'heure de conversation vous laissera connaître, le genre de profit et de l'intérêt qu'il espère trouver etc. Vous-même pourrez au besoin le présenter à Mopse²⁷ et à Klaus²⁸.

Thea Sternheim fera allusion à ce mot dans ses *Tagebücher*, à la date 10 janvier 1931²⁹. Étant donné l'évolution de ses rapports avec Herman Cunsel, elle parlera d'un « cadeau de Gide, plus encore, un cadeau de Dieu ».

Mais une remarque de Thea Sternheim, en octobre 1929, prend d'autant plus d'importance qu'elle nous permet de mieux ressentir ce qui unit ces différents personnages. La conversation durant le déjeuner à Wilmersdorf révèle à Thea Sternheim que le jeune homme fait partie d'un « vaste clan » et qu'il « connaît Gide, connaît Allégret, Mac Cown etc. ». La lettre de Gide ouvre ainsi au jeune homme les portes d'un univers qui est d'autant plus complexe qu'il permet de tisser des liens qui traversent les frontières et créent une société aux affinités profondes. Dans la lettre que Thea Sternheim adresse justement à André Gide, ce même 22 octobre, elle ne manque pas de souligner que, dit-elle, « la vue de votre

²⁷ Mopse Sternheim : il s'agit de Dorothea Sternheim, fille de Thea Sternheim et de Carl Sternheim (1905-1954). Quant à Klaus, il s'agit du fils de Thea Sternheim et de Carl Sternheim (1908-1946). Son surnom : « Piggy ».

²⁸ Cette lettre de recommandation à laquelle il est fait allusion dans la lettre de Thea Sternheim à André Gide du 22 octobre 1929 (André Gide – Thea Sternheim, *Correspondance 1927-1950*, Centres d'études gidienues de Lyon, 1886, p. 12), est reproduite en partie dans les *Tagebücher* de Thea Sternheim (*op.cit.*, t. 2, pp. 322-323), à la date du 10 janvier 1931.

²⁹ Thea Sternheim, *Tagebücher*, t. 2, *op. cit.*, p. 323 (« Also ein Geschenk Gides, mehr, ein Geschenk Gottes ! »).

écriture a déchaîné une véritable “Sehnsucht” de voir de vous davantage que votre écriture qui pourtant m’a grandement émue ». Dans ses *Souvenirs*, elle reprend justement la même idée et souligne que « la vue de l’écriture de Gide » l’a « émue ³⁰ ». Mais elle ajoute aussi ce qui semble justifier l’envoi de cette lettre que Gide lui a fait transmettre par Herman de Cunsel : « Inutile de vous dire que je m’occuperai du jeune homme (sympathique) recommandé par vous ³¹. »

Faire partie d’un « clan », c’est ainsi ressentir des affinités qui se développent sur le plan des relations personnelles, mais qui permettent aussi de former un creuset d’idées et de sentiments qui dépassent largement les frontières culturelles pour devenir, en quelque sorte, l’expression d’une nouvelle société dans laquelle la volonté de collaborer est d’autant plus forte qu’elle ne tient pas compte des contingences extérieures, mais, bien au contraire, les fait passer au second plan. Sur le plan de la découverte de l’ensemble de ces liens qui se tissent au cours du temps, il faut bien avouer qu’il est nécessaire de mettre en valeur les diverses rencontres qui se fauillent entre de multiples milieux de la société européenne. Thea Sternheim ne connaît pas André Gide depuis très longtemps lorsqu’elle rencontre Herman de Cunsel, Mais ce moment est intéressant dans la mesure où il permet de percevoir la profondeur de ces rapprochements en apparence surprenants. En effet Thea Sternheim va intégrer le jeune peintre aux tendances surréalistes à la société qui lui est proche. Et, le 5 novembre 1929, elle reçoit à nouveau « le si sympathique jeune Herman de Cunzel en compagnie d’un infirmier employé au sanatorium du Westend berlinois, Oskar Heise ³², et de son fils Klaus (1908-1946). La conversation « tourne naturellement autour d’André Gide ». La conclusion que Thea Sternheim tire de cet échange de propos est de souligner que De Cunzel est « de tous les jeunes gens » qu’elle connaît, celui qui a de grandes chances de faire une carrière dans le domaine des lettres ³³.

Les rencontres entre Herman De Cunzel et Thea Sternheim se multiplient et les allusions à Gide sont rarement absentes. Le 13 décembre 1930, ils se donnent rendez-vous à la Gare du Nord de Bruxelles et partent pour Anvers. Ils parlent à nouveau de « Gide, de Saint Augustin,

³⁰ Thea Sternheim, *Erinnerungen*, *op. cit.*, p. 608.

³¹ André Gide – Thea Sternheim, *Correspondance 1927-1950*, *op. cit.*, p. 12.

³² Thea Sternheim, *Tagebücher V*, *op. cit.*, p. 682.

³³ *Id.*, *Tagebücher II*, *op. cit.*, p. 253.

« l'amitié » et le soir, de retour à Bruxelles, ils se retrouvent dans une boîte de nuit de la Rue Haute et, cette fois-ci en compagnie de Christine Hostelet (1878-1951), une amie de Thea Sternheim, et de René Michelet³⁴ !!! À cette époque, Thea Sternheim éprouve déjà une certaine « joie » à rencontrer le « jeune homme ». Et, le 30 décembre 1930, Thea Sternheim est à Paris. Elle parle alors de son « amour pour Herman, qui est capable de ressentir ce qu'une femme ressent et même de trouver l'expression capable de satisfaire une femme ». Ce sont les raisons qui lui ont fait « prendre une grande place, dit-elle, dans ma vie³⁵ ». N'oublions pas que Thea Sternheim est divorcée depuis 1927 et que Carl Sternheim a connu, en 1927 et 1928, une grave maladie nerveuse³⁶. Lors d'un voyage à Bruges, le 7 janvier 1931, Thea Sternheim s'entretient avec Herman qui parle de « sa longue relation avec René Michelet, de son amour pour Gide³⁷ ». À Paris, le 4 juin 1931, Thea Sternheim rapproche indirectement Herman de Gide lorsqu'elle présente Herman comme « le juvénile, le joueur de boules, le faux monnayeur ».

Quelques jours plus tard, le 5 juillet, Gide arrive à Berlin. Il vient de rencontrer Thomas Mann à Munich³⁸. Il déjeune, le 5 juillet 1931, chez Thea Sternheim et contemple les tableaux d'Herman De Cunsel qui se trouvent dans le bureau³⁹ et la conversation porte alors sur « René et Herman ». Le lendemain, Gide va voir le dernier film de Fritz Lang *Eine Stadt sucht einen Mörder*. Le 17 juillet, ce sont les adieux sur le quai de la gare. Gide ne manque pas de féliciter Thea Sternheim pour ce qu'il « aime » en elle : son « élan vital⁴⁰ ». Lorsque cette dernière sera à nouveau à Paris, elle retrouvera Herman qui, le 28 décembre, se rend chez Jean Cocteau⁴¹ et elle recevra le lendemain Henri Ghéon : « Nous

³⁴ *Ibid.*, p. 313.

³⁵ *Ibid.*, p. 316.

³⁶ Manfred Linke, *Sternheim*, Reinbek, Rowohlt Taschenbuh Verlag, 1979, pp. 134-135.

³⁷ Thea Sternheim, *Tagebücher II*, *op. cit.*, p. 320.

³⁸ Hermann Kurze, *Thomas Mann. Das Leben als Kunstwerk*, Munich, Verlag, C.H. Beck, 2000, p. 386. Voir : André Gide, *Journal 1926-1950*, Paris, Pléiade Gallimard, 1997, p. 287 et Claude Foucart, *André Gide et l'Allemagne. À la recherche de la complémentarité (1889-1932)*, Bonn, Romanistischer Verlag, 1997, pp. 270-271.

³⁹ Thea Sternheim, *Tagebücher II*, *op. cit.*, p. 359.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 365.

⁴¹ *Ibid.*, p. 385. Le lendemain, Thea Sternheim retrouvera Herman dans un piteux

parlons de Gide [...] ».

Mais le groupe des amis peut prendre de l'importance, comme en témoigne le dîner chez Lip, à Paris, le 7 avril 1932. Là se retrouve « Crevel, Herman et René Michelet⁴² ». Et, le 2 juin, Thea Sternheim rencontre à nouveau Gide qui rentre de Darmstadt où il a assisté à la représentation d'*Œdipe* dans la mise en scène de Gustav Hartung⁴³. Il existe en fait une visible cohérence dans les relations entre les divers membres de ce « vaste clan ». Mais Gide est bien au centre de ce jeu des miroirs où toute évocation de l'un renvoie obligatoirement à une image de l'autre. Ainsi le « faux-monnayeur » décrit par Thea Sternheim le 4 juin 1931 ne peut se concevoir en fin de compte sans une évocation du grand créateur. Le 27 décembre 1932, Thea Sternheim visite en compagnie de Herman les salles consacrées à la Grèce dans le Musée du Louvre⁴⁴. Elle observe, comme toujours, le « juvénile » qui « traverse un musée comme une boîte de nuit » et elle ajoute alors l'indispensable remarque : « une créature de par la grâce de Gide⁴⁵ ». L'écrivain est ainsi devenu Dieu aux yeux de Thea Sternheim. Il a créé des êtres humains !!! Notons que le 23 février 1933, lors d'une conversation à Paris avec Jena Schlumberger, Thea Sternheim « proclame » que « Gide est plus qu'un grand poète, mais un très grand homme et peut être un grand Saint ». Cette remarque est reprise dans la lettre que Thea Sternheim adresse le même jour à Herman⁴⁶.

Durant son séjour en Belgique, au mois d'août 1933, Thea Sternheim reçoit deux cartes de Gide, René Michelet et Herman Cunsel qui ont été, eux aussi, en Belgique⁴⁷ et elle cite, dans son *Journal*⁴⁸, la dernière phrase de Gide « consterné par les événements » qui se déroulent alors en Allemagne. Gide ne perdra pas le contact avec Herman de Cunsel dans ces années tourmentées. Ainsi, le 31 août 1938, il déclare s'imaginer Thea Sternheim et Herman « courant les routes de Bretagne⁴⁹ ». Et, le

état après la soirée passée chez Cocteau à « fumer » (« Rauchversuch »).

⁴² *Ibid.*, p. 399.

⁴³ Claude Foucart, *André Gide et L'Allemagne: À la recherche de la complémentarité*, *op. cit.*, pp. 274-275.

⁴⁴ Thea Sternheim, *Tagebücher II*, *op. cit.*, p. 458.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 458 (« Ein Geschöpf von Gides Gnaden »).

⁴⁶ *Ibid.*, p. 480.

⁴⁷ André Gide – Thea Sternheim, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 32.

⁴⁸ Thea Sternheim, *Tagebücher II*, *op. cit.*, p. 526 (17 août 1933).

⁴⁹ André Gide – Thea Sternheim, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 40.

25 mai 1937, lors d'une rencontre fortuite de Gide avec Thea Sternheim, qui habite maintenant à Paris, Gide déclare qu'il voudrait bien « passer cet été quelque temps » avec elle. Il ajoute immédiatement « peut-être avec vous, René et Herman⁵⁰ ». Ces courtes rencontres parisiennes nous fournissent ainsi les échos de ces amitiés lointaines qui continuent à nourrir la mémoire des deux protagonistes au moment où les tragédies de l'Histoire reprennent leur cours. Thea Sternheim cite, le 6 novembre 1937, un passage d'une lettre d'Herman dans lequel le peintre déclare son « dégoût et mépris, dit-il, de ma race, de ma patrie, de ma famille ». Un flamand est alors, à ses yeux, « un Européen de moins⁵¹ ». Dans une autre lettre que Thea Sternheim reçoit le 21 septembre 1938, Herman exprime sa honte d'« aryen⁵² ». Jusqu'à la fin de sa vie, Herman de Cunsel trouvera, auprès de Thea Sternheim, un réconfort moral qu'il résume, le 3 janvier 1961, dans une simple formule : « Tu me fortifies, je me retrouve⁵³. » Cette familiarité les amènera souvent à s'interroger sur ce que Thea Sternheim appellera l'art d'être « disponible » chez Gide⁵⁴. Tout ce qui touche à Gide continue à intéresser Thea Sternheim. Les relations entre Hermann de Cunsel et Robert Levesque, ainsi que l'« attachement » de ce dernier à la personne de Gide, fascinent Thea Sternheim⁵⁵.

La recommandation qu'André Gide envoya à Thea Sternheim en octobre 1929 n'a donc pas été sans importance. Il a permis au jeune peintre flamand de trouver sa place parmi les proches d'André Gide : Mais le fait de lui faire rencontrer Thea Sternheim et l'attachement que les deux êtres ressentirent l'un pour l'autre, sous des formes diverses, à des époques difficiles tant de l'histoire personnelle de Thea Sternheim que de l'Histoire européenne, nous fournissent des indications intéressantes sur la multiplicité des relations qui purent se nouer entre de jeunes artistes et des écrivains attirés par la personnalité d'André Gide.

⁵⁰ Thea Sternheim, *Tagebücher III*, *op. cit.*, p. 31.

⁵¹ *Ibid.*, p. 48.

⁵² *Ibid.*, p. 96.

⁵³ *Ibid.*, t. IV, *op. cit.*, p. 391.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 669 (2 février 1970).

⁵⁵ *Ibid.*, p. 644 (31 mars 1969).

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXXVIII

(28 juillet 1946 — 18 janvier 1947 ¹)

— suite —

8 sept. [1946].

Relu ce matin avec la dernière méchanceté (avant de les expédier en Suisse) mes trois notices. Sur la fin du jour, ayant relu mes notes, j'écris la première page de l'*Essai sur la peinture* ; je traite de Parthénis qui, en révélant l'art impressionniste à ses élèves, les mettait, sans le savoir, sur la piste de l'art populaire. Reste maintenant à définir cet art...

9.

Consacré la matinée à des courses indispensables. Je me sentis enfin soulagé, m'étant acquitté de tous mes projets. Plusieurs fois aujourd'hui (et c'est un sujet qui depuis des années me tourmente), songé à un essai contre les Philhellènes. Il me suffit de penser à M. et à M. (à leurs écrits, à leur bluff etc.) pour qu'aussitôt je bouillonne. L'ennui, précisément, c'est que dans cet essai je ferais des personnalités, du corps à corps (il y aurait à faire d'effarantes citations). Le public pourrait croire à une vengeance. Un monsieur en colère, ça n'est pas beau. Il faudrait porter tout cela sur un plan général. C'est d'ailleurs là ce qui m'intéresse : j'en fais

1. Les cahiers I à XXXVII (1931-1946) et le début du cahier XXXVIII ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 153 du *BAAG*.

une question de morale, il s'agit de dénoncer le charlatanisme, d'en analyser les ressorts.

10.

Je dois à chaque instant me surveiller et surtout éviter les développements littéraires qui sont le danger du critique d'art en herbe. Je fais effort pour que chaque phrase, chaque mot porte ; il ne faut d'ailleurs jamais écrire autrement.

Reçu le *Voyage en Grèce* ; beau papier, belles illustrations, mais les textes laissent à désirer (trop d'universitaires. L'article de Camus est pourtant admirable, et celui de Grenier très beau. Je n'ai pas relu le mien (j'ai toujours une phobie de ma propre prose, dont je ne vois plus que les niaiseries lorsqu'elle est imprimée)).

Visite à Psycho. Mme D. est au courant de tout ce que je fais par Seferis, et cela me touche. Retour assez exaltant, à pied, sous le clair de lune. Songé aux soirs nombreux de guerre où je fis cette route.

Charles Picard, dans le *Voyage*, lance passablement de pointes à M. et à M. (rivalité École-Institut). Seuls les initiés peuvent comprendre. Mais ces sous-entendus, ces rancœurs ne sont pas de bon aloi. Il vaudrait mieux attaquer en face. Mais là encore il faut savoir ne point s'en prendre aux personnes, surtout discuter le style et les procédés qui mêlent arrivisme et flatterie. Tout cela pourrait mettre au point certaine définition de la propagande, et aussi certains traits du caractère grec. Mais gardons-nous de la mesquinerie ou des bassesses. Je l'ai déjà dit, penser à ces choses m'excite énormément.

11.

Je suis las de toujours écrire des essais, je voudrais pouvoir me consacrer uniquement à *Sibylla* et à l'anthologie. D'ici deux ou trois jours je serai débarrassé des peintres. Et j'espère bien que nulle commande, que nulle inspiration incongrue ne viendra de nouveau m'accaparer. Écrit une vingtaine de lignes aujourd'hui. J'avance paragraphe par paragraphe : toujours mon système de mosaïque avec de longs arrêts, mais ce sont ceux-ci qui permettent la composition, et de sauter les idées intermédiaires. À peu près impossible d'aller plus vite que la nature ; je suis sans cesse freiné par la lenteur de mon cerveau.

12.

Ce qu'il me reste à dire sur les peintres n'était pas mûr... Je dus me contenter de *Sibylla* ; besogne assez rude ; tout est à éclaircir, à désembrouiller. Je me contente pour le moment d'obtenir une forme compréhensible, il faudra ensuite veiller à l'harmonie, à la correction etc... Je

suis décidé à prendre de grandes libertés avec le texte ; je tomberais autrement dans d'insolubles difficultés de syntaxe. Corrigé des épreuves (*Suprême leçon*), à la troisième lecture je trouve encore des fautes ; ça e me donne pas grande confiance en moi. Causé de la Grèce avec Carouso ; pas très content de ce que je lui ai dit. Il aurait fallu nuancer davantage. À juste raison Carouso pense que certaines incertitudes (questions de la langue etc.) sont consubstantielles au génie grec.

13.

L'inspiration est revenu ce matin, du moins après sept jours de paralysie, les aiguillettes se sont-elles dénoncées. Écrit ce qui concerne Diamantopoulos et amorcé Tsaroukis (lequel est le peintre capital et le plus difficile à traiter), mais je suis sur le bon chemin et aspirant de plus en plus à me consacrer seulement à mes dernières traductions.

À peu près décidé de prendre le bateau du 26 octobre. J'ai hâte de revoir Michel, Gide etc. L'autre soir, Sikelianos m'a paru si inhumain, si indifférent que j'ai senti comme jamais qu'il ne saurait y avoir de vrai contact entre nous. Peu m'importe de partager son succès à Athènes s'il reçoit le Nobel en novembre, pas plus que de faire le voyage avec lui (il serait insupportable et ridicule). Déjà à présent il perd la tête, envoyant des lettres grandiloquentes et prophétiques aux journaux...

Curieux de connaître les projets de Gide. J'abandonnerais tout pour le suivre, car je sais qu'il ne peut rien m'arriver de plus passionnant que de vivre près de lui.

Abandonné *Sibylla* aujourd'hui. Mais lu une traduction italienne de l'*Hymne acathiste*, certainement un des plus beaux textes byzantins. Long poème chantant l'Annonciation. Choisi une dizaine de strophes qu'Aravantino me fait confronter avec le texte grec, lequel est bien plus vigoureux que la version catholique. Tout cela sera sur pied sans peine et va enrichir l'anthologie.

Étrange sentiment depuis que je sais que la Grèce va m'échapper. Une certaine angoisse, mais aussi un espoir de libération. J'ai trop donné de ma vie et de ma pensée à ce pays. Il menaçait de me dévorer. Il faut que je l'oublie (et juste au moment où un certain succès paraît poindre... Mais ce genre de fuite ne me déplait pas). Je regretterai le charme des rencontres nocturnes — quoique tout se perde...

Lu, en attendant Aravantino, quelques pages de *Madame Bovary*. Flaubert est émouvant, surtout dans ses gaucheries. Souvent, d'ailleurs, elles préparent des beautés. Certaines images (je tombai sur la description d'un clair de lune sur l'eau) serrent le cœur, tant elles contiennent de

passion. J'allais noter une phrase quand Aravantino est entré. Il s'agissait de certains livres d'apologétique prêtés par Bournisien à Emma, laquelle trouvait ennuyeux d'entendre dire des mots qu'elle ne connaissait pas. C'est un peu le sentiment qu'auraient les lecteurs en me voyant attaquer d'obscurs philhellènes.

14.

Enfin délivré des peintres ! Commencé ce matin par mettre au net des fragments de l'hymne acathiste. Deux heures de joie. La traduction fut rapide. Le fer était chaud de la veille... Puis, laissant Tsaroukis pour la fin, écrit une page sur Ghika. L'après-midi, écrit avec la plus grande facilité et sans longueur (je suis terriblement mesuré par l'éditeur) une page sur Engonopoulos et une sur Tsaroukis. Ces pages sont attendues à Dordrecht pour le 1^{er} octobre.

Trois heures de cours de vacances ; pas ennuyeux. Je me demande quand j'aurai de nouveau l'occasion d'enseigner... Erré ce soir, très détendu, et satisfait d'avoir fini mon essai. Je dois m'acharner à présent sur les traductions. Il ne me reste que quarante jours. Pensé à l'instant qu'au lieu d'attaquer les philhellènes il serait peut-être plus habile d'écrire des « Conseils à un jeune philhellène ».

15.

Découvert la traduction d'une belle prière de Siméon le Théologue ; je la mettrai dans l'anthologie en la rendant plus poétique (mais sans solliciter le texte). Traduit un peu de *Sibylla*. Traduit ce soir chez Aravantino huit strophes de Romanos (*Le Jugement dernier*). Admirable. Si je restais en Grèce, Byzance finirait par me conquérir.

16.

Bonheur de n'avoir plus rien à écrire ; ma cervelle se détend. Pour un peu, je dirais que j'ai commencé ma cure de désintoxication. Traduit en me jouant quelques pages de *Sibylla*. Fait en fin de matinée une promenade à Placa ; ciel un peu couvert, brise assez fraîche. L'approche de l'automne me plonge dans une exaltation douce. Rentré à 6 h et, non sans soulagement, déchiré encore quantité de paperasses. J'aime faire place nette... L'idée de départ m'exalte, et m'inquiète à la fois. Mais il était temps de tourner la page. Je me ménage une année entière de liberté, sans trop savoir si j'aurai les moyens de tenir le coup. Cela aussi n'est pas sans m'exciter. Traduit du *Sibylla* jusqu'au dîner, puis passé voir Aravantino qui n'était pas chez lui. Bon prétexte pour aller rôder au jardin. C'est mon plaisir le plus cher. Rien ne m'aura plus passionné, ni tant instruit, que la vadrouille nocturne.

17.

J'aurai bientôt fini *Sibylla* ; du moins la première version. Mais il y aura beaucoup de retouches. Il faudra même une refonte... Trouvé au restaurant ma collègue Tz., chez qui je vais prendre le café ; assez de plaisir à causer. Bonne surprise de voir que déjà P. a dactylographié les *Peintres*. Repris *Sibylla* sur le soir, j'aime laisser entrer le crépuscule dans ma chambre... J'aime d'ailleurs aussi, à cette même heure, frôler l'aventure. Mais on ne peut sans cesse vadrouiller. Loué le matin une place sur le bateau du 26 octobre.

18.

Expédié en Hollande mes essais. Déjeuné avec Elytis et Katsimbalis, lequel nous raconte une conversation avec Panaiotopoulos. Ce critique a déclaré que la valeur de mon travail courait un grand risque par suite des mauvais conseillers qui m'entourent : je serais le jouet d'une « clique » etc. (En effet, pensais-je, il ne m'est jamais venu à l'esprit de consulter Panaiotopoulos.) Katsimbalis lui demande de s'expliquer et, citant les auteurs dont je me suis occupé, voulut savoir s'ils n'étaient point les meilleurs. (Précisément, n'être ni nommé ni traduit est déjà une mauvaise note.) Le grand critique avoua finalement qu'il était victime d'une injustice : « Moi qui parle de tout le monde, on ne parle jamais de moi ! » C.Q.F.D.

Fini l'après-midi *Sibylla* ; il restait fort peu à traduire. Tout est à reprendre, et il faut contrôler le sens. Je ne suis pas très sûr d'Aravantino. Toujours ces Grecs qui ne connaissent pas leur langue... Traduit cependant ce soir avec lui la fin du *Jugement dernier* de Romanos, texte admirable, situé entre Pindare et Kalvos.

19.

Agréable journée solitaire. Relu mes textes byzantins. Satisfait. Mis au point les longues strophes de Romanos. Rien de tel qu'un bon texte pour vous inspirer. Je sens les jours s'enfuir... Bounoure et Mme B. me demandent des textes grecs sur Paris. Impossible d'accepter aucun travail ; je ne cesse de trembler en voyant tout ce qui me reste à faire, simplement pour remplir mon programme. Mais quelle chance que ma solitude. Passé la soirée chez A. Je voulais lui demander de m'éclaircir quelques points de Romanos. Tout ce qui ne collait pas était un contre-sens.

20.

Corrigé environ la moitié de *Sibylla* (deuxième version). Le lyrisme et l'élan de ce texte m'étonnent tout le premier. En revenant deux ou

trois fois sur mes corrections je finirai par obtenir une œuvre vraiment belle. J'ai déjà tellement résolu de ces métaphores grandioses et un peu tirées par les cheveux ! Le français, précisément, les rend plus logiques et conséquentes.

Causé de nouveau avec Mme T. L'explication qu'elle donne du caractère de Merlier par la mythomanie jette une lumière inattendue sur l'homme. Je n'y avais pas pensé.. Il est vrai que je le vois peu et l'écoute encore moins (par mépris). Je savais seulement qu'il ne fallait jamais le croire (un gredin, me disais-je). L'explication de Mme T. (laquelle fut découverte en collaboration avec Mlle L.) justifie les bonnes actions, beaux gestes, larmes à l'œil, et la visible sincérité de ces manifestations. Jusqu'à présent, j'étais embarrassé pour expliquer les « beaux » côtés.

Descendu au Phalère (amusement du métro) pour secouer l'imprimeur qui est en panne (seulement la moitié de mon livre est prête). Course inutile, je crois. J'ai eu l'impression que cet homme mentait et me promettait n'importe quoi pour me voir repartir. Incapable de me montrer des épreuves, car tout, je crois, est au rancart. Avant le dîner, relu les textes crétois traduits en mai ; ils sont beaux et j'en suis fier. L'anthologie ne sera pas un gros bouquin (loin de là), mais tout y sera lyrique et brûlant.

21.

Lu ce matin à Katsimbali — qui releva quelques erreurs — le début de *Sibylla*. Il est lui-même étonné par l'allure que ça prend en français. Ce texte m'attache et je vais tâcher encore de le parfaire. L'imprimeur apporte enfin des épreuves... Cours à l'Institut. Expliqué l'arrivée de Chateaubriand devant Athènes. Lu avant dîner l'étude sur Wagner de Baudelaire. Passé chez Aravantino, qui devait me traduire une scène d'*Erotocritos*, mais nous remettons à demain, et restons à causer. Annoncé le matin à Gatsos mon départ ; il ne s'en doutait pas et il pousse vraiment un cri du cœur. Il doit m'aider à traduire des chansons populaires (j'en attends beaucoup).

22.

Sentiment de détente et de liberté, pour n'avoir plus de préfaces ni d'essais à écrire. Je puis me consacrer tout entier aux traductions, qui demandent une bien moins grande dépense. Dans la traduction intervient surtout une expérience passée ; je n'ai pas à faire appel sans cesse à l'imagination, ni à inventer des formes. Premier résultat de cette économie de matière grise, je me sens plus porté aux amours ; il est vrai que

l'automne aussi est une saison aphrodisiaque. Mis au point et recopié le début de *Sibylla*. Achevé la deuxième lecture du brouillon. Il faut qu'en deux semaines je sois libéré de cette tragédie. Soirée avec Aravantino ; il me remet deux textes crétois qu'il a tâché de traduire. Je pourrai en tirer quelque chose. Je lui demande d'en chercher d'autres. Car le nombre des morceaux byzantins est si grand que je craindrais de paraître avoir sacrifié la Crète. Tout (ou presque) dans cette anthologie sera traduit pour la première fois. Morceaux pour la plupart inconnus des Grecs. Il faut que ce bouquin soit une révélation, et qu'il soit exaltant.

23.

Essayé de traduire les nouveaux textes crétois. Parcouru une étude sur *Erotocritos* (Pernot) et une autre sur Digenis (Legrand). Visite à Seferis qui m'emmène au Phalère. Je lui parle de l'anthologie, et les points de vue qu'il m'expose sur la littérature crétoise, puis sur Kalvos, sont passionnants. Ce qu'il me disait sur la Crète, je le notai aussitôt ; nous étions en voiture. Mais il me parla de Kalvos comme nous marchions dans la nuit, et je ne pus rien noter. Seferis, au retour, m'indiqua plusieurs textes crétois qui semblent remarquables. Trouvé mon petit ami au rendez-vous fixé. Beauté de l'Acropole dans la nuit sans lune, sorte de rêve blanchâtre et brumeux parmi les étoiles. Beaucoup de tendresse avec l'enfant. Une véritable détente. Rencontré au retour les Ghika qui prenaient des glaces. Je m'assois près d'eux et nous faisons la conversation.

24.

Commencé ce matin de traduire des chants populaires avec Gatsos. C'est une révélation. Cette poésie est bouleversante. Tout est dessiné. Raccourcis étonnants. Lyrisme contenu. Cela n'est nullement du folklore. J'avais été déçu jusqu'ici des traductions que j'avais lues, le courant ne passait point... Ces chansons pourtant sont faciles à traduire. Ce tantôt, encore sous le coup de l'émotion, j'ai mis au point et recopié le travail du matin. Il pourrait facilement y avoir vingt chansons dans mon livre ; peut-être même davantage. Je suis tout emballé. C'est aussi un repos après les périodes obscures de Sikelianos...

25.

Continué de revoir *Sibylla* avec Katsimbalis.

Lilika N. arrive de Paris ; me décrit Millieux faisant une conférence à Lausanne sur la résistance dans un costume *ad hoc*, c'est-à-dire avec un chandail, sans col ni cravate. Papatsoni vient de rentrer ; il me raconte la rupture d'André Cambas et de Matsie A., mes deux poulains.

Mis au net quelques pages de *Sibylla*. Écrit à *Charlot* dont je reçois le projet de contrat pour Kavafis et Kazantzakis. Préparé deuxième lettre qu'Icaros doit signer, et par laquelle il me demande, vu le retard d'Egloff, d'éditer avant le prix Nobel une plaquette de poèmes de Sikelianos. Dîné avec Tarabout. Il a la preuve de la rivalité Merlier-Milliex que j'annonçais depuis plusieurs années...

Trouvé ce soir Aravantino, dessiné un programme crétois.

26.

Nouvelle matinée avec Gatsos à traduire des chants populaires. Je les ai mis au point ce tantôt ainsi que deux textes crétois. Mon anthologie avance très raisonnablement. Sorti vers 9 heures et erré avant le dîner dans un état d'extrême disponibilité. Je me sentais comme allégé — et d'avoir travaillé et de constater le progrès de mon livre. J'éprouvais un extrême besoin de détente (toujours diastole et systole), et sentais que ma flânerie était nécessitée par le travail qui m'attend, et qui demande des forces fraîches... Beaucoup pensé au retour, et à l'hiver mystérieux qui m'attend. Vague angoisse de rentrer au Saint-Marcel...

27.

Lilika N. me prête ce matin le bouquin d'une femme, *Profils anglais* ; ce sont des portraits d'écrivains. La première phrase de la préface me prouva qu'il s'agissait là de bibine : « Depuis cinq ans, la littérature anglaise est presque inconnue du continent »... Curieux comme le souci de bien écrire vous isole ; une quantité de textes (surtout ceux qu'on publie dans les hebdomadaires, etc.) me deviennent absolument illisibles et incompréhensibles. Mais à mesure qu'on s'éloigne des sabots, on a l'illusion de se rapprocher un peu des maîtres.

28.

Pas sorti avant le soir. Tout était fermé en ville pour fêter le retour du roi. Cloches et salves de canon. Foule dans les rues, m'a-t-on dit ; sans doute le même populo qui manifestait pour la gauche il y a deux ans (en grande partie du moins). Inutile de noter que ce retour de la réaction prépare des catastrophes, et en tous cas une dictature. Il est temps de déguerpir... Passé la matinée à faire des inventaires, à trier ce que j'emporterai en France. On possède toujours trop de choses. Fini le tantôt de recopier les pages corrigées de *Sibylla*, et traduit un nouveau chant akritique (d'après Legrand). Impossible de rien tirer du poème proprement dit de Digenis, épopée vraiment médiocre. Sorti dans la ville toute illuminée ; il y avait foule encore. Mais j'allai sagement dîner puis travailler avec Aravantino, qui m'offre le *Saint Jérôme patron des traducteurs*,

dans lequel je me plonge avant de m'endormir. J'oubliais qu'à l'heure même où je me proposais de vadrouiller je fus à l'École parcourir les vieux bouquins sur la chanson populaire et que je découvris (surtout dans Marcellus) quelques textes fort beaux que j'ai envie de retraduire...

29.

Mis au point et recopié une scène d'*Érophile* ; charme et puissance du théâtre crétois, très élizabéthain. Pas pu résister au plaisir de lire tout Larbaud ; je connaissais pas mal de ces essais. Enfin un livre traitant de la littérature en soi. Pages nombreuses consacrées à l'art de traduire ; certaines observations vont loin. Je crois pourtant que quelques-unes de mes remarques (surtout sur l'art de traduire les poètes) ne feraient pas double emploi avec Larbaud.

Déjeuné avec les dames Nakos, invité par la bonne qui avait rapporté de coriaces poulets de son village. Après la sieste, retraduit d'après Marcellus deux chansons populaires, les seules que je publierai. Puis relu une fois de plus la fameuse préface de Fauriel. Je la connais bien maintenant, et je la crois surtout dépassée. J'en ai cité le plus important dans mon *Solomos*.

Visite à Nasso, qui peut-être sera la dernière ; il me faut commencer les adieux. Il se plaint de n'être plus à la hauteur dans ses aventures... Visite à Aravantino ; il me remet le long texte d'*Erotocritos* et nous traduisons une ode de Kalvos.

30.

Traduit avec Gatsos trois textes populaires. En l'attendant au café, travaillé les textes d'Aravantino. Je me trouvai en fin de matinée chargé d'une moisson. Cela m'empêcha de faire la sieste, car je veux me tenir à jour. À la fin de l'après-midi j'avais mis sur pied une ode de Kalvos, un fragment d'*Erotocritos* et trois chansons. Vers 5 heures je ressentis tout à coup une extrême fatigue — preuve certaine que dans la traduction poétique la dépense vitale est extrême. À ce moment cette excitée de Lilika eut besoin de ma conversation (ou plutôt de me faire entendre la sienne), et ce fut une détente... Été à Kéfissia dîner chez Sikelianos, où je retrouve les Katsimbalis. Le poète s'inquiète (et il a raison) de la lenteur de l'imprimeur. J'ai fait faire le bouquin à l'intention du jury Nobel. C'est en octobre que ces Messieurs délibèrent... Je fais signer à Sikelianos un accord pour *Sibylla*, publication et représentation. Soirée, au fond, insupportable. Je ne sens plus aucun contact avec cet homme qui ne montre d'intérêt que pour ses propres affaires, et encore ! Je veux dire que pour moi qui fais les siennes il manque un peu d'humanité. Mais je

ne l'intéresse que comme un moyen, et sans doute est-il terriblement gêné par mon indépendance, et la reconnaissance qu'il lui faut bien me témoigner. Annoncé à table mon départ. Suffoqué, me regarde comme si je trahissais, mais sans un mot de sympathie. C'est vraiment afin de ne plus le voir que je quitte la Grèce ! Rentré avec Katsimbalis. Je m'arrête chez lui pour emprunter les œuvres de Palamas ; tâcherai de découvrir dans ce fatras quelques pages décentes pour l'anthologie.

1^{er} octobre.

Traduit ce matin *Sibylla* au British Council ; d'abord avec Katsimbalis, puis à midi Gatsos le relaye. En déjeunant, traduit de l'*Erotocritos* ; la nécessité d'un devoir est si impérieuse qu'à chaque instant du jour j'y reviens, et ainsi j'aurai terminé extrêmement vite l'anthologie... et il me restera du temps à perdre avant de quitter Athènes. À peine fait la sieste ; toujours le fameux devoir. Courrier de France ; Sotty m'annonce son mariage... Erré dans les rues quand vint le crépuscule (je ne pouvais plus demeurer au travail, ma tête se vidait). Rencontré Gatsos, errant lui aussi. Il entrait dans les boutiques pour demander le prix des choses. Il a des désirs comme un gosse, et le pire c'est qu'il est sans le sou. Il s'est couvert inconsidérément de dettes durant la guerre, et je crois qu'à présent il se débat avec ses créanciers. Combien je me sens bourgeois... Déjà près de Dawson toujours plongé dans la pagaïe, j'écoutais par réaction une leçon de sagesse. Charme d'Athènes à l'automne ; volupté des fins de jours. Il reste du soleil sur les corps, et même encore des nudités estivales. Rentré avant le dîner et retravaillé ; puis longue soirée très profitable chez Aravantino ; je passe avec lui en revue tous les textes de l'anthologie ; nous vérifions les références. Je lui lis les prières byzantines et les chansons populaires, et distingue sans peine et les faiblesses de mes traductions et certaines pièces de qualité moins bonne qu'il vaudra mieux supprimer. Regardé les bouquins de Palamas prêtés par K. ; morne ennui ; je ne vois là que du verbiage et des ronflements.

2 octobre.

Visite d'adieu à Seferis ; il se retire à Poros pour deux mois ; il espère travailler et surtout se « démobiliser », car depuis des années il est demeuré sur la brèche ; peu aimé aujourd'hui des réactionnaires, cela est trop naturel... Passé plus d'une heure avec lui, et vraiment affectueuse. Notre amitié ne s'est pas démentie ; dès 1940 je savais que Seferis était mon meilleur ami grec — peut-être le seul, car j'exige de l'amitié je ne sais quelle profondeur tendre, et il doit y entrer aussi de l'admiration. Je

ne puis guère aimer que les gens qu'on découvre sans cesse, ceux qui toujours sont nouveaux. Fernand et Dawson étaient ainsi, je les ai perdus. Il me reste Gide. J'ai cru avoir avec Noël et avec Claude¹ une amitié pareille (je leur dois des heures bien douces, mais lointaines) ; j'ai compris l'hiver dernier que l'un et l'autre sont gagnés par l'ambition parisienne, et peut-être fichus (en tous cas pour moi). Par chance, de mon voyage de l'an dernier, j'ai rapporté l'amitié de Roger Kempf (si pareil à moi-même quand j'avais dix-huit ans²). Et puis d'Alexandrie, Jean Grenier, qui est entré profondément dans ma vie.

Traduit avec Gatsos deux chansons du Magne. Je possède à présent toutes les pièces qui doivent figurer dans le *Trésor*. Ouf ! Il nous restait du temps : Gatsos m'aide à *Sibylla* ; ça fera un bon livre ; cette pièce pourrait être jouée. J'y ai fait allusion dans le contrat que m'a signé Sikelianos. Grand dévouement de Katsimbalis qui, à 2 h, s'attelle avec moi à corriger des épreuves ; nous avons hâte de voir le bouquin fini ; la Suède attend ; c'est en octobre que le jury délibère. Pour gagner du temps, je fus ce tantôt porter les papiers au Phalère : corrigé sur place quelques pages. Vu pêcher des pêcheurs, et surtout admiré la ligne un peu embrumée des monts de l'Attique sur la mer. À 5 heures j'étais de nouveau dans Athènes ; fait des achats... puis corrigé et recopié les chants du Magne, ainsi qu'un dernier fragment d'*Erotocritos*. Je crois mon bouquin fini. Pas envie de traduire du Palamas (le cœur ni l'admiration n'y sont). Je donnerai seulement le *Satyre*. Quant à Solomos et Kavafis, les textes existent depuis trois ans ; je n'aurai qu'à choisir.

Écoute les fadaïses de Lilika ; moulin à paroles. J'avais besoin de me détendre... Soulagé de voir la fin de mes peines (ou plutôt de mon travail que je craignais de ne pouvoir terminer). Peut-être dans mon souvenir les mois si calmes que je viens de vivre me sembleront-ils très heureux ? J'étais libre et je me lançai à cœur joie dans un travail intense ; j'étais bien préparé, bien aidé et débordant de ferveur. J'allais de découverte en découverte et sentais de jour en jour des bouquins s'édifier — et toujours l'ivresse d'être un pionnier. Nulle corvée hors ma tâche bien-aimée, et à mes heures, des rencontres nocturnes, des embrassements, tout ce qu'il me fallait pour entretenir ma flamme.

3 oct.

Mis la main sur un bouquin de Maurois, *Logiciens et Magiciens*

1. Noël Mathieu (Pierre Emmanuel) et Claude Mauriac.

2. Gagné lui aussi par l'ambition parisienne (1974). [*Note de R. L.*]

(études de littérature anglaise). Effrayé par la veulerie du style, les à-peu-près, la négligence et les complaisances. Il est vrai que ce sont là des conférences, mais je n'y vois pas d'excuse. La médiocrité ici rayonne de partout. Revu les épreuves corrigées hier. L'imprimeur semble avoir enfin pris le livre au sérieux, mais le retard ne sera pourtant pas réparé. Une journaliste était chez Icaros, posant de stupides questions sur la littérature grecque ; je fais signe qu'on ne me nomme pas... Grand besoin de sieste. Après quoi je vais dans un café rejoindre Paraskos avec qui je dois traduire quarante poèmes de Kavafis (pour compléter mon bouquin), mais nous nous sommes mal compris, et il n'a point apporté le texte grec. Il nous faut courir en taxi à l'autre bout de la ville... Maison basse de deux pièces, extrêmement pauvre ; la misère et le guignon suintent de partout. J'ai senti là combien la pauvreté est une fatalité qui colle à vous. Comment un littérateur en Grèce pourrait-il d'ailleurs s'enrichir ? Nous traduisons cinq poèmes. Paraskos est lent, tatillon, mais il explique bien. (J'ai choisi moi-même les morceaux à traduire, en m'aidant de la version de Dimaras, lamentablement prosaïque. Nous y recourons d'ailleurs dans les moments d'hésitation.) Je voudrais dès mon retour à Paris porter à Amrouche le manuscrit de ce *Kavafis* annoncé dans la presse depuis plus de six mois...

(À suivre.)

Le Journal de Jean Lambert

(Extraits, suite ¹)

19 novembre [1947], Olten, 10 heures.

Surprise de trouver la neige. C'est déjà l'hiver, que je préfère d'ailleurs à l'automne parisien « *trempe de boue* ». Si je bifurquais ici vers Neuchâtel, j'y trouverais Gide, dont Richard Heyd me disait tout à l'heure qu'il s'était remis au travail, encore incertain de ses projets (il se sent le cœur un peu faible) — et Nicolas, qui attend, pour rejoindre Ascona, que la mère de sa nurse soit morte... J'aimerais bien le voir sans trop tarder.

Hier soir, avant mon départ, la Petite Dame m'a montré ses trésors : un carnet de Laforgue, un catalogue d'exposition annoté par lui et des manuscrits datant de son séjour à Berlin, un exemplaire du premier *Corydon* annoté par Gide, le manuscrit de *Philoctète*, un des trois grands registres des *Caves* et les cinq cahiers bleus des *Nourritures*. Je trouve très émouvant de lire, d'une écriture déjà « ancienne », des phrases qu'on sait par cœur.

1. Voir les nos 148 à 153 du BAAG.

Ascona, 21.

Admirables journées. Ici, on ne sait plus si c'est le début de l'automne ou du printemps. Je travaille près de la fenêtre grande ouverte ; me remets au « lever de rideau » et à la traduction de *Fiorenza*.

25 novembre.

En lisant à C. ce qui existe du lever de rideau, je m'aperçois qu'il admet — qu'il appelle presque — une fin dramatique : la mort de Zoë. Peut-être, tout au plus, la ferai-je se sauver. Ce qu'il y a de difficile au théâtre, c'est qu'un mot peut suffire à faire s'engager l'action dans une direction toute nouvelle ; on est entraîné, le dialogue aussitôt vous emporte.

L'absence de Nicolas nous donne l'impression curieuse de son indépendance par rapport à nous ; il mène sa petite vie de son côté ; c'est comme si, déjà, il nous échappait. Je trouve un peu cruel que sa venue ici dépende de la mort d'une vieille femme.

28 novembre.

Depuis cette nuit, il neige. Le petit chêne, devant la maison, qui étincelait de son feuillage doré, ces derniers jours, sur le bleu du ciel et du lac, aujourd'hui noir et blanc, laisse pendre ses feuilles éteintes. L'hiver vient tôt (relativement) cette année. Je pense à la Corse.

La nurse envoie de très bonnes nouvelles de Nicolas, qu'elle trouve beau et « avancé ». Son grand-père propose de venir ici. Élisabeth est repartie hier.

3 décembre.

J'achève aujourd'hui de traduire *Fiorenza* et d'écrire le *Divertissement*. De même, en décembre 38, j'ai écrit et terminé parallèlement le diplôme (dont *Fiorenza* est une survivance, puisque j'ai étudié cette pièce pour la même occasion) et *La Fugue*, dont le *Divertissement* est assez proche.

Temps à nouveau splendide. Neige sur les pentes et ciel bleu. Nous recevons ce matin les deux premiers volumes du *Théâtre* de Gide ; mais toujours pas Nicolas.

6 décembre.

Saint Nicolas — et Nicolas n'est pas là. Sa nurse nous le promet pour la semaine prochaine. Je n'imagine même plus quelle tête il peut avoir ; il y a cinq semaines que je ne l'ai vu.

Dimanche 14.

Jacqueline Heyd (qui vient d'être opérée à la suite d'une fausse couche), nous téléphonant ce matin, se décide à nous dire ce qu'on nous cachait : que Nicolas a une otite, que c'est la raison pour laquelle sa nurse ne peut nous l'amener encore. Je rage en voyant le magnifique soleil d'ici. Le climat de Neuchâtel en hiver est désastreux. Je suis certain qu'ici il n'aurait rien attrapé.

Lundi 15.

Nicolas va mieux. Son grand-père me dit hier au téléphone et écrit ce matin à C. qu'il est allé le voir et l'a trouvé ravissant. Mais nous ne l'aurons pas avant huit jours. Notre impatience fait place à la résignation.

Vendredi 19.

De nouveau seul ici. C. est partie pour Neuchâtel, pour en ramener Nicolas. Nous avons fini par décommander la nurse ; Gide a mené une enquête sur elle et on a fini par lui dire qu'elle buvait.

Samedi.

C., au téléphone, me dit que Nicolas est charmant, avec des yeux énormes, et qu'il sourit. Elle le trouve très « *distingué* ». Avec quelle impatience j'attends leur arrivée lundi !

J'avais eu, un peu avant, une bonne conversation avec Gide. Il s'indigne des conditions ridicules du travail de traduction (l'agent littéraire de Thomas Mann demande un pourcentage exagéré pour *Fiorenza*) et espère qu'un texte envoyé par lui à Schlumberger pour la Société Strindberg aura quelque effet.

Dimanche 21 décembre.

J'emmène Isabelle en bateau jusqu'à Brissago, où je vais voir la vieille chapelle en dehors du village, vers la frontière. Lac sombre et remuant ; au retour, admirable couleur des crêtes neigeuses sous le soleil couchant. Je lisais, dans le bateau, de beaux poèmes de Mörke ; et imaginais un ensemble de trois nouvelles comprenant : L'innocent (le récit situé à I.) / Les lucioles / Recuerdo. Mais cette dernière, l'écrirai-je jamais ? Elle est ma vie.

Mardi 23.

Il a un peu moins changé que je ne m'y attendais ; mais il a le teint tout lisse, de très grands yeux pleins de curiosité et un air tout à fait gentil ; et en somme, il me plaît beaucoup.

1^{er} janvier 48.

L'année qui vient de s'écouler a été si intéressante et si bonne que je m'amuse à en retracer les principaux faits sans du tout consulter ce cahier — pour voir si ce que retient la mémoire est plus intéressant que le jugement de chaque jour. (Voir : La bonne année.)

Dimanche 4 janvier.

L'amour pur (comme l'amitié pure) n'est pas mêlé de reconnaissance. Mais le corps réclame son dû.

9 janvier.

Déjà, j'ai peine à me rappeler le bébé diaphane qu'on a amené de Neuchâtel. Il a beaucoup grossi, même de visage, et nous ravit par ses sourires. Il a bonne mine, l'air malicieux et gentil. Nous perdons beaucoup de temps autour de lui.

J'ai d'ailleurs commencé, voilà trois jours, le *Journal de Nicolas* ; sur un cahier pareil à celui-ci, et où le hasard fait que j'avais commencé, au lycée, à prendre des notes sur Fénelon. J'aimerais que cela lui fasse aimer *Télémaque*.

15 janvier.

Achévé de taper *Fiorenza*. J'en avais plein le dos. Je voudrais écrire maintenant le récit sur Issoudun, j'y pense sans arrêt, mais ce n'est pas encore mûr. J'ai l'atmosphère, bien sûr, mais manque d'un fil conducteur, sinon celui-ci, en somme : l'expérience (toute intellectuelle) qu'un garçon de quinze ans fait de l'amour.

27 janvier, Neuchâtel.

Nous sommes arrivés ici voilà trois jours, laissant les enfants à la garde d'Andrée. Je pars demain pour Fribourg, Stuttgart et Mayence, où je dois faire ma causerie sur Giraudoux.

Lu ce texte en présence de Gide, qui me donne de fort bons conseils.

Il va beaucoup mieux, fait des projets pour l'Amérique. Il s'est remis à son journal, dont il nous lit quelques pages (l'histoire des « *rosettes* » et, dans un autre cahier, un long passage sur l'idée de vérité). C'est moins, désormais, un vrai journal qu'une suite de méditations, de souvenirs, de courts essais. Il en revient, pour finir, à la forme adoptée par Montaigne.

Un peu plus tard, il nous lit quelques notes prises depuis longtemps pour une conférence ou un article sur Simenon ; puis des lettres échangées avec celui-ci, de très longues lettres où Simenon expose tout le plan de sa vie et explique qu'il commence à peine (il a alors trente-six ans) à

écrire comme il voudrait écrire. Après quoi, nous allons voir, pour rester dans la même atmosphère, *Les Caves du Majestic* [de Richard Pottier, d'après Simenon].

*

Ascona, 8 février.

Revenu ici avant-hier, et bien heureux de revenir, mais déçu de ne pas y trouver C., qui est allée précipitamment à Paris pour liquider la rue Chanoinesse.

*

Je pars le lendemain pour Fribourg ; dîne avec Maria [*Grossmann*], que j'accompagne à une conférence de Klaus Mann sur Gide ; conférence qui commence par un plaidoyer personnel, qui n'apprend pas grand' chose sur l'œuvre de Gide, mais est dite avec aisance et faite avec une grande habileté. Peu de sympathie pour Klaus Mann, bien qu'il me promette de faciliter la publication de *Fiorenza*. Je trouve d'ailleurs à mon retour une lettre de son père sur ce sujet.

Je quitte Fribourg jeudi, m'arrête jusqu'à vendredi matin à Neuchâtel où je trouve Marc Allégret, mais non Richard, entré en clinique le matin (il a subi hier une grave opération). Heureux de revoir Gide en assez bonne forme et tout prêt à s'envoler vers la Floride. Il me lit une longue lettre d'Alexis Léger lui précisant les conditions de sa participation, le 14 avril, à un congrès de la critique, à Baltimore, je crois. Nous venons de recevoir les premières épreuves de *l'Anthologie* ; je me mets au travail difficile de correction.

11 février.

C. et la Petite Dame, arrivées hier matin à Neuchâtel, seront ici demain.

*

Dimanche 29 février.

Terminé hier le second chapitre du récit. Je le lis à C., qui avait déjà lu le premier — et il me paraît que j'ai tort de vouloir inventer ; que n'importe qui aurait pu écrire ce second chapitre (en le lisant, je pensais : on dirait du Thomas), tandis que, dans le premier, je me retrouve seul. Je vais laisser sommeiller un peu. D'ailleurs, je pars dans deux jours pour Paris, accompagnant la Petite Dame et Andrée.

2 mars.

J'étais monté, par cette matinée splendide, sur les hauteurs de rochers, derrière la maison. Étendu sur l'herbe sèche, au sommet d'une roche plus

grande, j'achevais de lire *La Part du Diable* de Rougemont et, suivant son invitation finale, je n'avais pas de peine à plonger mes regards dans le bleu du ciel. Je me disais, je m'amusais à me dire : Il n'est pas vrai que j'ai reçu tout à l'heure les épreuves de l'*Anthologie* poétique, que je vais à Paris demain pour travailler à cette anthologie avec Gide ; il n'est pas vrai que ma femme et mon fils, qui est le petit-fils de Gide, sont à quelques centaines de mètres, dans cette maison où nous avons la chance de vivre, devant un des beaux paysages du monde, devant ce lac encore tapissé de brumes, avec au loin la côte de l'Italie... De quel prix payerai-je ce bonheur ?

Paris, 5 mars.

Arrivé hier matin ; Allégret nous attendait à la gare. Nous avons trouvé Gide assez fatigué ; ses chevilles enflent au moindre effort et son souffle est difficile. Il a vu dans l'après-midi, conduit par Delay, un spécialiste du cœur, qui l'a rassuré ; mais il ne se sent pas plus solide pour autant. Je dîne avec lui et la Petite Dame ; il nous demande de refaire son lit selon ses directives. Il m'inquiète au moment où nous le quittons, il parle avec peine et d'un ton presque plaintif. Mais sa nuit a été assez bonne et il est à peu près bien quand il nous rejoint au petit déjeuner.

Le beau temps me console un peu d'avoir dû quitter Ascona (où arrivait pour deux jours Christiane de Coppet). Dès hier matin, je retrouvais les Tuileries avec émerveillement, et surtout cet air particulier des débuts de printemps.

6 mars.

Longue explication avec Davet, qui me l'avait demandée par lettre. Elle se disculpe assez vraisemblablement, mais ce n'est pas plus agréable pour moi, qui dois attribuer maintenant à quelqu'un en qui j'avais pleine confiance les propos que j'avais crus tenus par elle. Mais passons.

Hier soir, Salle Pleyel, Malraux parlait au nom du R.P.F. Curieux mélange de style bon enfant, conversation courante, et de formules, d'ailleurs belles — un peu trop belles parfois, et frôlant l'excès d'éloquence. C'était moins un exposé de doctrine qu'une reprise des principales idées de la *Psychologie de l'Art*, avec des allusions très actuelles qui portaient à coup sûr ; une façon assez habile de convaincre les intellectuels de ce qu'ils perdraient si l'Europe consentait à se perdre, et de la liberté que leur laisserait par contre le régime que le R.P.F. veut instaurer.

Je déjeune avec Marie Laurencin qui me parle de ses nouvelles fré-

quentations du côté des « mauvais garçons ». Je lui donne à lire le *Diversissement*.

Gide me fait connaître au goûter ce Robert Levesque dont j'entends parler depuis si longtemps ; il est petit et sans doute timide, plutôt sympathique d'ailleurs.

Lundi 8 mars.

Hier, de cinq heures à minuit chez les Jouhandeau. Public habituel du dimanche, [Jean] Pommarès et la masseuse. Cérémonie habituelle du massage de Caria, couchée nue sur le lit gothique, les visiteurs ayant tourné leurs sièges. Nous avons ri énormément. Les deux grands amours actuels de Caria sont Cocteau et Montherlant. (De ce dernier, Marcel me fait lire une lettre bien curieuse à propos de *l'Abjection*, où il a grand soin de faire une différence — sans préciser laquelle — entre ses goûts amoureux et ceux de Jouhandeau.)

Caria parlant de Platon et de Phédon : « *Celui-là*, dit-elle, *c'est un saint !* » (Elle confondait avec Solon.) On parlait de la méchanceté ; je lui dis : « *Hier, j'ai déclaré que vous étiez incapable de méchanceté.* — *C'est*, dit Marcel, *qu'elle ne s'intéresse pas suffisamment aux autres pour cela.* »

Quel curieux personnage, ce Pommarès. Il m'amuse beaucoup. Caria et lui forment un couple du plus haut comique, sous les encouragements de Jouhandeau. Il m'accompagne jusqu'à la porte du Vaneau pour me parler de projets de théâtre.

Ce matin, Gide se sent un peu mieux. Il se réjouit de voir *l'Anthologie* prendre forme.

Mardi.

Travaillé longuement aux corrections.

Hier, quelques instants à la belle exposition Turner de l'Orangerie. Le soir, avec Andrée [Lambert] et Madame Soreph, au Théâtre Marigny, *l'Amphitryon* de Molière, plus satisfaisant aux yeux qu'à l'oreille : on escamote trop ces beaux vers. Pendant l'entr'acte, à la demande de Gide, je vais saluer Barrault. Il a ce masque sculpté du comédien qui me frappait aussi chez Copeau.

Assisté, dans la librairie de Cocteau où j'allais rejoindre Marcel Jouhandeau pour voir l'exposition Montherlant, à la curieuse rencontre de Caria et de Consuelo de Saint-Exupéry, femme redoutable au-delà de tout ce qu'on m'en avait dit. J'imaginai très bien Saint-Ex disparaissant volontairement du monde pour ne plus la rencontrer. Caria elle-même en

était ébahie.

Samedi 13 mars.

Hier, avec Marie Laurencin et sa Suzanne [Moreau], Ballets de Monte-Carlo au Théâtre des Champs-Élysées. Ces gens sont mal costumés, surtout au I^{er} acte de *Gisèle*, mais dansent admirablement. On redonnait *Les Biches*, dont la musique est charmante, avec le décor et les costumes de M. L. Elle n'était pas très satisfaite de ces costumes-ci.

Souvigny, 17 mars.

Dimanche, par un énorme soleil, cavalcade dans les rues du bourg. C'était bien, en somme. La veille, avant de quitter Paris, j'avais déjeuné chez les Herbart, qui se montrent très favorables à l'idée d'une maison pour Gide et nous aux environs de Paris. Élisabeth propose de se mettre en chasse. Pierre Herbart prétend que Gide ne veut surtout pas se sentir « chez lui ».

*

Je reçois de C. des lettres délicieuses de spontanéité. Je relisais hier avec amusement certains passages qui la concernent dans mes cahiers de 1943, alors que je venais de m'installer rue Vaneau ; ceci en particulier, que je lui recopie dans une lettre : « *Il suffit que je sois avec C. pour me sentir pleinement heureux et immunisé contre tout ennui* » (2 juillet 43).

Paris, 22 mars.

Revenu depuis deux jours, mais tellement pris par la correction des épreuves et diverses courses, que pas le temps de rien noter encore du court séjour à Issoudun. Longues causeries avec Romain Guignard, très amaigri, marchant mal et peu, mais d'esprit toujours en éveil. Nous avons parlé de l'*Anthologie*, de Balzac, écouté de la musique (deux *Concertos brandebourgeois* et deux quintettes de Mozart). Je suis entré dans la cour du collège, qui m'a paru bien moins vaste qu'autrefois ; fait aussi une courte promenade, à peine mélancolique, vers la petite maison de la rue des Champs d'amour. Très heureux de ce rapide passage dans la vieille ville, pas très belle, mais où je reconnais tout. La concierge du collège n'a absolument pas changé.

Hier, par le premier et radieux après-midi de printemps, je vais lire un peu dans le beau jardin Rodin (j'achevais de lire le délicieux *Enfant à la balustrade*) ; puis vais voir, au Jeu de Paume, les Impressionnistes nouvellement installés.

Je déjeune avec Marie Laurencin et Georges Poupet. Le soir, avec

Élisabeth, le film tiré de *Ruy Blas* par Cocteau, où de très belles images ; et on ne s'ennuie jamais.

Lundi de Pâques [29 mars], Ascona.

Après deux jours sombres et froids, de nouveau le grand soleil. Je retrouve C. et les enfants déjà dorés, les camélias déjà fanés. J'ai perdu de belles journées, mais suis heureux d'avoir pu terminer avant de quitter Paris la correction du premier jeu d'épreuves. Bypeed me dit qu'il sent son horizon désencombré depuis que cette anthologie est terminée. Il y a un an, ici, il nous en lisait la préface.

6 avril.

Je me remets au récit, abandonné à mon départ pour Paris et dont je supprimerai sans doute le second chapitre. Je voudrais n'y mettre rien d'inventé (par opposition à *Anacharsis*, que j'ai envie de reprendre et où je me donne quartier libre).

Pris des notes pour la causerie sur les chansons, et fait pas mal d'italien.

La semaine dernière, fait la connaissance d'Eschmann, qui veut traduire *La Fugue* en allemand. Tout à l'heure, visite d'un Japonais au sujet du *Journal* 39-42.

Gide m'écrit : « *J'attends impatiemment la possibilité de quitter Paris, où je m'enlise sans plaisir ni profit.* »

Samedi 10 avril.

Hier, les Eschmann sont venus dîner avec nous. Lettres assez mélancoliques de Gide qui languit à Paris, incapable d'aucun travail. Il a renoncé à son essai sur Sainte-Beuve et la critique, qui devait être lu au congrès de Baltimore.

Achévé la lecture de sa correspondance avec Jammes. Quelle vanité chez celui-ci ! Un des motifs de ses nombreuses ruptures de fiançailles était que la jeune fille craignait de ne jamais comprendre son œuvre ! Et l'envoi de ses poèmes, chaque fois « *les plus beaux qu'il ait faits* »... Et ses impatiences pour paraître dans les revues. Comme on comprend mieux, désormais, les pages en apparence trop peu charitables que Gide a publiées sur lui à sa mort !

*

Dimanche 11.

Première promenade en barque de l'année. C. croit être enceinte ; n'était, pour elle, l'ennui d'un nouvel été dans cet état, nous en prendrions

allégrement notre parti.

Mardi 13.

Hier à Lugano où nous passons la journée avec les Heyd. Le soir, je trouve un mot d'Yvonne Davet qui m'envoie une copie de la lettre qu'elle a écrite à Jacqueline. Que j'ai assez de ces histoires !

Mon récit aura pour titre : *Avril, ou l'enfant sage*.

Vendredi 24.

Je commence le second cahier. J'ai lu les trois premiers chapitres aux Heyd, qui sont venus passer deux jours ici ; et j'en suis content. Je n'avais pas vu en l'écrivant que ce texte était souvent drôle, et j'éclatais de rire en le lisant à haute voix.

Heyd propose de le publier avec des illustrations de Laurencin, mais je ne pense pas que cela convienne. Je lui demanderais plutôt d'illustrer les *Contes* de Grimm dont j'aimerais faire la traduction.

Il pleut beaucoup depuis quelques jours, ce qui retarde notre promenade en Italie mais fait avancer mon récit.

Samedi 1^{er} mai.

Trois jours en Italie, à Pallanza, dans la plus petite des Borromées — invités par un ami de Stoisy Sternheim, que nous retrouvons là-bas. Nous n'avons rien vu du pays, continuellement caché par la pluie ; et surtout, je suis arrivé très mal en point, à la suite d'un coup de froid attrapé sur le bateau, qui m'a donné d'horribles crampes dans le ventre et m'a obligé à descendre dès Canobio pour aller m'étendre dans un hôtel. Un médecin est venu, après une interminable attente, me faire une piqûre qui m'a calmé pour quelque temps ; la douleur a repris pendant le trajet de Canobio à Pallanza, dans le bateau qui n'en finissait pas de traverser le lac pour relier tous les villages, et pendant que des Italiens braillaient leurs chansons. La présence de C. m'a empêché de désespérer ; mais, en même temps qu'elle me rassurait, elle me faisait me désoler de lui donner tant d'inquiétudes.

L'arrivée dans la belle demeure de l'île San Giovanni nous a largement récompensés de ces peines. On aurait dit un des mystérieux châteaux du *Wilhelm Meister* ; et, pendant toute la première journée, l'absence du maître augmentait encore cette impression.

5 mai.

J'ai terminé *Avril ou l'enfant sage* ; pas absolument satisfait du dernier chapitre. Je suis curieux d'avoir le sentiment de Gide, que nous

verrons la semaine prochaine, appelés à Paris pour faire connaissance de la maison qu'il vient d'acheter à Lévis-Saint-Nom. Nous partirons vendredi, avec un arrêt de deux jours à Lausanne.

18 mai.

Retour de Paris hier. Lausanne m'a un peu déçu. Ville épuisante, dont je ne garde qu'un seul bon souvenir, celui de la plage où nous avons passé des heures sur le sable, le dimanche matin.

Nous avons fait le trajet de Paris de jour, par un énorme orage ; belle arrivée au long de la Seine, avant d'atteindre Melun.

Gide m'a paru en bien meilleur état. Dès le lendemain, il nous accompagne à Lévis-Saint-Nom, où notre légère déception devant les proportions restreintes de la maison est très largement compensée par la joie que nous donnent le lieu, le jardin, le petit bois — et l'aspect de la maison elle-même. L'idée de nous y installer nous plaît beaucoup. Simplement, elle est en effet trop petite, et Gide se propose de faire ajouter son aile, comprenant une bibliothèque, sa chambre, la chambre de son domestique — il veut un nègre, et on lui en enverra huit à choisir.

Je lui ai lu mon récit. Cela va, même la fin, à laquelle sa tournure d'esprit particulière le porte à trouver une interprétation bizarre ; il voudrait que je rende le baiser plus mystérieux encore, de sorte qu'on puisse croire qu'il a été donné aussi bien par un homme, le maître peut-être... Mais c'est fausser toute ma pensée et je ne marche pas. Je me propose d'ailleurs de faire lire ce récit à Martin du Gard et de le consulter sur ce point. (J'ai vu Martin quelques instants, au moment où Gide venait de lui faire lire les pages sur la religion qu'il a écrites cet hiver à Neuchâtel, et où tous les deux discutaient de l'opportunité de leur publication. Je me suis éclipsé pour aller dîner avec Breitbach.)

Nous sommes sortis deux soirs avec Gide. Une fois au Colisée, où le placeur quand C. lui demande de nous mettre vers le huitième rang, répond avec un sourire : « *Oh, je sais, Monsieur Gide n'aime pas être placé loin* ». Le lendemain à l'A.B.C., où nous allons avec les Herbart. J'ai été déçu par le programme de Piaf, mais toujours aussi bouleversé par sa voix. Il y avait surtout un extraordinaire danseur, vêtu d'un côté en homme et de l'autre en femme, et qui donnait absolument l'illusion d'être deux.

J'ai poussé Gide à transporter son piano à la Mivoie (c'est le nom qu'il propose pour la maison, qui n'en a pas, en souvenir de celle qu'habitaient ses grands-parents) ; il ne renonce pas à se remettre à jouer là-bas, où il

sera sûr de ne déranger personne.

22 mai.

Premier bain, d'ailleurs rapide : l'eau est encore très froide. Mais que le soleil était bon !

Nous partons demain pour l'Allemagne.

J'ai commencé à recopier mon récit ; travail très utile. Chaque fois que je renonce à un mot, à une phrase, j'ai le sentiment d'un progrès.

Tübingen, 26 mai.

Arrivés ici hier, après un arrêt à Berne pour obtenir le visa. Berne nous a beaucoup plus séduits que cet hiver. Passé une nuit à Constance, d'où nous sommes repartis hier matin en bateau pour Meersburg.

Je tenais beaucoup à être à Meersburg ce jour-là, centième anniversaire de la mort d'Annette [*von Droste-Hülshof*]. La cérémonie officielle nous retient peu, mais, pendant que la foule est réunie sur la place pour entendre les discours, nous visitons les trois petites pièces où l'on a mis partout des fleurs et des verdure. La matinée est belle, les fenêtres de la rotonde ouvrent sur le lac et le ciel également bleus. Je trouve enfin un portrait d'Annette et me fais donner l'affiche de la fête. Je pense tout à fait à traduire sa correspondance.

Après le déjeuner, nous allons à la plage — mais trouvons l'établissement saccagé. J'imagine mal que des soldats français n'en soient pas responsables. Une voiture vient nous prendre pour nous conduire à Tübingen, par la route tortueuse que je connais déjà. Accueillis très agréablement par les Eydoux. Je suis heureux qu'ils plaisent à C.

Jeudi 27.

Hier matin, visite de Bebenhausen ; l'après-midi, du vilain Schloss Hohenzollern, dont seule la silhouette est acceptable. C'est pire que Pierrefonds (plus gothique...).

Le soir, après la représentation du *Faiseur*, petit souper avec Dullin et ses acteurs. J'étais assis à côté de l'énorme femme [Simone Jollivet] qui lui sert d'amie et d'égérie, à l'aspect grotesque, mais très intéressante à faire parler sur Balzac. C'est elle qui a adapté *Le Faiseur*, *Jules César*, *Plutus* et qui veut adapter maintenant *La Marâtre*. Nous parlons des personnages de Balzac comme de relations communes.

Couchés à trois heures du matin, nous nous levons à sept pour aller assister à la très curieuse procession de la Fête-Dieu à Rottenberg. Les villages sont entièrement décorés de feuillages, leurs rues parsemées

d'herbe fraîche, les maisons décorées de peintures pieuses et de statues, dont quelques-unes fort belles. À Rottenberg, la musique défile dans ses uniformes de voilà cent ans, tire des salves. La moitié de la ville assiste à la procession. Le clergé n'a pas été long à remettre solidement la main, à quelques kilomètres des pays protestants, sur cette population catholique.

*

Ascona, 2 juin.

Revenus hier, en pleine pluie ; mais temps parfait ce matin, et je regarde sans sympathie l'énorme paquet d'épreuves de l'*Anthologie* arrivé en mon absence.

*

6 juin.

Whity est arrivée voilà deux jours. Nous allons avec elle aujourd'hui à Ronco, par une matinée superbe ; très agréable déjeuner sur la terrasse dominant le lac.

Hier, visite d'Eschmann ; il est intéressé par le *Beau Rôle* et me demande de le lui laisser traduire ; il pense que c'est un livre utile dans notre temps d'excessive démocratie et voudrait le donner à lire à de jeunes Allemands.

J'achève de recopier l'*Enfant sage*.

7 juin.

« *Plaisir qu'il y a dans l'acte matériel de recopier* », lit-on vers la fin de *Bouvard et Pécuchet* que je ne connaissais pas encore et dont les derniers chapitres sont si fastidieux (rachetés pourtant par la dernière image des deux bonshommes copiant interminablement, copiant jusqu'au rapport envoyé par le notaire au préfet, et qui les montre un peu fous).

Un titre, peut-être, pour mon second récit : *Le jour d'Artémis* (c'est Eschmann qui me le suggère).

Excellente journée à la plage. Nous trouvons au retour une lettre de Gide qui me réclame. Je pars pour Paris dans deux jours, au moment où ce pays-ci devient magnifique.

10 juin, Paris.

Arrivé ce matin. Aussitôt accaparé par Gide, en bonne forme, avec qui nous commençons à revoir nos corrections respectives des épreuves de l'*Anthologie*.

Dîné chez Philippe Fontaine avec Nicole Védrens et un couple muet.

14 juin.

Je viens de porter à la NRF les secondes épreuves de l'interminable *Anthologie*.

Vendredi, ballets à Marigny ; un ballet charmant de Derain, et un de Genet, curieux et ennuyeux.

Hier, visite aux Jouhandeau. Caria surgit au moment où Marcel se laissait aller aux confidences. Il me confie la suite des *Chroniques maritales*, par endroits pathétiques.

Ensuite, avec Gide et Philippe Fontaine, au cinéma : *Le Comédien* de Guitry, parfaitement bien mené et fort amusant. Nous devions aller dîner sur les bords de la Marne, mais un gros orage nous ramène rue Vaneau, où Gide corrige les épreuves de *L'Intérêt général*, qu'il s'étonne que personne n'ait encore eu l'idée de jouer. Il est vrai que ce sera la première véritable édition.

La Mivoie, 18 juin.

Arrivé ici voilà deux jours, avec Gide et Marc Allégret qui sont repartis aussitôt. Il y a quelques jours de battement entre divers travaux, et je suis seul avec les gardiens. L'homme entretient le jardin, la femme me fait la cuisine. Le temps n'est pas beau, il y a un grand vent et je m'ennuie un peu.

*

Resté seul, j'ai commencé à lire les *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp, recommandés et prêtés par Gide, et achève *La Difficulté d'être* de Cocteau avec beaucoup d'intérêt et de sympathie. C'est *Mon cœur mis à nu*, mais à l'intention immédiate du public. Il explique un peu trop son œuvre, mais avec des trouvailles délicieuses.

Achévé de lire aussi les épreuves de *L'Intérêt général*, sur quoi Gide me demande de donner mon avis. Je trouve cela moins ennuyeux que puéril, et souscris pleinement à l'exclamation de Jovet quand Gide lui fit lecture de sa pièce : « *Faut-il que vous méprisiez le théâtre !* »

Avant de quitter Paris, fait lecture à Breitbach de *L'Enfant sage*. Tout le côté réaliste était pour lui plaire, outre certains passages où il éclatait de son grand rire. Il m'a fait plusieurs remarques de détail extrêmement justes, m'a pris plusieurs fois en délit d'inattention, et par conséquent d'inexactitude. Il me souhaiterait un style encore plus surveillé, plus rigoureux, moins complaisant. Il me reproche de diminuer la sympathie qu'on a pour mon personnage en faisant trop intervenir les livres dans son développement — mais je lui explique combien c'est nécessaire ici.

Je pense toujours à ce que Gide me disait un jour, me redisait hier à propos de sa pièce : « *Si j'avais écouté mes amis, fût-ce pour Paludes, pour les Nourritures, je n'aurais jamais rien publié.* »

Lundi 21 juin.

*

Ces deux matins, pris le petit déjeuner au Vaneau en compagnie de Jef Last, pour qui j'ai aussitôt la plus vive sympathie. Je me rappelle le jour où, quand nous étions encore au lycée, Thomas m'a parlé de lui, en connaisseur, comme de l'être le plus distrait du monde ; et Last nous disait ce matin qu'il a perdu hier, au congrès pour lequel il est venu à Paris, son étui à lunettes et son stylo. Je me rappelle aussi qu'il a été un de mes premiers lecteurs, ayant trouvé, dans la petite chambre qu'il occupait alors après Thomas, des papiers de moi (qu'est-ce que ça pouvait être ? *Les Amis perdus* ? *les Préludes* ?) que Thomas y avait laissés ; et il se demandait si c'était écrit par un garçon ou une fille.

Gide raconte ceci, qui serait un admirable sujet de nouvelle : un jeune prince Ruspoli est trouvé mort dans sa chambre à Oxford ; la fenêtre est ouverte, mais il y a une violente odeur de gaz : on ne sait pas s'il s'est suicidé. Tout le monde dit combien il semblait heureux et équilibré. Sa mère trouve, à Rome (?), son journal intime, avec la mention : Prière de brûler ce journal sans le lire. Elle a la force de le brûler sans l'avoir lu. Imaginer ses tortures, ensuite, et parfois ses regrets ; elle pense que, dans ce journal, elle aurait eu du moins l'explication de la mort de son fils. Quel beau sujet ! Mais combien difficile ! (Un sujet pour Green ou Henry James. Juillet 57.)

Suit entre nous une assez longue discussion sur les droits des vivants quant aux écrits des morts. Gide et Last estiment qu'on n'a pas le droit de détruire ce qui a été une fois écrit, et que Max Brod a eu raison de ne pas suivre les volontés de Kafka ; ce qui est trop évident en pareil cas, mais la Petite Dame a tout autant raison de protester et d'exiger qu'on suive, après sa mort, les volontés qu'elle aura exprimées. Nous en venons ainsi à parler des œuvres posthumes, en particulier des journaux, et Gide cite plusieurs cas de destruction, totale ou partielle, par exemple pour le journal de Jules Renard ; et c'est pour prévenir une aventure pareille, dit-il (« *malgré la grande confiance que j'ai en C. et en vous* »), qu'il a publié son propre journal de son vivant. À quoi je lui fais remarquer qu'il n'a pas non plus *tout* donné et qu'aussi, question plus importante encore, le fait de savoir qu'un journal sera publié de votre vivant ne vous laisse

plus libre de l'écrire en toute indépendance. L'exemple de Green est frappant.

Il n'y a guère de problème qui m'intéresse davantage. J'y consacrerai volontiers une étude (qui ne serait, peut-être, qu'un fragment d'une étude plus vaste, énorme, sur « *le mensonge en littérature* »), — n'était la nécessité de parler longuement du journal de Gide, ce que j'aurais préféré éviter.

Gide me montre ses volumes de Winckelmann (en traduction). J'en parcours la préface, curieux de voir comment on y parle de la mort de Winckelmann ; et, naturellement, on évite de dire la vérité. Aussi suis-je bien étonné quand Gide me fait lire ensuite les très belles pages que Goethe a consacrées à Winckelmann, de le voir parler si honnêtement, avec tant de compréhension et de sympathie, du culte de W. pour l'amitié (amoureuse) et faire dépendre de là son culte pour la beauté antique. Je dis à Gide que Goethe était d'autant plus préparé à comprendre ces tendances de Winckelmann qu'on les découvre de façon latente chez Goethe lui-même ; je lui cite le dernier chapitre du *Wilhelm Meister*, et surtout les poèmes du *Divan* où, si j'en crois Maximilian Letsch, le « *Schenke* » représente un jeune serveur d'auberge que Goethe aurait connu à Karlsbad.

Gide revient sur ce sujet, ce matin, en présence de Last, et m'apporte lui-même une confirmation nouvelle en me rappelant la lettre du *Voyage en Suisse* où Goethe regarde se baigner les deux frères Stolberg, ses compagnons ; et il y a aussi le passage qu'il a cité lui-même, où Goethe redit à Eckermann l'opinion de Winckelmann sur la beauté comparée du corps masculin et du corps féminin. Tout cela va si bien dans le sens de Gide que je comprends qu'il s'en méfie, mais j'imagine mal qu'il n'en ait jamais été frappé.

22 juin.

Je lui ai dit, tant bien que mal, ce que je pensais de *L'Intérêt général*, c'est-à-dire que je ne trouvais pas cela fameux. Il en a été comme soulagé ; cela l'aurait embarrassé d'entendre une opinion différente de celle de ses autres amis immédiats ; il se sent plus libre pour désavouer cette pièce. Il me dit que ce travail a encombré cinq années de sa vie, pendant lesquelles il ne se sentait pas le droit de commencer autre chose ; et qu'il en a été à peu près de même avec sa *Geneviève*, qui devait être un gros livre où seraient abordés tous les problèmes qui intéressent aujourd'hui la jeunesse — et qui est devenu ce petit livre plutôt médiocre.

« *C'était hier l'été* »... Mais c'est aujourd'hui l'automne, et il faisait si froid ce matin que j'ai allumé du feu dans le salon. Je rentre demain soir à Paris, puis vais passer une semaine à S.

Pendant ce premier séjour ici (séjour assez triste, sans la consolation du beau temps), je n'ai rien fait d'autre que de lire : *La Difficulté d'être*, la *Chronique joyeuse et scandaleuse* de Sachs, *De la paille et du grain* de Paulhan, *Arcane 17* de Breton, *Les Reposantes* de Delay, et surtout le premier volume des *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp.

Souvigny, 27 juin 48.

Vingt-quatrième cahier... Le précédent a fait long feu, s'étendant sur un an et demi. J'écris de moins en moins souvent (et de plus en plus serré). Les faits de ma vie — les rencontres avec Gide mises à part — me paraissent de moins en moins « considérables ».

Quitté Paris jeudi, après d'ultimes (?) corrections de l'*Anthologie*. Gide nous lit, à la Petite Dame et à moi, une lettre de Mauriac répondant à celle par laquelle il l'avait remercié de son article du *Figaro* sur les *Feuillets d'automne* publiés par *La Table Ronde* ; lettre (de Mauriac) plutôt sympathique, chacun d'eux demeurant d'ailleurs sur ses positions.

*

12 juillet, Ascona.

J'aurais voulu noter mes derniers jours à Paris, mais le temps m'a manqué. Quelques points de repère :

Lundi. Je lis, le matin, le journal à Berlin d'un journaliste américain au début de la guerre ; recoupements curieux avec le Gisevius lu à Tübingen. L'après-midi avec Gide chez le notaire et le tailleur, puis à la NRF où Marc Allégret vient nous prendre pour nous emmener dîner rue Lord-Byron. Nous allons voir ensuite, au César, *Les Inconnus dans la maison* [d'Henri Decoin], un des meilleurs films de Raimu ; Gide voulait le voir depuis longtemps, et je l'ai revu avec grand plaisir.

Mardi. Matin, visite aux antiquaires. Breitbach vient déjeuner avec moi rue Vaneau, où je suis seul, et où Gide nous rejoint au moment du café. Gide défend Gallimard contre Breitbach, mais en opposant à des faits des explications d'ordre sentimental. Je confie à Breitbach la *Judenbuche* pour qu'il la propose à *La Table Ronde*. Je l'accompagne jusqu'à l'Opéra, passe à la banque et prends le train pour Versailles. Je vais coucher à la Mivoie.

*

Jeudi. Déjeuner avec Gide chez Madame de Lestrangle, qui m'ac-

compagne ensuite dans une tournée d'antiquaires. Je rentre un instant rue Vaneau pour prendre mon sac et faire mes adieux. Gide me dit : « *J'espère que vous me sentez de plus en plus votre ami et que vous vous sentez de moins en moins mon gendre.* » Il projette de se faire conduire par Marc sur le lac de Garde, où il veut passer l'été à travailler au scénario d'*Isabelle* avec Pierre Herbart, et de passer nous voir à Ascona. Je dîne chez Stoisy avec Herman de C[unsel] (que ses photos me faisaient imaginer plus jeune) ; très agréable soirée, malgré ma fatigue. Je quitte Paris à 22 heures.

J'avais reçu le matin une lettre de Jouhandeau accompagnant le manuscrit de l'*Enfant sage* que je lui avais demandé de lire ; il se montre très pointilleux sur la grammaire, en réponse sans doute aux remarques que je lui avais faites sur son propre *Imposteur* ; les fautes qu'il me signale, et que je soumetts à Gide, n'en sont d'ailleurs pas. Je reçois avant mon départ son *Livre de mon père [et de ma mère]*, orné d'une longue dédicace qui, plus tard, paraîtra bien étrange, où il évoque divers épisodes de la soirée de dimanche.

J'arrive à Locarno avec deux heures d'avance (épisode du portrait de C. par Marie Laurencin à la douane de Bâle). Je trouve la villa déserte, entre par la fenêtre, me change et, en espérant y trouver C., me rends à l'arrêt des cars. Le pur hasard m'y fait rencontrer Julien Green, que j'hésite d'abord à reconnaître, tant sa tenue est peu en rapport avec le lieu et la température.

Je vais à Locarno, m'installe dans un café devant la gare, et vois paraître C. qui traverse nonchalamment la place, accablée sous la chaleur, allant m'attendre à l'arrivée du train. Sa surprise en me voyant venir vers elle, en short, une serviette de bain sous le bras, alors qu'elle attendait un voyageur... Nous allons au Lido d'Ascona, où sont les enfants, tout dorés. Nicou commence à se dresser sur ses jambes, il est toujours joyeux et ravi. C. s'est décidée à annoncer à son père la venue d'Olivier ; Gide était très ému et m'a paru heureux.

Hier, Green et Robert de Saint Jean sont venus prendre le thé. Nous les accompagnons ensuite dans une promenade en voiture par Ronco et Arcegno. Green se montre aussi enthousiaste que cela lui est possible.

Le soir, à Locarno, festival du film ; un grand machin américain en couleurs.

22 juillet.

Il est arrivé avec Marc Allégret voilà deux jours, assez fatigué et

énervé par les ennuis de voiture qui les ont retenus plus d'une journée à Locarno. Nous avons passé la première journée ensemble à Ascona, dîné au Tamaro, et vu le soir un film italien médiocre, *Tombolo*, dont le sujet nous avait attirés. Hier, nous sommes allés les rejoindre à l'ennuyeux hôtel de Locarno où on les avait logés, pour déjeuner avec eux. Gide était reposé et de meilleur visage. Lui parlant d'*Éloges* de St-John Perse, dont je lis quelques vers en attendant le déjeuner, je lui dis : « *Quelle dignité de ton il y a dans ce langage* ». Il va alors chercher un carnet où il venait d'inscrire ces lignes : « *Éloges. Cette sorte de dignité que le langage confère...* » Au moment où nous nous séparons, il dit : « *Quand nous serons à la Mivoie, je tutoierai mon gendre. Nous nous tutoierons...* »

Je reçois ce matin une lettre de Martin du Gard au sujet de *L'Enfant sage*. Il me reproche d'avoir encombré mon récit d'éléments étrangers, de ne pas m'en être tenu à l'analyse du caractère de Vincent — comme si ces éléments n'avaient aucun effet sur la formation même de son caractère au point d'en devenir partie. Je vais essayer de le lui dire dans ma réponse ; mais il est bien difficile de réfuter soi-même des critiques qu'on a sollicitées sans paraître abusivement satisfait de soi.

*

2 août.

Hier, fête nationale. Feux d'artifice, musique, illuminations. Il y avait des feux un peu partout dans les montagnes. Nous avons dîné sur la terrasse décorée de lampions ; Nicolas nous regardait avec grand intérêt. Vers deux heures du matin a éclaté un énorme orage.

J'ai lu à C. la première partie de l'histoire du cirque. Ce n'est pas très fameux, je le sentais à l'ennui que j'éprouvais durant cette lecture. Je ne peux vraiment écrire que des récits subjectifs. Ce sujet-là, même s'il me convient (en pièce de théâtre, peut-être, ou en scénario), ne m'est pas le moins du monde important ou personnel. Je n'écris bien que ce que j'ai longtemps tardé à écrire.

5 août.

Je sens parfaitement quand j'écris une chose que je suis seul à pouvoir écrire ; et je sais que ce n'est pas le cas avec ce récit. Je continue pourtant, comme exercice.

C. me disait hier qu'elle comprenait parfaitement qu'une femme de romancier soit jalouse des héroïnes créées par son mari — lesquelles, pour celui-ci, représentent des aventures souvent bien plus considérables

que des femmes réelles, dans la mesure même où il les rend « idéales ». Cela pourrait faire l'objet d'un curieux récit.

Nous parlions aussi, récemment, de ces *Lucioles* que je finirai bien par écrire un jour ; de ce qui a été (notre première rencontre à Nice, puis la vraie rencontre à Cabris) et de ce qui aurait pu être si j'avais, par exemple, invité C. à m'accompagner aux Saintes-Maries. J'ai pensé un moment à combiner les deux choses, mais je suis trop d'accord avec les lignes de Du Bos que j'ai recopiées au début de ce cahier. La réalité, elle, évidemment, aurait pu être différente.

19 août.

*

Grande, invincible torpeur, encore que la chaleur ne dure jamais deux jours de suite. J'ai ici tout le calme souhaitable (les enfants sont dans le Valais), et ne sais pas en profiter. J'ai abandonné le récit du cirque, et ne me risque pas encore à commencer celui du lycée. La correction des quatrièmes épreuves de l'*Anthologie*, que je relis entièrement, me donne un semblant d'activité. J'ai lu aussi, ces derniers temps, l'énorme livre d'Étiemble, *Peaux de couleuvres*, faisant suite à l'extraordinaire *Enfant de cœur* que je viens de découvrir, et où je trouve une scène absolument parallèle à une des scènes de mon *Enfant sage*.

Ceci aussi m'enlève tout désir de m'attacher à un travail un peu long, que nous partons dans huit jours pour le Valais et Neuchâtel, d'où je gagnerai Paris pour tout un mois. Il est maintenant exclu que nous puissions nous y installer en octobre, et C. devra sans doute accoucher cette fois encore à Neuchâtel.

*

28 août.

Arrivés à Sierre vers 2 heures (après avoir traversé le Centovalli), nous rendons visite à Kassner, à l'Hôtel Bellevue où Rilke a souvent logé. Kassner nous donne un mot pour Mel Frida, l'ancienne bonne de Rilke, maintenant chargée d'entretenir la maison. Montée sous un lourd soleil, un peu découragés d'avance parce que nous apercevons très loin une construction qui ressemble à Muzot. Le vrai Muzot est heureusement plus proche. Le premier accueil de la gouvernante, qui n'a pas lu le mot d'introduction, est étonnamment froid. Je comprends mal qu'elle veuille nous faire faire si hâtivement une visite qui représente tant pour moi. Mais son comportement change quand, nous ayant demandé si nous venons d'Allemagne (nous avons parlé uniquement en allemand), je lui

donne une idée plus exacte de la situation. Elle nous laisse alors visiter plus lentement la maison aux beaux meubles anciens, toute remplie de fleurs. Sur la table du bureau, des roses. Dans ce bureau, il y a assez peu de livres, la plupart de la NRF ; et quelques numéros de *Commerce*. Dans le renforcement de la petite fenêtre, les deux oiseaux de bois dont il parle dans une lettre et sur lesquels il a écrit deux petits poèmes.

J'ai aimé plus que tout l'étroite chambre peinte en bleu pâle avec son balcon de bois brun, et le minuscule oratoire où est accroché un admirable Christ en bois. Au-dessus de la porte donnant sur le palier, la svastika qui intrigua tant Rilke.

Le jardin est demeuré le même, sauf qu'une vigne, rachetée par Reinhardt, le prolonge aujourd'hui, et qu'un coin de pré en rectifie le contour. Les rosiers sont ceux que Rilke a plantés. C. prend des photos (dont une très bonne). Nous rentrons à Sierre par un sentier traversant des villages : c'est le chemin que prenait Rilke pour aller poster son merveilleux courrier.

Goûter avec Kassner aux beaux yeux aigus ; un des derniers Européens. Pascal, Saint-Simon, Baudelaire sont ses grandes étoiles françaises. Souvenirs de Gide, Marcel Drouin, Valéry ; Rilke, naturellement, qui ne semble pas avoir connu un bonheur total dans la solitude de Muzot. « *Il se cognait aux murs* », dit Kassner. Rilke et les femmes. Son besoin absolu de sincérité, par réaction contre sa mère qui était menteuse. Son incapacité d'aimer : « *Ich kann nicht lieben...* »

Son importance actuelle (un peu surfaite peut-être) est due pour beaucoup à sa mort ; on lui voue un culte qu'il n'aurait pas connu, vivant. Hitler avait son buste à Munich. Kassner nous raconte de façon très drôle la visite de Rilke à Tolstoï ; lui-même connaît le russe et considère Dostoïevsky comme le plus grand créateur du XIX^e siècle après Beethoven, mais il ne peut plus lire de russe depuis qu'il a vu comment les soldats soviétiques se comportaient à Vienne.

Il parle avec désolation des villes allemandes détruites, Munich, Dresde, Würzburg, Francfort. Il ne veut pas revoir l'Allemagne. Sa vie à Sierre est extrêmement recluse. Il marche peu, et mal, seulement sur la terrasse de l'hôtel. « *J'ai trop marché dans ma vie*, dit-il. *Il faut payer...* » Il écrit. Une préface pour des lettres de Rilke. Et des souvenirs. Je promets de lui faire envoyer de Paris les *Mémoires d'outre-tombe*.

Dimanche [29].

Dans cette vallée, qui est le lieu de l'Europe où la pluie est le plus rare, il a beaucoup plu cette saison. Cette nuit encore. Ce matin, de grands brouillards montent de la vallée, découvrant et dissimulant tour à tour le vaste paysage. Le chalet est envahi par les gens du dimanche, sans que nous puissions le fuir, tant les prairies sont détrempées (et nous sommes montés en sandales).

On appelle *bis* un ruisseau canalisé coulant suivant un plan à peu près horizontal.

Un *mayen* est le terrain en montagne, avec chalet, où les gens de la vallée montent s'installer au beau temps (de juin à septembre).

« *Charrette* » est le juron le plus courant (exclamation plutôt que juron).

J'imagine ce qu'aurait pu être cette matinée sous le soleil ; et je tombe sur ces mots d'Amiel : « *Ce qui pourrait être me gâte ce qui est* »... Par ailleurs, quel embêtement, ce *Journal* d'Amiel !

Curieux accent, beaucoup plus agréable que le vaudois ; avec des inflexions du midi (Nerval note l'accent marseillais de Genève). Il existe un patois, absolument incompréhensible, fait sans doute des trois langues voisines déformées, et si différent d'un village à l'autre que les gens se comprennent à peine.

Lundi 30.

Hier, énorme promenade de quatre heures, sans arrêt, au long d'un « *bis* », jusqu'à l'un des premiers grands alpages. Vastes troupeaux de vaches brunes aux grosses cloches. De loin, cela forme un concert agréable et étrange ; de près, c'est assourdissant. Et s'il n'y a que deux ou trois vaches, c'est encore pire.

Nous parlions, avec Kassner, de la correspondance de Rilke ; je lui disais que je la tenais pour une partie considérable de l'œuvre de celui-ci et que, me semblait-il, peu importait, au fond, à Rilke le destinataire ; d'où des lettres admirables à des gens qui étaient plus ou moins faits pour les recevoir. Ses correspondants n'étaient le plus souvent que des prétextes. Certains lui étaient inconnus. Kassner cite le cas d'une dame avec laquelle Rilke s'était longtemps entretenu par lettres et qui finit par lui rendre visite, pour son plus grand désenchantement.

Genève, 1^{er} septembre.

Arrivés hier, après un court arrêt à Sion, dans cette ville aux beaux parcs, où le Rhône est vert et transparent. Ce matin, revu Arland, venu

ici pour les *Rencontres internationales*.

Conférence de Cassou sur la situation de l'artiste moderne ; rien que je n'aie déjà pensé plus d'une fois sur l'absence, aujourd'hui, du *métier*, la perte des secrets d'école, la diminution du savoir-faire — du simple travail. C'est le mot de Renoir à Vollard : « *Aujourd'hui, nous avons tous du génie.* » Je comprends mal où Cassou veut en venir. Comment concilier l'autonomie, l'individualisme de l'artiste moderne, et le service d'un État, fût-il parfait ?

Jeudi 2.

Je retourne avec C. voir les jardins (la Perle du Lac) avant de partir pour Ferney. Brève entrée en France. Nous tournons autour du château sans en voir grand'chose. Rougemont, qui habite en lisière du parc, repart avec nous jusqu'à Genève ; nous regagnons la Suisse par le chemin à travers bois que prenait Voltaire pour fuir vers Genève quand les gendarmes venaient l'arrêter.

*

7 septembre, Ascona.

Trois jours à Neuchâtel. J'allais partir pour Paris, quand une lettre de Gide a changé mes plans. Nous irons le rejoindre sur le lac de Garde, je ne peux rien faire à Paris sans l'avoir vu.

Nous nous arrêtons deux heures à Lucerne pour la très belle exposition du musée de Liechtenstein, vue beaucoup trop hâtivement.

Je reviens ici exactement un an après mon arrivée de l'an dernier, seul, après le même arrêt à Neuchâtel. Mais je ne suis plus seul, et il fait un temps merveilleux.

12 septembre.

De nouveau la pluie ; et nous partons après-demain pour l'Italie.

Je me suis mis voilà trois jours au récit du lycée, qui aura probablement pour titre *Le jour d'Artémis*. J'ai longtemps hésité avant de choisir la forme du récit à la première personne, qui est la plus simple, abandonnant le procédé du « journal » et celui de la narration à la troisième personne, auxquels j'avais successivement pensé.

La Mivoie, 28 (?) sept.

L'automne nous réservait ces belles journées dont l'été s'est montré si avare. La lumière du soleil couchant sur les pelouses est admirable.

Arrivé ici hier, conduit par Jean Grenier (qu'on ne s'attendait pas à voir chauffeur). Il part pour Le Caire, sans enthousiasme ; l'Égypte est

de plus en plus hostile aux étrangers. Nous y arriverons trop tard. Le monde se ferme.

Nous avons quitté Ascona il y aura demain quinze jours, dans la petite voiture verte de Franz [*Pfeifer*]. Le long du lac Majeur, par Pallanza et Stresa, nous avons gagné Milan qui nous a énormément déçus ; ville laide, bruyante, mal dessinée, où pas un endroit où l'on souhaiterait se reposer, pas même face à la cathédrale. Seules, les énormes galeries, le soir, ont quelque charme ; mais je comprends mal Stendhal d'avoir choisi cette ville entre toutes pour s'en déclarer citoyen, et je dirais plus volontiers, comme celui à qui nous demandions notre route pour gagner Pavie : « *Non sono Milanese* ».

Le lendemain matin, court arrêt à la belle chartreuse de Pavie ; c'était mon premier contact avec cet art purement italien des façades en mosaïque de marbre. Puis nous descendons sur Gênes.

Cette ville énorme, prodigieuse, quoique traversée trop vite (nous devons renoncer à y loger), nous a éblouis. Quand j'en ai parlé, quelques jours plus tard, avec Gide, que nous espérions vaguement y atteindre encore et qui en était reparti la veille, il m'a dit : « *Nous y retournerons ensemble.* » Le quartier des ports, si proche de ce qu'était Marseille, les ruelles montantes, et surtout l'énorme rue bordée de palais, tout m'y a paru attirant, exaltant ; et non moins les somptueux quartiers neufs. Mais déjà nous filions au long de la mer, à la recherche d'un gîte. Arrêt pour le déjeuner après un premier bain dans une eau peu sûre. Nous gagnons Rapallo, où nous passons la nuit.

Le grand émerveillement a été, le lendemain matin, quand nous avons longé la côte à la recherche d'une plage ; nous nous sommes baignés, entre Santa Margherita et Portofino, dans une petite anse où venaient s'ancrer peu à peu des bateaux aux hautes voiles. La brève aperçue sur Portofino me laisse un souvenir de rêve. Mais nous devons rejoindre Gênes, où j'ai laissé C. et Franz qui remontaient vers Ascona, pendant qu'un car m'emmenait, par la côte ligure et la Riviera française, jusqu'à Cannes.

Après un bain à Cannes, le lendemain matin, je monte déjeuner avec Gide à Grasse. Nous travaillons tout l'après-midi à l'*Anthologie*, et je crois qu'il est assez épuisé quand Herbart vient me chercher avec « la » voiture pour me monter à Cabris. Je trouve là Élisabeth et la Petite Dame, arrivée la veille du Luxembourg. Le soir, amusante conversation autour de Gide (son avarice et sa prodigalité, que la Petite Dame explique par une mère avare et un père prodigue).

Très heureux de me retrouver à Cabris. Bain rapide dans la piscine glacée. Exactement comme voilà deux ans, pendant que je me sèche, j'aperçois la Petite Dame qui me regarde du haut de la terrasse.

Je revois Gide quelques instants à Grasse. Il me remet une lettre pour Lemerre et le double de la correspondance au sujet du livre Claudel-Gide. Dans la voiture qui nous descend à Cannes, Herbart me parle très favorablement de *l'Enfant sage* que je lui ai donné à lire. Je l'interroge sur sa rencontre avec Jean Genevière en Afrique (à cause du *Jour d'Artémis*).

Rien de particulier à dire sur mon séjour à Paris ; deux films : le film en couleurs de Marc Allégret [*Blanche Fury*], aux très beaux tableaux, et le médiocre film tiré par Cocteau de son *Aigle à deux têtes*.

J'oubliais la visite aux Jouhandeau — mais tout est si traditionnel : l'arrivée du jeune militaire joueur de flûte et les ablutions de Caria... Ses jugements intransigeants, aux bases fragiles. Me voyant lire *L'Âge d'homme* de Leiris, elle dit : « *Oh, moi, je n'aime pas cet art brut !* » Or, rien de moins brut, de plus « cheveux en quatre » que l'écriture de Leiris. Mais j'apprends par Jean Grenier, le lendemain, qu'il a été question d'art brut quelques jours plus tôt, dans une réunion où se trouvait Jouhandeau ; Caria s'est aussitôt emparée de l'expression et l'utilise au hasard.

Souvigny, 6 octobre.

Huit jours ici, beaux et parfaitement employés : jardinage et récit. J'ai relu ce matin, pour ce *Jour d'Artémis*, un certain nombre de lettres de Thomas, et j'y retrouve un camarade si vivifiant, si spontané, si fidèle, que j'ai d'autant plus de peine en apprenant, par Breitbach, qu'il parle de moi d'une façon fort désagréable, au point d'étonner et d'indigner certains qui ne m'aiment pas beaucoup. Je pense un peu à lui écrire pour lui demander s'il préfère mettre fin à une amitié si peu partagée désormais.

Ascona, 25 octobre.

Hier, admirable promenade avec C. et Franz à Lugano, Morcote, Tesserete. C'est la très belle saison du Tessin. Comme en France, les pluies de l'été ont protégé la verdure et les arbres commencent à peine à jaunir.

Terminé *Le Jour d'Artémis*.

Dimanche 31 octobre.

*

Achévé aussi de lire un recueil de textes divers de Valéry ; et là

encore, parmi tant de rectitude et d'intelligence, comme on aime à retrouver soudain le visage de l'homme, son sourire un peu triste, la révélation furtive de son cœur, trop bien dissimulé sous les exercices de la raison ! L'homme Valéry se cachait sous le masque du penseur — et pourtant, dès qu'il se sentait un peu en confiance, c'était l'homme qui se montrait si vite attachant. J'aurais aimé le connaître davantage ; je l'ai vu tout juste trois fois.

Nous avons fait avant le déjeuner, au bord du lac, une longue et belle promenade avec C. et les enfants. Il pleuvait un peu (ce qui donne encore plus de prix à la course en auto de dimanche dernier), mais les arbres, sur les pentes qui dévalent vers l'eau, ont enfin leurs couleurs d'automne et composent un admirable paysage. Nous avons fait, avec les fleurs les plus ordinaires, un bouquet que j'ai ce soir auprès de moi, jaune et mauve, mi-gai mi-triste, à la fois Jour des Morts et Toussaint.

J'écris à Émilienne Milani pour lui demander d'être marraine d'Olivier et Dominique, et à Thomas pour essayer de mettre au net nos rapports.

6 novembre.

Je recopie *Le Jour d'Artémis*, travail un peu fastidieux mais utile. Un mot changé, une phrase supprimée, et le voilà justifié.

Pour le jour où j'écrirai mes mémoires, je retiens ce titre : *Autant qu'il m'en souviennne*.

Je viens de relire le *Malicroix* de Bosco ; c'est un très beau livre, que je trouverais encore plus beau s'il était unique et ne succédait pas à *L'Âne Culotte*, aux divers *Hyacinthe*, c'est-à-dire si les mêmes procédés n'y revenaient pas avec quelque abus : abus du rêve, de la demi-conscience, de l'évanouissement. C'est le livre du silence et de la solitude ; mais que de mots il faut pour évoquer solitude et silence !

Livre reposant, apaisant, enrichissant — et qui me donne presque l'envie de refaire de la critique.

10 novembre.

J'ai reçu hier d'Andrée une lettre désolée, et désolante, au sujet d'André. J'en viens à souhaiter que ce qu'elle désire tant se réalise, et écris, tant bien que mal, dans ce sens à tous les deux.

Le bonheur est certainement réparti avec le plus grand aveuglement sur la terre. Moi qui, d'une façon générale, suis heureux, le mérite bien moins qu'elle. Les Jansénistes sauraient me donner la réponse.

13 novembre.

Hier, belle promenade jusqu'à Ronco avec Eschmann. Il me dit que Klaus Mann raconte des histoires sur C. et moi (que nous troublons les dernières années de Gide par nos exigences...). Cela confirme ce que je pensais du personnage, mais je ne réussis pas à comprendre d'où lui est venue cette envie de nous nuire. L'accueil que nous lui avons fait n'a pas été des plus chaleureux, et il est assez fin pour l'avoir senti ; et Gide a refusé de le voir (indigné par le livre que Klaus Mann lui a consacré) ; et peut-être que, n'osant pas s'en prendre à Gide... Eschmann explique cette attitude par le besoin de bavarder, et surtout de créer des mythes ; et de même qu'il y a le mythe Goethe et ses enfants, de même... Il reste que je prends mal mon parti de la méchanceté ou d'une certaine légèreté de médisance qui est toute voisine.

J'avais reçu, le matin, une lettre de Thomas en réponse à la mienne. Il se disculpe d'une façon que je préfère trouver suffisante. Mais il est bien évident que nos rapports ont changé.

Élisabeth est arrivée hier matin, apportant l'écho de toutes les complications traditionnelles de la famille Vaneau ; mais je l'aime beaucoup malgré ses outrances.

19 novembre.

D'un jour à l'autre, nous attendons Dominique ou Olivier.

*

2 décembre.

Nous attendons toujours.

*

Samedi 4 décembre.

Hier, seul, promenade de dix-huit kilomètres par Losone, Intragna, Cavigliano, Tegna et Ponte-Brollio. À Losone, j'hésitais un peu à entreprendre cette longue route, mais, au coin d'une maison, seul reste visible d'une fresque pieuse, une main me montrait le chemin. À Intragna, St Georges se confond avec Persée : dans le fond du paysage, attachée à un rocher, une Andromède assiste à la mort du dragon. Sur les versants où le soleil ne pénètre plus, les routes sont couvertes de gelée blanche ; on regarde avec envie, avec espoir, le versant ensoleillé où l'on arrivera bientôt ; mais alors, déjà le soleil descend derrière une montagne et l'ombre s'empare de la route.

J'aime ces longues promenades, et ne suis pas sûr de les préférer solitaires, au moins la première fois ; elles me donnent l'envie de les refaire

avec C. Je suis tenté surtout par la sombre vallée de la Maggia où, déjà, le soleil ne pénètre plus. Mais les journées sont d'une pureté extraordinaire ; il n'y a qu'à Marseille où j'ai vu l'automne se prolonger si tard.

Au retour, je m'arrête à Solduno chez les Eschmann ; lui est couché. Je lui parle de son livre sur la Grèce (la plus curieuse époque est celle où s'effectua la fusion des deux religions, où les dieux ont peu à peu cédé devant le christianisme, avec toutes sortes de cultes intermédiaires).

Je parle à Eschmann de mon projet de livre sur Berlin, à quoi il m'encourage beaucoup. Il me pousse à lire Fontane et me parle avec beaucoup d'intelligence de la Prusse, mélange d'influences slaves, juives et françaises (par les huguenots, longtemps très puissants et actifs). Je rapporte un livre sur le Berlin de 1929.

7 décembre.

Excellente promenade avec Élisabeth, ce matin, à Arcegno. Comme C. ne se décide pas encore à accoucher, je commence à écrire l'histoire de Berlin.

17 décembre.

Excellente lettre de Gide à propos du *Jour d'Artémis*. Je n'espérais pas que cela lui plairait autant, et cela m'encourage beaucoup à poursuivre le récit berlinois (qui devient, je crois, une longue histoire, presque un roman). J'ai bien fait de me mettre à l'écrire, il me détourne un peu l'esprit de notre préoccupation constante : la venue d'Olivier.

Dimanche 19 décembre.

C'est Dominique, qui est née ce matin à 4 heures.

26 décembre.

Nous avons ramené C. ici le matin de Noël, par un temps merveilleux. La veille, messe de minuit à Ronco. Nous étions allés à Arcegno, mais le village était désert et l'église fermée. Bruits de cloches dans les villages du lac. La nuit était très pure.

31 décembre 48.

Première — et dernière — neige de l'année.

Je crois que j'ai trente-quatre ans.

4 janvier 1949.

Trois jours de neige, particulièrement dense le dimanche 2 janvier, ce qui rendait plus agréable encore la chaleur de la maison. J'achève la lecture, ou relecture, des *Bosco* de la NRF, en prenant des notes pour une

étude.

10 janvier, Paris.

Curieuses journées de Paris. Après avoir, le matin, entendu le père Jean [*Schlumberger*] défendre l'imagination, la création « *impersonnelle* » (mais cela n'existe pas) contre l'autobiographie, déjeuner avec Gide et passer l'après-midi avec Jouhandeau, qui, eux, n'ont guère fait que se raconter... Je parlais à Jean Schlumberger de cet essai sur l'imagination auquel je pense depuis longtemps, et lui disais que c'était là le biais (les rapports entre l'auteur et l'œuvre) par où la littérature m'intéresse le plus, et que j'aimais entre tout les récits de choses vécues (comme *Acqua Santa* ou son *Enfant qui s'accuse*), où l'on perçoit un ton qui ne s'invente pas. Je voulais lui faire lire les pages de Du Bos que j'ai recopiées au début de ce cahier, mais ne les ai pas retrouvées. Il a, lui, un grand préjugé contre toute forme autobiographique (et me cite en exemple son *Stéphane* où il a tout inventé, sauf le thème général) ; mais précisément, les parties de son œuvre où lui-même se révèle sont celles qui me touchent, qui m'intéressent le plus.

Marcel Jouhandeau est très affecté par diverses attaques : une, voilée, de Mauriac ; une autre, parce qu'il avait laissé le Père Couturier l'inscrire dans le comité pour la chapelle de la Sainte-Baume, d'où la partie communiste, car il y a des communistes dans ce comité, a exigé qu'il se retire. Son travail, par chance, le sauve de trop d'amertume.

Gide en assez bonne forme ; il pense de nouveau à faire agrandir la Mivoie, où je vais cet après-midi avec Élisabeth.

Bonne lettre de Thomas à propos du récit ; il me pousse à le publier sans scrupules.

*

Mardi, Pinacothèque. Sans doute la plus belle collection de Rubens. Le soir, avec Élisabeth, ballets espagnols (Carmen Amaya).

Mercredi, remis les ultimes épreuves de *l'Anthologie*. Il y a deux ans que j'y travaille.

Jeudi, à la radio, interrogé par Amrouche sur mes expériences de l'Allemagne ; cela m'a beaucoup moins embêté qu'à la B.B.C. Visite à Berne Joffroy, à sa librairie ; le soir, avec Gide et les Herbart, *Les Parents terribles*, où Dorziat et Yvonne de Bray sont admirables. Nous dînons ensuite chez Lipp. Gide montre orgueilleusement au maître d'hôtel la photo de Nicou reçue ce matin.

Souvigny, 18 janvier.

Journées assez mélancoliques. Temps sombre, pluvieux ; aucun goût de sortir ; et, faute d'un travail qui me sauve (je remets à mon séjour en mars la suite du récit berlinois), je traîne dans la maison, faisant de petits rangements, et d'humeur plutôt grise. Seule la présence de C. pourrait transformer l'atmosphère. Je pars dans deux jours avec maman, qui se réjouit de venir en Suisse, mais à qui je dois auparavant parler enfin d'Isabelle ; et Andrée ne se risque pas plus à me parler de sa tristesse — il ne lui a pas écrit depuis un mois — que je n'ose l'interroger moi-même... Tout cela n'est pas gai.

Gide était très soucieux de la conversation que j'allais devoir avoir avec ma mère. Sa gentillesse pour moi me confond. Mais son état de fatigue m'inquiète ; il se sent incapable de tout effort, même de celui d'écrire, et parle d'employer un dictaphone ; son attention aussi diminue, il lui arrive de lire trois fois une phrase sans la comprendre ; et, pour lui, toute régression des facultés est d'autant plus pénible qu'il en a une conscience plus aiguë.

« *Der beste Freund wird wahrscheinlich die beste Gatti bekommen, weil die gute Ehe auf der Talent zur Freundschaft beruht.* [Le meilleur ami aura probablement la meilleure épouse car un bon mariage repose sur un talent pour l'amitié.] » (Nietzsche).

19 janvier.

J'entrevois ce que pourrait être le roman berlinois : tentatives peu satisfaisantes avec les deux filles (celle du bar et la Russe) ; le long mari-vaudage avec Ilse, où François s' imagine être amoureux, laisse passer l'occasion — par timidité — puis est jaloux, puis se retire par orgueil blessé ; et le livre se terminant par les journées sur le lac de Nikolassee, le jour de Pentecôte dans la barque, et François méditant sur les mots de la vieille dame : « *Il faut tout connaître...* » qui font écho aux mots de Tante Agnès : « *Il faut tout essayer.* » « *Il n'y avait qu'à s'incliner devant deux autorités si respectables...* » Mais le vent grandit, ils doivent faire force de rames vers la rive ; et, le soir, ils tombent de fatigue.

Et d'ailleurs, les sentiments de François sont encore trop confus pour qu'il en prenne conscience. Il est parfaitement heureux sans se demander pourquoi.

« *François devait se dire plus tard qu'il était passé ce jour-là auprès du bonheur ; mais c'est qu'il n'avait pas encore appris à le reconnaître sous cette forme. D'ailleurs il avait été pleinement heureux sans se de-*

mander pourquoi. »

On a l'âge de ses artères. « *Jusqu'à quel âge est-on capable d'écrire des œuvres de jeunesse ?* » (Reverdy).

Ascona, 24 janvier.

Arrivé hier avec maman. L'explication au sujet d'Isabelle s'est faite aussi bien que je pouvais le souhaiter et, pour elle, la joie d'être ici emporte tout.

La veille de mon départ, une heure chez Marie Laurencin, que je n'avais jamais vue en aussi bonne forme. Je dîne chez les Jouhandeau, ayant invité Caria à m'accompagner aux ballets nègres. Confidences de Marcel, entrecoupées par les entrées de Caria en robe de velours noir cloutée d'or. Marcel file le grand amour avec le jeune clarinettiste ; Caria, qui sent le danger, ne parvient pas à lui donner un nom, mais déclare qu'elle en a assez des mensonges de Marcel, de la vie qu'elle mène à cause de lui, et qu'elle va partir pour six mois. Lui, ose à peine croire à ce bonheur (il me raconte la scène extrêmement violente qui a eu lieu l'autre semaine). Quand, dans le taxi, elle me demande : « *Qu'est-ce que vous croyez qu'il en pense ?* », je réponds, pour la pousser : « *Il n'y croit pas. — Eh bien, il va voir ! Dès que j'aurai mis mes affaires d'argent en ordre, je disparaîs. J'ai besoin de solitude, et je veux écrire. Ce n'est pas une vie, auprès d'un être pareil... Il ment à longueur de jour... — Mais, dis-je, il y a des mensonges qui ne sont rien d'autre que la crainte de faire de la peine. — Mais il ne voit pas qu'il me fait doublement souffrir, parce que je me rends compte de tout.* » Elle, elle l'a trompé une nuit et le lui a dit le lendemain (avec remords et dégoût, me dit Marcel). Jamais je ne l'avais vue aussi violente, aussi émouvante d'ailleurs dans ses outrances.

J'aurais dû penser que des ballets nègres n'étaient pas faits pour lui plaire ; pour elle, tout ce qui vient d'Amérique est dégénéré ; et je dois convenir de ma propre déception. À part quelques danseurs remarquables de beauté, de force, de souplesse, ces danses m'ont paru souvent de l'ordre du music-hall, avec une couleur locale de Châtelet. Katherine Dunham n'est remarquable ni par sa danse ni par sa beauté ; à l'inverse de Carmen Amaya, grande danseuse mais assez mal entourée, la créole doit beaucoup à ses partenaires. Mais le plus gênant est qu'on ne sait à quel pays rattacher ces gens. Antilles, Amérique du Sud, Chicago ? Tout ensemble, sans doute.

2 février.

Savoir si la jalousie renforce ou détruit l'amour ?

« *Il ne faut rien regretter jamais. La ligne de notre vie est une tragique et splendide arabesque que nous traçons avec la pointe de notre âme sur la vitre du temps.* » (Reverdy).

4 février.

Cette phrase de Reverdy, je ne crois pas que je pourrais la transcrire encore. Hier, pendant la promenade avec les Eschmann (par la Valle Maggia jusqu'aux villages de Campo et de Cimalmotto), je crois que j'ai plus souffert que dans toute ma vie. Pour la première fois, je doutais du bonheur.

14 février.

Dernière journée, seul, dans la villa, que nous quittons demain. C. est partie ce matin, avec ma mère et la sienne, conduire les enfants à Sion. Nous rentrerons à Paris par l'Italie et Cabris.

Hier, dernière promenade à Ronco et à Morcotte. Pourquoi faut-il que je ne puisse plus écrire qu'ici j'ai été heureux ?

Paris, 25 février.

Retour par Stresa, Gênes, Cabris — d'où nous sommes rappelés par de mauvaises nouvelles de Gide. Il a eu une attaque le samedi 19, mais s'en est tiré d'une manière qui surprend les médecins. Lui-même n'a pas eu conscience de la gravité de son état.

Lundi, soirée mortelle au *Tati* de Jean Schlumberger et au *Silence de la mer*.

L'admirable route entre Aix et Avignon ; le Luberon.

Paris, 6 mars.

Avant-hier, avec C., visite à Green dans le calme appartement de la rue de Varenne. De ses fenêtres, on voit les jardins de l'ambassade de Russie et des hôtels voisins. J'aime cet endroit, qui convient si bien à celui qui l'occupe. L'homme et le lieu sont à l'image de l'œuvre : paisible, nette, assourdie, avec des recoins que l'on devine mais dont l'accès est fermé.

Cette œuvre, d'ailleurs, je la connais mal. Depuis le temps lointain où, à Souvigny, j'ai lu *Léviathan*, et à Perpignan *Épaves*, le *Journal* mis à part, ai-je lu rien d'autre que le beau *Voyageur* et le médiocre dernier ? Avec un peu de mélancolie, Green s'avise qu'il y a vingt-cinq ans qu'il écrit.

Il nous montre quelques beaux portraits de Bérard. L'article qu'il a écrit à la mort de celui-ci, sans avoir la richesse et l'accent émouvant des pages de Colette sur Marguerite Moréno, touchait pourtant par sa simplicité, sa retenue, l'exactitude du dessin.

En le quittant, nous allons voir *Quelque part en Europe*, très proche du *Chemin de la vie*, qui nous a beaucoup plus secoués qu'*Allemagne, année zéro*. La sécheresse de ce dernier film en fait plutôt un reportage qu'une œuvre d'art.

Souvigny, 18 mars.

Ces trois derniers jours, je n'ai fait que travailler au jardin — et relire Proust, dont j'entreprends la relecture. C'est une œuvre qui imprègne à fond la mémoire ; j'y reconnais tout, en même temps que je me rappelle les circonstances qui ont entouré ma première lecture. C'était au lycée ; je dévorais un tome par jour (je regrette de ne pouvoir reprendre ces forts volumes carrés, bourrés de fautes) ; je cherchais sur la carte les noms des lieux voisins de Combray.

La première partie de *Du côté de chez Swann* est comme l'ouverture d'un opéra ; tous les thèmes futurs y sont déjà en germe : Charlus, Balbec, Vinteuil, Gilberte, Legrandin sont déjà présents, ne fût-ce que par leur nom. Mais je fais plus que retrouver les noms : certaines phrases, je les reconnais comme on reconnaît et retrouve des objets familiers. Et là est sans doute — pour moi du moins — le principal charme de ce premier volume, que le jeune Marcel m'y parle comme un ami. Et presque toujours l'admiration l'emporte sur l'agacement.

Souvigny, 5 avril.

Trois jours à Paris, en passant par Lévis où jamais la maison ne nous avait paru plus dévastée. Il faut refaire la toiture. Mais les rosiers sont en place.

À Paris, deux films impitoyables : l'un polonais, *La Vérité n'a pas de frontières* ; l'autre, la *Manon* de Clouzot, grand film où les héros sont coupés de tout espoir.

Gide, assez bien remis, recommence à trop sortir. Nous avons relu ensemble les lettres de Proust, qu'il veut faire publier par Heyd, lettres souvent très belles, un peu agaçantes parfois par leur excès de gentillesse. Je lis aussi celles de Maurice Sachs à Gide, où les sentiments de reconnaissance, d'admiration du premier pour le second sont si poussés que leur publication en devient difficile. Pourtant, quel bel accompagnement à certaines pages du *Sabbat*.

*

Dimanche des Rameaux [10 avril].

Hier, visite à Genevoix. Il a beaucoup maigri, a coupé sa moustache ; j'ai trouvé qu'il ressemblait à Pierre Blanchar. Qu'on a de peine à l'imaginer à l'Académie ! Il me dit que celle-ci déplore de ne pouvoir accueillir Gide : « *Il n'y a aucune raison qu'il n'en soit pas. Claudel y est bien... — Voilà, dis-je, une bonne raison pour que Gide n'en soit pas. Et vous ne lui ferez jamais endosser un uniforme.* » Je n'étais pas revenu aux Vernelles depuis le début de 1940, à la veille de quitter Orléans pour Saint-Cyr. C'était un jour de neige. Hier, admirable lumière sur Jargeau.

Dimanche 1^{er} mai.

Revenus ici (Souvigny) hier, après huit jours en Suisse — quatre à Sion, quatre à Neuchâtel —, un court arrêt à Paris (conférence de Sartre, Ballets des Champs-Élysées — on donnait les quatre ballets décorés par Bérard — et dîner rue Vaneau avec les Camus), et deux jours à la Mivoie, où nous avons campé dans la chambre d'amis par un temps froid. On doit refaire le toit ; mais déjà la future installation se dessine.

Gide, à Nice, vient d'avoir une très forte crise hépatique, dont il semble se remettre ; mais la faiblesse du cœur laisse toujours craindre qu'il ne résiste pas.

Je recopie les quelques notes prises en cours de route :

Dimanche de Pâques, Sion. Arrivés hier matin, après un voyage long et pénible ; mais quelle récompense de retrouver les enfants ! Ce matin, C. est allée les rejoindre, pendant que j'assiste, dans la cathédrale, à la très belle messe de Pâques. Pour la première fois depuis longtemps, encore qu'à ma manière, j'y ai vraiment prié. Je monte ensuite jusqu'à la colline de Valère, où j'écris ceci, en plein soleil, adossé à un rocher, devant la petite chapelle de Tous les Saints. Admirable paysage de collines grises couvertes de vignes, avec les montagnes au loin ; et tout le Valais est en fleurs. J'aime cette petite ville, immuable comme tout le pays, très propre, mais avec des aspects de ville du Sud.

*

Le reste du temps, promenades avec les enfants. Nicolas n'a fait aucun progrès pour parler ou même marcher, mais est devenu extrêmement têtue.

Montée en car à Savièze, où une très belle église. Visite de Valère et du musée. Je monte ensuite, seul, jusqu'au château de Tourbillon, où je somnole au vent et au soleil. Bons repas locaux.

Les journées de Neuchâtel ont été exceptionnellement réussies. Aucun des Heyd n'était malade, et nous avons passé de bonnes heures au bord du lac, dans leur chalet.

Souvigny, 11 mai.

Assez bien travaillé à l'*Histoire de Pénélope*, nouvelle version (je garde provisoirement ce titre). Mais mal fichu depuis deux jours, et sans entrain pour regagner Paris demain.

Continué à lire les lettres de Voltaire pendant son séjour en Prusse, et commencé à lire *Der junge Shakespeare* [d'Alfred Günther] ; lectures françaises : *Les Amandes d'Aix* d'Armand Lunel, *La Cendre* de Marc Bernard, *Le Vin de Paris* de Marcel Aymé. Celui-ci, dont je ne connaissais à peu près rien, m'épate par sa verve imaginative que sert un très bon style.

Paris, 18 mai.

Depuis six jours à Paris. Visites à Marianne Clouzot et à Marie Laurencin, qui veut faire mon portrait, cette fois à l'huile ; visite à Barrault pour le Kleist. Pendant tout l'entretien, il tortille sa mèche en se regardant dans la glace.

Les nouvelles de Gide sont moins bonnes ; infection d'ordre biliaire. On pense à faire venir un spécialiste de Paris. Longs discours d'Yvonne Davet pour m'assurer qu'ils se sont quittés dans les meilleurs termes. Je la dissuade de partir pour Nice.

C. est à Sion, d'où elle gagnera Nice et Cabris.

Dimanche 22 mai, rue Vaneau.

Passe la journée ici, où je suis absolument seul (comme cela m'arrivait voilà six ans), rangeant des livres et des papiers couverts d'une poussière noire. Je traîne depuis quinze jours un rhume intermittent, que je croyais fini mais qui a repris voilà deux jours dans ce petit théâtre de la rue de la Faisanderie où l'on donne *Candaule* et où j'avais entraîné Caria.

J'avais eu une curieuse idée de redonner signe de vie, après des semaines de silence. Je trouve, en arrivant, une Caria en grande tenue, chapeauté — tragique, qui m'entraîne aussitôt sans me laisser voir Marcel, déjà couché, à qui elle n'a rien dit de mon invitation. En cours de route, elle me raconte l'histoire la plus récente avec un jeune professeur de philosophie ; elle dit avoir des preuves de la main de Marcel, que d'ailleurs elle a fait suivre. Elle projette une scène vengeresse, sans craindre aucun scandale ; et pourtant « *je ne veux pas que cela rejailisse*

sur ma famille, car on est des gens propres, chez moi... » Elle se dit écœurée par les mensonges de Marcel et par toutes ses histoires. « *Il ne voit pas qu'on se moque de lui, que c'est uniquement pour le faire casquer ! Avec sa tête ! Heureusement que j'ai mis à l'abri l'argent de la communauté !* » (Dont les deux millions de la maison de Guéret.)

*

Lundi 23.

Très bonne lettre de Gide, et nouvelles assez rassurantes par le D^r Caroli qui l'a examiné hier et me parle longuement de son moral merveilleux, dont le *Journal* donne une idée si peu exacte.

Enfin entre les mains les premiers exemplaires de *l'Anthologie*, qui me semble tout à fait satisfaisante.

Dimanche 5 juin, Pentecôte.

Classé les lettres de Rilke à Gide, fort intéressantes, un peu irritantes parfois.

Courte promenade dans le jardin du Musée Rodin. J'aimerais savoir dans quelle chambre habitait Rilke.

Samedi 2 juillet, Genève.

Dernier de huit jours en Suisse pour en ramener les enfants. Seul ici aujourd'hui, pour diverses courses et revoir les illustrations destinées à *La Symphonie pastorale* que va publier le très gentil Pezzotti, avec lequel nous sommes venus de Paris en voiture.

*

La Mivoie, dimanche 17 juillet.

Depuis des semaines, on attendait la pluie ; les pelouses, les jardins, les fleurs dépérissaient ; moins toutefois ici qu'à Souvigny, où la sécheresse était désespérante. La pluie arrive enfin, courte, mais droite et drue, suffisante pour tout ranimer.

Nous sommes installés depuis quinze jours dans la maison où les peintres travaillent encore. C'est la période où la moindre trace de doigts sur une porte fait figure de catastrophe. Tout va se roder peu à peu, la façade et les tuiles trop neuves se patiner, la vie s'installer avec sa lente usure. Les enfants y contribueront beaucoup, Nicolas en particulier, qui entre dans l'année terrible où chaque geste est au détriment d'un objet. Il est au bord de la parole, mais lui préfère encore le geste ; passionné par toute mécanique, tout ce qui bouge, autos et chats ; très dur de tête, et beaucoup moins doux qu'on n'aurait cru. Dominique est une grosse boule prompte au sourire.

*

19 juillet.

Hier près des Andelys, par Houdan et Pacy-sur-Eure, et par de grosses pluies, pour chercher un jeune cocker au poil roux sombre, auquel nous avons donné le nom de Faff, comme Isabelle appelait le vieux filet à provisions qu'elle considérait comme son chien. Retour par Vernon et la belle route au bord de la Seine. La « *petite ville* » d'Anatole France est en ruines.

Dimanche 31 juillet.

Il manque encore beaucoup de choses, les peintres doivent revenir pour les petites pièces du haut, le tapissier pour les rideaux de ma pièce et les fauteuils du salon, mais tout ce que nous avons éparé est enfin réuni, les meubles de la salle à manger, mon lit de bambou, le canapé de rotin, la vaisselle... La maison, touche par touche, prend son aspect, se rapproche peu à peu de l'image que nous nous sommes faite d'elle. Et déjà nous n'avons qu'une idée : descendre vers le midi, vers Aix où nous avons raté le festival, mais surtout Lourmarin, où Bosco nous attend.

Cet après-midi, nous allons chercher les Grenier à Fontenay.

Lundi 1^{er} août.

Grenier a connu Bosco à Naples, où tous deux étaient pensionnaires de l'Institut Français, il y a environ vingt-cinq ans. Le père de Bosco, très muet, était autrefois chanteur ; sa mère, très bavarde, racontait d'in-vraisemblables histoires. C'est d'elle que Bosco tient son imagination.

Il n'a commencé à écrire qu'à trente-cinq ans ; a commencé par apprendre le chant en Avignon, puis a été maître d'internat, puis professeur en divers endroits ; pendant la guerre, à Salonique où il a rencontré Laurent Vibert, le futur restaurateur de Lourmarin.

À la mort de celui-ci, Bosco ne figurait pas au nombre des dix membres du comité de gestion ; mais le cours des choses a fait qu'il est aujourd'hui le seul administrateur de la fondation. Très actif, très bon homme d'affaires, et se plaisant en compagnie, il semble que le thème de la solitude qui domine toute son œuvre soit plutôt l'expression d'une nostalgie que la transposition d'une expérience profonde. Un peu victime, estime Grenier, de sa puissance d'imagination. Il écrit vite et beaucoup. D'autant plus surprenant et remarquable qu'il écrive bien.

L'Âne Culotte, c'est l'histoire qu'il inventait pour ses élèves de quatrième au lycée de Rabat.

Cabris, 14 août.

Partis de Paris le jeudi 4 août, par Auxerre (arrêt pour la cathédrale), Vézelay, la jolie église de St-Père-sous-Vézelay ; couché à Autun, une des laides villes de France.

Vendredi 5. En évitant Le Creusot, à Cluny, où quelques restes du transept donnent une belle idée de la grandeur de la basilique. Déjeuné au petit café du Milly de Lamartine. Par Châlon, nous gagnons Vienne pour la nuit.

Samedi 6. La grand'route. Valence, Montélimar, Orange. Déjeuné à Carpentras. À L'Isle-sur-Sorgue pour saluer Francine Camus ; puis Vaucluse, un peu abîmé par les papiers sales et les usines, mais où la place est très belle ; admirable clarté des eaux bleues ; nous prenons un court bain glacé. Par le mystérieux Bonnieux, nous franchissons le Luberon. Descente sur Lourmarin. Aucune envie de décrire ici le fameux château, que Bosco nous fait visiter en tous sens. Il montre, aux quatre coins du paysage, les lieux de plusieurs de ses livres et, derrière une petite colline proche du château, le départ du chemin que suivait l'Âne Culotte.

Nous dînons et couchons à Lourmarin.

Dimanche 7. Nous échappons à l'énorme chaleur dans une des salles du château, où Bosco nous rejoint. J'aime son parler, sa verve, ses histoires. Nous déjeunons avec sa femme et lui, servis par un Arabe parfait, dans le « *bastidon* » un peu trop exquis où ils se retirent à l'écart de l'énorme château. Repos, l'après-midi, dans une tour sombre et fraîche, avant de gagner Aix pour la nuit.

Lundi 8. Jean-Marie C[ouissinier] et sa sœur nous rejoignent à Aix et nous emmènent déjeuner au Montaiguët. Après un essai de visite du Jas-du-Bouffant, nous gagnons enfin la mer. Toulon, Hyères — à Saint-Clair, où C. me montre les diverses maisons qu'elle a habitées, nous sommes contraints de passer la nuit sur la plage. Nous prenons notre premier bain au coucher du soleil, dans une lumière sortie des tableaux de Cross ou de Théo.

Mardi 9. Aux Palmeraies, qui me rappellent aussitôt Porquerolle et le Levant. Nous rêvons d'y revenir.

Mercredi 10. Arrêt à Saint-Tropez, qui se reconstruit et a déjà retrouvé sa garde de luxueux bateaux. Arrivons vers 2 heures à Juan, dans l'affreuse villa où Gide s'est installé. Suées, fourmis, moustiques. Je retrouve Gide très amaigri et certainement affaibli par cet infâme climat. Stoppé dans son travail autour des *Caves* : des oppositions se découvrent.

Le soir, vaine tentative de cinéma à Antibes.

Jeudi 11. Matinée avec Gide. Il se plaint avec humour de son isolement. Bain dans l'eau sale de la grande plage, parmi un peuple généralement affreux. Nous avons hâte de gagner les fraîcheurs de Cabris.

Vendredi 12. Très belle promenade par Saint-Vallier, Andon, Caille, Thorenc, Gréolières, Gourdon et Grasse.

Samedi 13. Cabris. Je lis *Le Fanal bleu* de Colette, un peu agacé par le travail excessif, la surcharge de la phrase. Elle ne se dépouille pas en vieillissant.

Au retour d'une promenade à notre bergerie, nous trouvons Gide et Martin du Gard venus en notre absence, et que nous voyons quelques instants seulement sur le bord de la route. J'ai le plus grand plaisir à revoir Martin, et serais heureux de le retrouver demain à Juan, où nous redescendons avant de regagner, avec quelques arrêts, Paris et Lévis.

Aix-en-Provence, 19 août.

Trois jours à Juan. Bonnes conversations avec Martin du Gard, dont la présence fait grand bien à Gide. Le dernier soir, celui-ci raconte le curieux cas de coïncidence dont il a été l'objet, le jour qu'il pensait à se suicider (mais il en parle déjà dans son journal), et l'histoire de l'Homme à Cuverville (qu'on trouve racontée d'une manière un peu confuse dans le journal de Green).

*

Samedi [20], Aix.

Très belle promenade aux gorges du Verdon, après avoir traversé les déserts fantastiques du plateau de Canjuers. Nous revenons par Moustiers-Sainte-Marie, Riez et les bords de la Durance. Arrêt au château d'Allemagne, belle demeure Renaissance malheureusement transformée en colonie d'enfants ; ni le château ni les enfants ne s'en trouvent bien.

Genève, 23 août.

Île du Rhône, où se dresse la statue de Jean-Jacques. Partis d'Aix dimanche matin par Manosque, Sisteron, le col de la Croix-Haute et Vizille, que la cohue des visiteurs nous dissuade de visiter ; arrêt pour la nuit à Chambéry, dont C. avait gardé un bon souvenir et qui nous déçoit tous les deux. Pourtant, aux Charmettes, où nous montons vers la fin de la journée, la simplicité plus que rustique des pièces, avec les ornements en trompe-l'œil, les boiseries paysannes, la vue sur le petit jardin et les montagnes, nous séduisent profondément.

Lundi, Aix-les-Bains, Annecy, Talloire (où C. est née en 23). En

barque sur le beau lac, puis déjeuner sous les arbres dans un restaurant parfait. La propreté de ces lieux est déjà suisse ; mais combien nous goûtons la chambre aux linges impeccables, après la médiocrité des hôtels français dits bons hôtels dans lesquels nous avons couché.

Temps couvert, vent, pelouses desséchées ; la Provence seule nous a montré des coins encore verts. Les Landes sont en flammes. L'absence d'eau devient désastreuse.

*

22 septembre.

Dernier jour de l'été, pluvieux, humide — si humide que la maison ruisselle, que C. est déjà enrhumée, plus ou moins les enfants, qu'il faut penser à chauffer, et que j'allume dans ma pièce un premier feu.

Thomas est venu hier et a passé la nuit. Heureux de le retrouver tel qu'autrefois. Il a des projets de traduction de Nietzsche pour la Pléiade, mais ne rêve que de retourner en Corse, qui l'a séduit comme moi. Il nous lit, dans la soirée, quelques-unes des *Vies imaginaires* de Marcel Schwob ; lit et emporte pour le faire lire à Paulhan mon *Enfant sage*.

25 septembre, dimanche.

La maison était si humide que nous avons commencé à chauffer. Belle journée de nouveau.

Je lis à C. des poèmes des *Amis inconnus* ; ceux que j'ai aimés et sus autrefois me paraissent, aujourd'hui encore, les plus beaux.

J'arrive au chapitre 7 du roman (car cela finit par être un roman) et m'arrête un peu, encore incertain de la fin à lui donner.

Pourquoi ne pas former un volume avec *Avril*, *Le Jour d'Artémis* et les *Vacances* ?

*

(La fin de ces extraits du Journal de Jean Lambert au prochain numéro.)

Lectures gidiennes

André GIDE – Pierre LOUÏS – Paul VALÉRY, *Correspondances à trois voix (1888-1920)*. Édition établie et annotée par Peter Fawcett et Pascal Mercier. Préface de Pascal Mercier. Paris : Gallimard, 2004. Vol. rel. toile grège sous jacq., 24 x 15 cm, 1683 pp., ach. d'impr. 19 mai 2004, ISBN 2-07-075910-5, 59 €.

Correspondance à trois voix, voilà assurément un titre séduisant, même s'il correspond imparfaitement à ce qui est réellement proposé dans ce volume. Il n'est pas question de nier que Gide, Valéry et Pierre Louÿs, au moins dans leur jeunesse, aient pu constituer « une sorte d'extraordinaire trio », suivant les termes de Valéry (p. 41). Pour refléter la construction, puis la dissolution d'une amitié à trois, la mise en perspective des correspondances Gide-Louÿs d'une part, Valéry-Louÿs de l'autre, n'illustre pourtant guère, dans l'écriture, la proposition mise en avant par Pascal Mercier dans son introduction, suivant laquelle « tout trio est la simple juxtaposition de trois duos qui s'enrichissent de leurs combinaisons » (p. 9).

Pour autant, le principe de les réunir en un seul volume ne manque évidemment pas d'intérêt. Le travail d'établissement du texte réalisé par Peter Fawcett et Pascal Mercier pourrait d'ailleurs suffire à justifier cette entreprise. Sans apporter de révélations sur la vie des uns et des autres, les échanges épistolaires entre Louÿs et Gide ou Valéry constituent un document de premier plan sur les milieux littéraires de la fin du XIX^e siècle, que le travail d'annotation réalisé par les deux éditeurs, précis sans pédantisme, permet d'apprécier pleinement. Ces correspondances apportent aussi un éclairage privilégié sur la genèse des idées esthétiques propres à Valéry et à Gide, qui prennent progressivement la mesure des modèles — œuvres et personnes — proposés par l'époque.

L'ambiguïté principale du volume tient pourtant au fait que Louÿs y occupe logiquement la plus grande place — pas loin de sept cents lettres ! Dans cette addition de deux correspondances qui l'impliquent directement, il se taille une part d'autant plus grande qu'il est particulièrement prolixe. Or, dans le trio, on sera tenté de lui attribuer le statut de maillon faible : si Pascal Mercier propose de considérer la correspondance de Louÿs comme son œuvre la plus réussie (p. 37), c'est après avoir souligné l'infériorité intellectuelle et artistique de ce dernier par rapport à Valéry et à Gide, ou encore la faiblesse de ses idées.

À lire cette correspondance, on est en droit de penser que les idées de Louÿs ne sont pas forcément inconsistantes et que, par delà son sens de la provocation, ses lettres témoignent d'une approche de la littérature peut-être plus profonde que celle d'un Régnier, par exemple. Au début de ces échanges, Louÿs subit l'influence d'un idéalisme dont le symbolisme est l'expression la plus claire : il prend des accents mallarméens, pas forcément très convaincants, pour célébrer les « instruments de sacerdoce : la plume, le papier » et forme le vœu de « réaliser l'idéal ; exprimer l'inexprimable », mais pour laisser aussitôt entendre la nuance parnassienne (« écraser la pensée sous le mot et la montrer vaincue, vivante, dévoilée, pure de tout nuage, figée éternellement ») (1889, p. 74). Et ce primat de la forme sur les idées devient la pierre angulaire de son esthétique, réaffirmée notamment au fil de ses échanges avec Valéry, jusqu'à cette lettre en forme de manifeste qui enjoint ce dernier de se rallier au « seul idéal qu'il y ait au monde : le Beau, la Forme esthétique », aux « grandes idées : l'Art pour l'Art, le Culte de la forme, les théories de Flaubert » (1890, p. 199).

Louÿs n'a de cesse d'affirmer fermement ces principes ; savoir s'il les a toujours respectés est évidemment autre chose... Toujours est-il qu'il montre une certaine clairvoyance, semblant deviner l'impasse où devaient s'enfermer symbolistes et décadents, et le moyen d'en sortir, lorsqu'il célèbre le Tintoret, incarnation à ses yeux du « maximum de l'effort tenté vers l'idéal impénétrable » et, surtout, d'un « réalisme plein d'idéal » (1889, p. 89). Il n'est pas loin du « supra-naturalisme » bientôt prôné par un Huysmans soucieux, dans *Là-bas*, d'éviter les deux ornières du réalisme et de l'idéalisme... sauf que son hostilité de principe aux « décadents » le poussera à ironiser, un peu plus tard, sur ce roman de Huysmans (voir une lettre de mai 1891 à Valéry, p. 458).

Les réponses et les objections apportées par Valéry conduisent ce dernier à proposer des formules qu'il s'appliquera ensuite à illustrer,

comme cette définition d'un poète conçu comme « un judicieux architecte, un sagace algébriste, un calculateur infaillible de l'effet à produire » (1890, p. 182), engageant le débat sur une voie théorique, balisée par la lecture de Mallarmé (l'effet à produire...), sur laquelle Pierre Louÿs ne semble guère pouvoir le suivre. Incontestablement, ce dernier joue un rôle positif de contradicteur, qui conduit Valéry à exprimer de façon particulièrement claire sa conception de la littérature, afin de réfuter les idées de Louÿs, en expliquant, par exemple, que « la rhétorique [...] est étrangère à la vraie œuvre d'art, puisque le seul mot "œuvre d'art" évoque une unité, un objet toujours seul, sans recommencement possible » (1891, p. 531). On peut juger que Valéry prend définitivement l'ascendant sur Louÿs, dès lors qu'il cesse d'être impressionné par le petit monde des littérateurs — terrain sur lequel ce dernier avait eu au départ une bonne longueur d'avance sur ses deux amis — et prononce un jugement lucide et définitif sur les enthousiasmes et les engouements des écrivains : « ces phénomènes constituent une sorte de rideau stratégique, derrière lequel s'opèrent des transformations importantes dans le mécanisme littéraire et dans le goût public » (1897, p. 828). La sociologie de la littérature ne fera que vérifier cette idée, bien plus tard.

Quant à Gide... il n'est pas sûr que les échanges avec Louÿs l'aident beaucoup à mettre au net ses propres idées, tant cette correspondance apparaît souvent comme une sorte de dialogue de sourds, ponctuée par les coups de gong retentissants d'un Louÿs qui n'aime rien tant que mener son ami en bateau. Les remarques et conseils de Pierre Louÿs au moment des *Cahiers d'André Walter*, ses comparaisons étonnantes de l'œuvre en cours avec certains succès littéraires de l'époque, comme *Cruelle énigme* de Bourget (1890, p. 164), ne nourrissent guère le débat, ni même la réflexion. On imagine volontiers que les remarques plus intéressantes suscitent d'autant moins de véritable écho qu'elles sont formulées sur le mode constant d'une ironie un peu condescendante ou sur un ton provocateur : on pense par exemple à la manière dont Louÿs critique la préface pour la seconde édition du *Voyage d'Urien*, présentée comme « une page qui a un peu trop l'air de revenir de l'autre monde », sorte de « conversation spirite avec l'ombre de Laforgue » (1894, p. 761), à un moment où, de fait, Gide se dégage progressivement de l'influence symboliste.

Cette correspondance montre bien les tâtonnements de Gide à l'époque de *Paludes* et la façon dont il découvre peu à peu ce qu'il a désigné, dans *Littérature et Morale*, comme sa « plaisanterie particu-

lière ». De façon significative, au moment où il prend conscience de son sens du saugrenu et de l'intérêt de l'exploiter, à peu près à l'époque où il développe l'idée d'une plaisanterie sérieuse, il doit se plaindre à Louÿs de l'incapacité de ce dernier à comprendre cette disposition d'esprit singulière qui nourrit l'écriture des soties : « Mais pourquoi dans d'autres lettres t'obstines-tu à me croire factice quand je plaisante ? Tu ne te souviens donc plus de moi ? » (1894, p. 708). Inspirateur du « grand ami Hubert » de *Paludes*, Louÿs semble bien être ce lecteur dont Gide se plaindra peu après dans sa « Postface pour la deuxième édition de *Paludes* et pour annoncer *Les Nourritures terrestres* » : « Et c'est une des plus irritantes manies de l'esprit que, lecteur, il ne puisse accepter simplement, pour ce qu'on lui donne, chaque phrase ; qu'il prenne au sérieux la page où l'on plaisante, et, lorsqu'on parle gravement, qu'il sourie finement et dise : "Je vois bien que vous plaisantez !" » (*Romans, récits et soties...*, Bibl. Pléiade, 1958, p. 1477). À ce moment, Gide a pourtant conscience de se chercher et de trouver enfin sa voie : « Je traverse une période où je sens que va se décider toute ma valeur intellectuelle ; je n'ai jamais tant ni si bien pensé. » (1894, p. 743). À relire cette correspondance qui prit fin de la façon que l'on sait, on mesure combien frustrants devaient être pour Gide ces échanges avec un Louÿs qui ne jouait guère mieux avec lui le rôle de repoussoir que celui de conseiller.

ALAIN GOULET.

Monique NEMER, *Corydon citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité*. Paris : Gallimard, 2006. Vol. br., 20,5 x 14 cm, 304 pp., ach. d'impr. 4 octobre 2006, ISBN 2-07-077143-1, 21 €.

Corydon, que Gide a si longuement voulu et mûri, son « terrible livre ¹ » qu'il lui fallait absolument écrire même s'il le croyait de « nature à [le] faire fichier en prison ² », cet ouvrage qu'il déclarera « le plus important et le plus *serviceable* [...] de plus grande utilité, de plus grand service pour le progrès de l'humanité) de [ses] écrits ³ », est longtemps

¹ Lettre à Henri Ghéon du 5 juillet 1910 (Gide-Ghéon, *Correspondance*, Gallimard, 1976, t. II, p. 754).

² Lettre à Dorothy Bussy du 31 janvier 1920 (Gide-Bussy, *Correspondance*, t. I, Gallimard, 1979, « Cahiers André Gide 9 », p. 168).

³ *Journal* (janvier 1946), Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », t. II, 1997, p. 1017.

demeuré comme en marge de la production gidienne. Avec lui, Gide voulait « GÊNER ¹ », et il a gêné. Il a fallu attendre 1991 pour qu'il soit distribué dans la collection « Folio », mais enfin, prochainement, il trouvera sa place dans la nouvelle édition de Gide dans la prestigieuse « Bibliothèque de la Pléiade ² ».

Si, aujourd'hui, il n'est plus de nature à jeter l'ostracisme sur Gide et sur son œuvre, on sait qu'il n'en a pas toujours été ainsi, ce que rappelle utilement l'essai de Monique Nemer (dédié à Bertrand Delanoë) qui proclame *Corydon* citoyen, rappelant que le traité gidien constituait en 1924, « bien avant le mot, le premier *coming out* d'un écrivain d'une telle stature, qu'il paya d'un déferlement d'injures et de haines publiques dont la violence stupéfie un lecteur d'aujourd'hui ³ ».

Le projet de Monique Nemer consistait à étudier la place et les manifestations de l'homosexualité dans les milieux littéraires en France, dans la seconde moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e. Ayant rassemblé une vaste documentation sur la question, elle ne pouvait que constater la place et le rôle éminents de Gide et de son *Corydon* dans ce champ littéraire, en particulier l'action remarquable et exemplaire que constitua la publication de *Corydon* en 1924, après deux autres publications confidentielles. C'est ainsi qu'elle a décidé de réorienter son projet en centrant son étude sur *Corydon* dont elle montre bien la situation de phare et d'exemple singulier. C'est pourquoi aussi, ce qui l'intéresse n'est pas de se pencher sur le détail de ce que dit *Corydon*, mais bien d'envisager sa publication comme acte, comme dire, comme parole par laquelle l'auteur affirme et se livre, se démarquant nettement du caractère clandestin, honteux, moralisateur ou injurieux avec lequel on parlait à cette époque de l'homosexualité, ou plutôt on n'osait en parler, de l'opprobre dont on l'accablait.

Tout le propos du *Corydon citoyen* de Monique Nemer est donc centré sur le dire, le « geste qui oppose au déni d'identité l'affirmation de soi » (p. 11), sur la démarche qui joint à l'aveu, au « *coming out* », l'explication didactique et l'effort patient de justification ; sur la volonté et la détermination dont Gide fait preuve en voulant convaincre, quitte à

¹ « Feuilletts [1911] », *Journal*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », t. I, 1996, pp. 685-6.

² André Gide, *Œuvres romanesques et théâtrales*, éd. sous la dir. de Pierre Masson, 2 vol. à paraître dans la « Bibl. de la Pléiade » n 2008.

³ *Corydon citoyen*, p. 10.

risquer sa réputation et sa liberté. Pendant près de trente ans, Gide va porter en lui ce projet de dire, rassemblant patiemment des documents traitant de la question et des éléments de preuve visant à réintégrer l'homosexualité dans l'ordre de la nature, mûrissant sa stratégie.

Cet ouvrage comporte sept chapitres. Dans le premier, « L'innommable », M. Nemer montre l'évolution du regard et du discours sur l'homosexualité pendant un siècle, et combien la parole de Corydon tranche non seulement sur celle des Tardieu ou Proudhon d'une part, des Proust ou Jouhandeau de l'autre, mais combien elle prend sa source dans les procès Wilde de 1895, combien Gide a été peiné et intimement révolté par les dénégations d'Oscar Wilde, combien, comme l'avait déjà montré Daniel Durosay, le projet de *Corydon* s'ancre dans la volonté d'oser dire, ce que Corydon rappelle dès le départ : « Oh ! des victimes ! des victimes tant qu'on en veut ! des martyrs, point. Tous ont nié ; tous nieront ¹. » Corydon par son livre fantôme, Gide par son livre programmé par étapes, ne craindront pas de s'exposer au martyre.

« Le rendez-vous manqué » dont il est question au second chapitre est celui de Gide et de Freud. Le chapitre montre l'évolution du discours scientifique et médical dans lequel prend place *Corydon*, la lente genèse de l'ouvrage alors que le docteur Magnus Hirschfeld a fondé à Berlin le WhK (Comité scientifique humanitaire), premier groupe socio-politique destiné à lutter contre les discriminations à l'endroit des homosexuels ; et la patiente « stratégie » de Gide pour parvenir à la publication de son livre. M. Nemer revient sur la manière dont Gide, découvrant Freud en 1921, s'enthousiasme et rêve de lui faire préfacier *Corydon* grâce à l'entremise de James Strachey, le frère de Dorothy Bussy. Mais l'affaire tourne court et Gide se vengera en caricaturant la psychanalyse dans *Les Faux-Monnayeurs*.

Le chapitre suivant, « Le désir et la Loi », rappelle utilement à quel point l'homosexualité s'est trouvée en butte à la répression politique et policière, combien elle a été poursuivie et condamnée à cette époque. En Allemagne, on brandit le paragraphe 175 qui punit la « débauche contre nature », en 1902 contre Alfred Krupp, « l'homme le plus riche du monde », et en 1907, contre le prince Philipp zu Eulenburg, et le comte Kuno von Moltke, proches de l'Empereur. En Angleterre, après l'affaire Wilde, c'est le général Mac Donald qui, en 1903, se suicide pour avoir été surpris dans une situation compromettante. En France, l'affaire

¹ *Corydon*, Gallimard, « Folio », 1991, p. 19.

Renard témoigne de la façon dont la justice peut être influencée et détournée par l'accusation d'homosexualité. Monique Nemer évoque les mœurs pédérastiques de Gide, son rejet de la sodomie et de l'efféminé ; enfin la façon dont *Si le grain ne meurt* est associé à *Corydon* comme deux phases complémentaires d'un même acte.

Puis vient l'examen des rapports de Gide avec Madeleine, la question du mariage et des relations avec Marc Allégret, celles aussi avec son entourage d'amis homosexuels, les Rouart, Ghéon, Jean Schlumberger, Alibert... Après quoi sont évoqués les « Charlot, Dédé, Lucien et les autres », et les abondantes publications de l'époque évoquant l'homosexualité dans des perspectives les plus variées (anticléricalisme, antimilitarisme, psychologie, commerciales, sentimentales...). Place aussi à l'importante enquête des *Marges*, en 1926, lancée par Montfort à l'occasion de la publication de *Corydon*, *Les Faux-Monnayeurs* et *Si le grain ne meurt* qui ont échauffé la bile de Souday (« la mesure est comble », a-t-il écrit à propos des *Faux-Monnayeurs*). L'une des réponses ne craint pas de faire appel au fascisme pour écraser l'homosexualité : « *Sous l'Ordre Moral, alors que la France était encore un pays sain, on ne parlait de ces saletés qu'à voix basse, ou à huis-clos. [...] Quand la France sera redevenue ce qu'elle doit être à l'aide d'un Homme et d'une trique, ces mauvaises mœurs disparaîtront d'elles-mêmes. [...] Allez donc voir si dans l'Italie d'aujourd'hui — l'Italie, pays classique de l'homosexualité — on ose ouvertement parler, comme en France, de tribades et de pédérastes !... L'Homme et la trique sont venus*¹. » Finalement, M. Nemer montre comment le discours de *Corydon* « se situe étrangement “ailleurs” » (p. 200) dans l'époque, ancré dans le classicisme et les mœurs grecs, dans une argumentation scientifique et historique austère, et à l'écart de la psychanalyse.

Dans le chapitre intitulé « Femmes, je vous aime », M. Nemer évoque le rôle considérable qu'ont joué trois femmes qui ont aimé Gide par leur assistance et leur soutien au moment de *Corydon* : Maria et Élisabeth Van Rysselberghe, d'une part, Dorothy Bussy, féministe militante, de l'autre ; ainsi que l'importance du « groupe de Bloomsbury » en Angleterre. Enfin, « Debout, les damnés de la terre... » montre comment *Corydon* a constitué pour Gide la première étape d'un combat qui le mène d'une affaire personnelle à une démarche citoyenne, pour considérer la

¹ Georges Maurevert, dans *Les Marges*, t. XXXV, n° 141, 15 mars 1926. Réédité par les *Cahiers Gay-Kitsch-Camp*, n° 19, 1993, p. 46.

place et les droits de chacun dans sa société. Après *Corydon*, ce sera le combat contre les pratiques coloniales, puis en faveur de la révolution soviétique. Parallèlement à cette démarche vers la reconnaissance citoyenne, sont mentionnés l'apparition, en janvier 1909, d'*Akadémos*, première revue homosexuelle de langue française, et différents mouvements anarchistes ou autres faisant une petite place à l'homosexualité. Il y est surtout question de la déception de Gide de constater que le régime de l'URSS combat féroce­ment l'homosexualité et le criminalise : « *Ils semblent considérer que l'homosexualité est due uniquement au loisir, au snobisme, au côté blasé, vicieux de la société bourgeoise. Et, chose absurde, ils nient que ces tendances existent encore chez eux ! Mais alors, pourquoi sévir avec cette sévérité ? si c'est vraiment un sous-produit du régime capitaliste, il s'éteindra de lui-même dans un autre milieu* ¹. »

Et Monique Nemer termine en célébrant le courage des dénonciations de *Retour de l'URSS* qui se situent dans la logique de celui qu'il a fallu à Gide pour publier *Corydon* et *Si le grain ne meurt* : « La citoyenneté revendiquée, affichée, par André Gide – et payée au prix fort – est celle de la parole : ce qui est vu, su et vécu ne peut être tu » (p. 282). C'est une belle conséquence du protestantisme de l'écrivain.

Finalement, même si cet ouvrage n'apprendra pas grand'chose sur Gide au gidien averti, sa lecture lui sera précieuse en ouvrant et élargissant ses horizons, par les perspectives qu'il trace, par les informations qu'il donne. Si nous avons pu relever au passage quelques rares erreurs factuelles ², il faut le louer pour son engagement si informé et intelligent, et la manière qu'a Monique Nemer d'atteindre un vaste public sans concession concernant la précision et l'exactitude des faits, comme la rigueur de l'argumentation.

JEAN-MICHEL WITTMANN.

¹ *Les Cahiers de la petite Dame*, t. II, Gallimard, « Cahiers André Gide 5 », 1974, p. 413 (24 octobre 1934).

² Citant la fameuse lettre comminatoire de Claudel à propos du passage de la page 478 des *Caves du Vatican*, M. Nemer écrit inexactement : « Il s'agit du récit d'un rêve à tonalité homosexuelle de Lafcadio » (p. 31), alors qu'il s'agit exactement de sa remémoration mettant en cause le curé de Covigliajo et l'enfant, avant l'acte gratuit : « Le curé de Covigliajo [...] Passons. » (V, 1). P. 206, note 78, il faut lire « 1929 », et non « 1939 » pour la mise en route du projet des *Œuvres complètes* de Gide. Enfin, p. 255, il faut lire « quatre ans », et non « cinq » pour la durée du mandat du maire de La Roque-Baignard (1896-1900).

Regard sur la Correspondance André Gide–Marc Allégret
Miroirs en vis-à-vis
*Une vie comme littérature, une littérature comme vie*¹

Les Éditions Gallimard ont édité une *Correspondance* monumentale — la correspondance entre André Gide et Marc Allégret — qui éclaire de façon nouvelle la vie non seulement personnelle, mais également artistique et littéraire du grand écrivain français.

Gide entre en étroits rapports avec la famille Allégret quand, à l'âge de onze ans et suite à la mort de son père, Élie Allégret, de quatre ans seulement son aîné, devient son précepteur. Par la suite, Élie, devenu pasteur protestant, part en voyage pour une série de missions et André Gide, pour soutenir Suzanne, l'épouse d'Élie, prend soin de sa famille. C'est dans ce milieu que naît le rapport entre Gide et Marc, le quatrième des enfants Allégret, rapport qui se révélera intense et décisif des deux côtés. Alors que Gide en sera stimulé et inspiré pour son œuvre (pensons, seulement à titre d'exemple, à son voyage au Congo en compagnie de Marc en juillet 1925, durant lequel Gide s'ouvrira aux questions sociales), Marc développera une grande curiosité dans les domaines artistique et littéraire, devenant progressivement un cinéaste célèbre et apprécié, dont la *Correspondance* rappelle, en appendice, l'importante filmographie. Au Congo, comme il a justement été noté, c'est le regard de Gide qui change et les talents de Marc qui mûrissent.

C'est de cette vie entière de rapports vécus intensément que naît la correspondance entre Gide et Allégret, qui couvre plus de trente ans. L'œuvre, fruit d'un travail d'archives très élaboré, s'ouvre par un hommage chaleureux à celui qui avait projeté l'édition : Daniel Durosay. Ce dernier, en accord avec la fille de Marc Allégret, Danièle, avait fourni un travail intense pour transcrire cette correspondance qui nous renseigne sur les rapports entre un Gide d'âge mûr et le jeune Marc, auquel l'écrivain fut lié par un amour fort, complexe, durable, dans lequel se mélangaient les composants de la protection, du guide, de la *paideia* et de la passion. « Je voudrais que chaque matin, avant de te lever — que dis-je : je voudrais que dès la veille au soir — tu te veuilles et t'exiges beau, noble, actif, intelligent » (25 et 26 avril 1918, lettre 44). Il s'agit, à bien

1. Cet article est la version française de celui paru en 2005 en langue italienne dans les *Annales de l'Université des études de Naples L'Orientale*, section *Romance*, vol. XLVIII n° 2.

observer, d'un authentique et fort amour *grec*, duquel naît, pour Gide, une inspiration profonde pour sa *fécondité* — et pour le dur travail de l'art. Comme Gide l'écrit à Marc : « L'art ne s'obtient que par contrainte, et jamais par laisser-aller. Il faut faire de ta vie entière une œuvre d'art — et d'abord soigner le détail » (lettre 44). Et ce n'est pas un hasard que Marc ait écrit à Gide, peu de jours auparavant (21 avril 1918, lettre 42) : « Lafcadio, Nathanaël, Immoraliste, tous trois vous êtes en moi. Et je ne puis arriver à être tranquillement l'un de ces trois. Non, je ne puis pas. »

Il s'agit, comme on peut le constater par ces seuls signes, de rapports capables d'illuminer une trame de significations profondes qui restent en coulisses de la vie créative de Gide : nous songeons à *L'Immoraliste* (1902), à *La Porte étroite* (1909), à *La Symphonie pastorale* (1919), aux *Faux-Monnayeurs* (1926), ce dernier étant le seul roman qui n'ait pas été écrit en fonction de son épouse Madeleine, comme le soulignent Jean Claude et Pierre Masson dans leur belle introduction (p. 21).

Dans la *Correspondance* Gide–Allégret, ce sont les préférences et les passions qui frappent le lecteur, d'une façon fragmentaire mais significative :

Wilde prétendait qu'en France, avant Verlaine, il n'y avait eu que deux grands poètes : Baudelaire et Villon. (Remarques-tu que tous ceux-ci ont été condamnés ! et condamné Flaubert et condamné Dostoïevsky. Condamnés tous ceux que j'admire. Oui, Villon est un frère, et j'aime que tu lui tendes la main. Je t'assure que certains jours leur prison me fait envie... (15 mai 1918, lettre 58).

Mais de cette correspondance émergent également des confessions sur l'activité littéraire de Gide en voie d'accomplissement, par exemple sur *La Symphonie pastorale*, dans les pages de laquelle on peut cueillir, en filigrane, des éléments de la vie des Allégret et de la vie de Gide lui-même, comme le soulignent Jean Claude et Pierre Masson : « Je travaille beaucoup. Mon livre devient terrible. J'ai toutes les peines du monde à retenir mon pasteur [le pasteur de *La Symphonie pastorale*]... » (15 mai 1918, lettre 58).

Que veut donc dire Gide à Marc, en ce mois de mai 1918, quand il confesse que, plein de son personnage, le pasteur protestant, il a toutes les peines du monde à le « retenir » ? Comme nous avons eu l'occasion d'écrire ailleurs, sa vie *est*, en partie considérable, son écriture ¹. Nous

1. C. Saggiomo, « André Gide : du moi à l'écriture », *Annales de l'Université*

pouvons donc dire, sans crainte d'exagérer, qu'il vivait en authentique symbiose militante avec l'écriture, dans laquelle sa vie personnelle et intellectuelle se reversait comme dans un miroir, à un point tel de le transformer lui aussi, pour ainsi dire, en un miroir de l'écriture (l'importance du miroir dans l'univers gidien a déjà été décrite par divers critiques ¹). Gide, donc, n'exagère absolument pas quand il écrit qu'il a « toutes les peines du monde à écrire sur son personnage ». Pour lui, se laisser glisser dans le miroir de l'écriture équivaut à plonger dans le drame réel de son moi. Plusieurs fois, il a vécu ses peines à travers ses personnages et, plusieurs fois, ses personnages se sont révélés un moyen pour chercher une dramatisation à ces peines et une solution *autre* qui lui aurait permis, en jouant la carte du possible, de clarifier les nœuds de son existence. D'autre part, dans sa correspondance avec Marc Allégret, il existe durant cette période beaucoup de références à *La Symphonie pastorale*. Quelles sont donc les peines auxquelles il fait allusion ? Et de quoi l'écrivain doit-il « retenir » son pasteur ? Gide vit, dans ces années, le grand problème — un des thèmes forts de son existence — su rapport entre authenticité et vie sociale, entre éthique des obligations et éthique de la liberté. Il ne faut pas oublier, à ce propos et comme le soulignent Jean Claude et Pierre Masson dans l'Introduction, que *La Symphonie pastorale* subit fortement les conséquences de ses rapports avec la vie des Allégret. Gide vit dans cette famille, en s'occupant des fils du pasteur, une situation affective très forte et complexe : d'un côté, il se sent chargé du devoir, réel et absorbant, d'éduquer les fils Allégret, surtout André et Marc, de l'autre, il se sent toujours plus impliqué dans un rapport d'amour avec Marc auquel il ne sait renoncer. Il doit donc vivre — et entend vivre de façon authentique — deux situations différentes et conflictuelles. *Comment* vivre dans une telle situation existentielle une éthique réelle fondée non sur le mensonge mais sur la liberté ?

des études de Naples L'Orientale, section *Romance* (dirigée par Giovanni Battista De Cesare), vol. XLVII n° 1, 2005, p. 137 et sv. ; Id., *Introduzione. Da Teseo a Narciso*, dans A. Gide, *Il Trattato del Narciso. Teoria del Simbolo*, introduction, traduction et notes de C. Saggiomo, Naples : ESI, 2005.

1. Voir P. Lachasse, *L'Itinéraire d'André Gide. Écriture et problématique du moi*, thèse pour le doctorat d'État ès Lettres, Université Paris IV Sorbonne, septembre 1987 ; É. Marty, *André Gide, qui êtes-vous ?*, Lyon : La Manufacture, 1987 ; B. Fauconnier, « Le jeu du moi », *Magazine littéraire*, Paris, janvier 1993, n° 306, p. 39 ; R. Bastide, *Anatomie d'André Gide*, Paris : P.U.F., 1972, *passim*. À noter également, *André Gide*, Tournai : La Renaissance du Livre, 1998.

Dans *La Symphonie pastorale*, les figures apparaissent brisées et disloquées selon une stratégie différente, comme dans un kaléidoscope qui en re-mélangerait les sens. Le pasteur s'aperçoit que son fils Jacques aime Gertrude, une pauvre fille aveugle que lui-même a adoptée, un « paquet de chair sans âme ¹ », et il cherche donc à éloigner rapidement son fils, avançant son départ déjà programmé. Dans le même temps, Gertrude confesse au pasteur qu'elle l'aime et lui demande : « Pourquoi ne pourrions-nous pas nous aimer ? Dites, Pasteur, est-ce que vous trouvez que c'est mal ² ? » Et le pasteur de répondre : « Le mal n'est jamais dans l'amour ³. » On peut remarquer ici, à bien observer, le même problème que Gide se posera dans *Si le grain ne meurt*, le journal de sa vie, quand il s'interrogera sur la manière de résoudre ces conflits intérieurs dans lesquels entrent en jeu l'amour et la liberté. *La Symphonie pastorale* retrace, à travers le journal du pasteur protestant, l'histoire de ses tentatives intérieures pour se cacher à lui-même, derrière des passages des Saintes Écritures, la vraie nature de son attachement à Gertrude et, en même temps, les fausses modalités avec lesquelles il décrit à la pauvre fille aveugle un monde différent de la réalité. Mais tout se précipite dans la suite quand, grâce à une opération, Gertrude recouvre la vue et peut donc voir et comprendre de ses propres yeux ce que le pasteur lui a jusque-là caché sur le malheur du monde. Elle reproche alors au pasteur son mensonge et, lacerée par le désenchantement, se tue. Le fils Jacques, qui aimait Gertrude, s'éloigne moralement de son père. Comme on peut le constater, Gide, dans la situation dramatique de *La Symphonie pastorale*, et fidèle à sa manière d'écrire, projette une partie de lui-même. Il écrira, non par hasard, que dans son œuvre littéraire il avait jeté des morceaux de sa chair : « Ce qui manque à chacun de mes héros, que j'ai taillés dans ma chair même, c'est ce peu de bon sens qui me retient de pousser aussi loin qu'eux leurs folies ⁴. » Nous ajouterons : des morceaux de sa chair replacés dans un jeu dramatique du possible que seule la littérature peut ouvrir. Seule la vie créative nous permet d'explorer selon *d'autres* modèles les profondeurs de l'existence. En quoi — nous demandons-

1. A. Gide, *La Symphonie pastorale, Romans, récits et soties*, Paris : Gallimard, 1958, p. 880.

2. *Ibid.*, p. 911.

3. *Ibid.*

4. A. Gide, *Journal des Faux-Monnayeurs*, Paris : Gallimard, 1995 [1927], p. 82.

nous alors — Gide fait-il de si grands efforts pour « retenir » son pasteur ? Il est certain qu'il cherche à réduire à des limites décentes, bien qu'encore insupportables, les modèles hypocrites réactifs qu'il vit dans ce conflit. Mais nous croyons que ce point peut être mieux compris encore grâce à un passage du *Journal*, dans lequel il parle, durant la même période, de son rapport avec Marc. Dans son *Journal*, en date du 20 avril 1918, c'est-à-dire peu de jours après la lettre à Marc citée ci-dessus, Gide note : « Je me demande si je n'ai pas grand tort de vouloir corriger Marc ; si je n'ai pas, moi, plus à apprendre de ses défauts qu'il n'aurait profit, lui, à acquérir les qualités que je voudrais lui enseigner ¹. » Les deux situations apparaissent, dans le vécu de Gide, extraordinairement symétriques : d'une part, Gide confesse à Marc qu'il fait des efforts considérables pour « retenir » son pasteur ; de l'autre, il se confesse à lui-même ses doutes sur son comportement envers Marc : s'il ne le corrige pas trop, son Marc, l'empêchant ainsi de grandir. N'oublions pas que dans le Gide qui s'exprime dans *La Symphonie pastorale* et dans le Gide qui écrit sur lui-même, la question éthique est la même : quelle marge de vie et d'action donner au problème de la vérité entendue dans le sens de liberté ? En réalité, Gide, en intervenant sur le monde de son écriture, intervient sur lui-même et il en est conscient. Il avait à ce propos noté dans le *Journal* beaucoup d'années auparavant, en septembre 1893 :

En sortant de nous, il [le livre] nous change, il modifie la marque de notre vie ; comme l'on voit en physique ces vases mobiles suspendus, pleins de liquide, recevoir une impulsion, lorsqu'ils se vident, dans le sens opposé à celui de l'écoulement du liquide qu'ils contiennent. Nos actes ont sur nous une rétroaction ².

Comme dans une situation complexe devant un miroir où on aurait des difficultés à distinguer la vraie réalité de celle reflétée. Gide nous dit d'une part que le pasteur devrait être empêché de s'enfermer dans la fausse et dangereuse morale de l'apparence, d'autre part, qu'il doit s'empêcher lui-même de faire obstacle à la liberté de celle qu'il aime. Dans un cas comme dans l'autre, l'amour peut — mais avec des modalités différentes — être coercitif. Là — dans *La Symphonie pastorale* — où un amour dévié peut créer problème, sous le masque de l'éducateur,

1. A. Gide, *Journal 1887-1927*, éd. Éric Marty, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p. 1063.

2. *Ibid.*, p. 171.

ici — dans la vie quotidienne — où une éducation déviée peut créer problème sous le masque de l'amour. Les figures de Gide-éducateur et de Gide-pasteur s'échangent pour ainsi dire de façon spéculaire, les conflits et les sens déplaçant de façon différente la gravité des problèmes. Tous les deux, le Gide-guide et le Gide-pasteur, vivent une ambivalence cruciale entre celui qui guide et celui qui aime.. Mais alors que le Gide-guide, qui vit son amour, s'interroge sur les contraintes qu'il peut inconsciemment faire subir à sa façon de guider, le Gide-pasteur, dont le Gide-écrivain reflète en lui-même l'ambivalence, ne s'interroge à l'inverse *pas assez* sur les contraintes qu'il impose à la pauvre aveugle en lui cachant la vérité. Aucun des deux Gide, en vérité, n'a trouvé le seul et vrai chemin, mais la confrontation des deux devant le miroir est assurée du chemin complexe — à travers la correspondance et le journal intime — qui amène *l'unique* Gide à s'interroger en vivant et à vivre en s'interrogeant. Si le Gide-pasteur *ne* s'interroge *pas* comment et combien son amour déguisé peut être contraignant, le Gide-guide, à l'inverse, se demande comment et combien son amour vécu peut et doit être moins contraignant, pour donner plus de place à une vraie liberté. Là réside la conception qu'avait Gide en général de l'éducation : « Éducation, c'est délivrance. C'est là ce que je voudrais apprendre à Marc » (1^{er} novembre 1917 ¹). Ne négligeons pas le fait que le verbe « délivrer » a ici une forte résonance sémantique et sous-entend plutôt « laisser place libre ». La vie dans l'écriture et la vie au quotidien se révèlent être, à cause de Gide et peut-être malgré Gide, deux miroirs placés en vis-à-vis, deux miroirs entre lesquels s'établit un monde commun et une osmose, dans lesquels se déroule même — ou peut se dérouler — comme dans la métaphore indiquée ci-dessus par Gide, un mouvement de « rétroaction » entre les figures. Si la littérature permet de vivre ailleurs, par personne interposée, la vie quotidienne permet, peut-être, de revivre encore et consciemment ce qui, dans la littérature, a été vécu différemment.

Du reste, il faut noter que dans le vécu gidien on peut assister souvent, et non par hasard, à une profonde connexion, consciente ou inconsciente, entre la situation littéraire et la situation de vie. Ainsi, nous lisons dans le *Journal* :

Une fatalité irrésistible me précipitait en avant, et j'aurais tout sacrifié pour retrouver M. [Marc] — sans même me douter que je lui sacrifiais quelque chose [...]. Aujourd'hui j'ai le plus grand mal à m'intéresser de nouveau à l'état d'es-

1. *Ibid.*, p. 1045.

prit de mon pasteur, et je crains que la fin de ce livre n'ait à en souffrir. Pour tâcher de ranimer ses pensées (du pasteur), j'ai repris l'Évangile et Pascal. Mais tout à la fois je souhaite de retrouver un état de ferveur, et je ne veux point m'y laisser prendre. (16 octobre 1918 ¹).

Notons la circonstance extraordinaire par laquelle, dans la même page de *Journal*, Marc et le pasteur sont cités ensemble — et il ne s'agit certainement pas d'une pure juxtaposition, si ce n'est superficiellement. Du reste, il suffit de remarquer que dans le *Journal*, Marc est caché sous l'initiale de son prénom.

Gide a été, en réalité, dans son aspiration à une vraie vie qui cherche le droit chemin pour se libérer des masques, le premier critique de sa nudité. Certains auteurs ont intensément souligné cette réplique de Bernard, l'un des personnages de Gide dans *Les Faux-Monnayeurs* : « Tout le monde ne peut pas se payer, comme Hamlet, le luxe d'un spectre révélateur ². » Chaque homme devrait être voué, selon Gide, à devenir en une certaine mesure son propre « spectre révélateur », pour vivre les mille possibilités, que Gide lui-même ignore et qui résident en chacun :

Comme un malade dans son lit, qui se retourne pour trouver le sommeil, du matin au soir je m'inquiète ; et la nuit encore l'inquiétude me réveille. [...] Je m'inquiète de ne savoir qui je serais ; je ne sais même pas celui que je veux être ; mais je sais bien qu'il faut choisir ³.

Le conflit entre les mille « moi » possibles et la nécessité du choix sont exposés avec lucidité. Mille âmes possibles explosent dans cette recherche tourmentée. « Je me sens mille possibles en moi ; mais je ne puis me résigner à n'en vouloir être qu'un seul ⁴. » D'où vient, chez Gide, un tel conflit ? Du besoin de sincérité. Cette « sincérité » constitue dans toute l'œuvre gidienne un leitmotiv permanent, presque obsédant : « N'être pas constant avec soi, cette pensée m'est insupportable ; et l'horreur aussi de commettre quoi que ce soit qui me forcerait au mensonge — ne fût-ce que devant elle [Madeleine] seule ⁵. » Gide a horreur du mensonge même dans le cas où personne ne peut être amené à le découvrir. C'est de là que naît son exigence continue à s'explorer lui-même sans pitié. Mais il a en même temps à ce propos conscience de sa vanité,

1. *Ibid.*, p. 1073.

2. A. Gide, *Les Faux-Monnayeurs, Romans, récits et soties*, p. 977.

3. A. Gide, *Journal 1887-1925*, 3 janvier 1892, p. 149.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, septembre 1893, p. 172.

même de celle qui se cache justement derrière cette exploration de lui-même, dès lors qu'il sait qu'il devra, malgré ses efforts de sincérité, se poser toujours cette question radicale : suis-je sincère en me comprenant et en me comportant ainsi, ou bien est-ce que je cherche simplement à valoriser ce qui, dans le fait d'être sincère, m'embellit ? Dans l'analyse impitoyable de son propre « moi », ce qui devient très important à ce stade est la recherche de *l'intensité*. Ce n'est pas hasard si c'est justement l'intensité la qualité qui touche le plus profondément Gide dans une œuvre d'art (voyons, à titre d'exemple, ce qu'il a écrit à propos d'un tableau de Tiziano, *L'Uomo coi guanti*¹). L'âme de Gide a besoin de *sincérité* mais, en même temps, d'*intensité*, aussi et surtout parce que la sincérité ne peut pas ne pas vivre les contradictions de son état. C'est pourquoi l'intensité représente la réelle forme spécifique dans laquelle peut se vivre la sincérité. Gide se trouve donc dans la condition de découvrir qu'être sincère n'est pas seulement un conflit intérieur continu, mais que lui-même a également et paradoxalement besoin d'être en *conflit*. L'absence de conflit intérieur représenterait la fin de chaque mouvement et provoquerait une immobilité de mort. Seul le conflit préserve Gide de cette condition qu'il craint par-dessus tout : celle où il serait défini et fixé en une figure qui représenterait tout ce qu'il est. Son esprit critique, donc, peut faire à ce propos deux considérations essentielles. La première : « Je ne suis jamais ce que je crois que je suis² », d'où le mouvement constant pour se frayer toujours de nouveaux passages dans la fiction inconsciente d'un tel credo. Et la seconde : « La complication, je ne la recherche point ; elle est en moi. » Gide est donc bien conscient du fait que les contradictions qu'il vit constituent, avant même de représenter un conflit entre un bien et un mal, une lutte entre des *natures* — et par conséquent, le moyen complexe et spécifique par lequel il s'attribuait sa « singularité » : « J'ai dans la chair et dans l'esprit tout ce qu'il faut pour être, et pour m'empêcher d'être, un "grand homme"³. »

Nous disions que Gide se reprochait de ne pas avoir concédé suffisamment de liberté à Marc. Mais il sait, en même temps, que rendre à l'autre la liberté qui lui revient signifie également, en une certaine mesure, lui rendre ces contradictions qui, devenant conscientes, lui permet-

1. *Ibid.*, août 1893, p. 169.

2. Cité par R. Bastide, *Anatomie d'André Gide*, p. 75.

3. A. Gide, *Journal 1887-1925*, février 1902, p. 347.

tront une fois travaillées de façon adéquate, d'être, dans son originalité, celui qu'il est. En ce sens, la fonction d'éducateur ne se limite pas à être un indicateur de préceptes, mais plutôt un *catalyseur de potentialités*, et ce, dans la mesure où il favorise et éclaire ce sur quoi il insiste déjà dans son mode d'éducation. C'est dans ce sens précis que Gide se reproche de ne pas encore avoir été, pour Marc, ce qu'il voudrait pouvoir être. Mais, à bien observer, c'est justement là le point crucial du discours que Gide tenait à Nathanaël, son élève idéal, dans *Les Nourritures terrestres*, après lui avoir écrit et dédié son livre :

Nathanaël, à présent, jette mon livre. Émancipe-t-en. Quitte-moi. Quitte-moi ; maintenant tu m'importunes ; tu me retiens ¹ : l'amour que je me suis sur-fait pour toi m'occupe trop. Je suis las de feindre d'éduquer quelqu'un. Quand ai-je dit que je te voulais pareil à moi ? — C'est parce que tu diffères de moi que je t'aime ; je n'aime en toi que ce qui diffère de moi. [...] Jette mon livre ; dis-toi bien que ce n'est là *qu'une* des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne [...]. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatiemment ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres ².

Gide dédie également une œuvre à Marc — œuvre faite de comportements, de gestes, de lettres. Et, comme on peut le déduire de la *Correspondance* entre Gide et Allégret, Marc *sait* qu'il ne peut pas ne pas être, en une certaine mesure, le Nathanaël de Gide. Exactement comme il sait qu'il ne peut pas être son *Immoraliste*, l'homme qui n'a pour unique règle que soi-même et son *Lafcadio*, l'auteur de l'« acte gratuit » (lettre 42). Symétriquement, Gide sait, de son côté, que Marc doit pouvoir devenir l'œuvre d'art que lui-même, en puissance, est déjà (lettre 44) et sait en même temps qu'il doit, pour travailler à cette fin, pouvoir clarifier sa propre personne.

Dans cette prise de conscience de la contradiction inévitable entre le fait de devoir être soi-même et le fait de devoir l'être à travers la fonction libératoire d'un autre qui nous guide, Gide montre qu'il entame, dans sa correspondance avec Marc également, une partie non négligeable de son

1. Notons ce verbe « retenir » qui, ici, semble avoir une fonction égale et symétrique au verbe « retenir » que Gide pense, dans la *Correspondance* citée ci-dessus, *ne pas* devoir appliquer à Marc mais *devoir*, au contraire, appliquer au pasteur de *La Symphonie pastorale*.

2. A. Gide, *Les Nourritures terrestres, Romans, récits et soties*, p. 248.

chemin vers la sincérité ¹.

Quel peut être, aujourd'hui, le rôle de cette *Correspondance* et des autres correspondances, car André Gide nous a laissé un nombre démesuré de lettres, dans notre compréhension de cet auteur ? Il est connu que le *Journal* de Gide, qui retrace une vie entière et pour lequel l'auteur a pris un soin méticuleux et quotidien, est un extraordinaire tissu de pensées et d'intentions grâce auquel il est possible d'entrer dans le vif de ses personnages et de son activité créative, et de les mesurer sous une autre perspective. Nous pouvons dire, à juste titre, que cette *Correspondance* imposante, constituée de plus de 500 lettres qui s'étendent sur environ 900 pages, représente réellement un *ultérieur et nouveau tissu* de pensées et de faits pour entrer dans la vie et dans les personnages de Gide. En ce sens, l'introduction de Jean Claude et de Pierre Masson, par sa capacité pénétrante à cerner les temps et les modes de l'expérience créative de Gide, parvient à réaliser un plan important de son monde intellectuel et affectif.

Cette correspondance montre avec une extraordinaire souplesse de noms et de faits *combien*, dans la créativité littéraire de Gide, son monde imaginaire a été lié à son mode de vie quotidien. Pour cet écrivain français, comme pour les grands auteurs pour lesquels la littérature n'est pas simplement un jeu de « fiction » mais un contre-chant de la vie, l'œuvre était une façon de vivre intensément : une vie transfigurée. « Si je n'écrivais pas, je me tuerais », avait confessé Gide à Paul Valéry ². Cette *Correspondance* et sa riche introduction en sont pour ainsi dire une démonstration géométrique. Son rapport avec le jeune Marc permet à Gide d'établir et de rénover constamment le contact critique avec ses propres créatures littéraires, ainsi qu'il écrit à son interlocuteur : « J'ai constaté hier que tous mes personnages sont des enfants dénaturés — ou naturels. On va trouver ça exagéré » (7 décembre 1922, lettre 242).

1. Il s'agit d'une « sincérité » qui, à bien regarder, ne nie pas l'existence d'un fond faux et obscur, mais le suppose. C'est un thème qui rappelle, en fait, la question de la pudeur et de la mauvaise foi ; thèmes sur lesquels, comme on le sait, a beaucoup travaillé Jean-Paul Sartre. On peut trouver, ici, une confirmation significative à la thèse de Bernard-Henri Lévy sur Sartre dans une de ses œuvres (B.-H. Lévy, *Le Siècle de Sartre*, Paris : Grasset, 2000), thèse dans laquelle il soutient que la formation de Sartre a été entièrement marquée par Gide (p. 101 à 137).

2. C. Martin, *Gide*, Paris : Seuil, 1995, p. 48.

Il est intéressant de noter dans cette correspondance la courbure, même lexicale et stylistique, représentée par l'évolution du jeune Marc : de son premier français, incertain et souvent même orthographiquement répréhensible, à un français plus conscient et mûr. Les lettres constituent un contact frais avec des vies et des vécus ; il suffit de penser à la manière dont sont éparpillées des expressions phraséologiques anglaises, des caricatures affectueuses et des incursions dans le lexique familier, dans les faits et dans l'esprit de l'époque. Ainsi ce récit d'un échange à propos des termes « potasser » et « potassons » :

5 heures. Je monte [c'est Marc qui écrit à Gide] l'escalier du 18 rue de l'Odéon [l'appartement d'Adrienne Monnier]. Peu de monde encore : Valéry Larbaud, Mlle Monnier, sa sœur et son b[eau]-frère, une dame, une autre dame. Quelques instants après, arrive Mme Duhamel, suivie de Georges [Duhamel] très grave et pontife. « Alors, Mme, vous ne connaissiez pas encore les Potassons, mais vraiment, vous verrez. » [...] Mr G. D[uhamel] : « Quel rapport avec le verbe potasser ? » [...] — Mlle M[onnier] : « Aucun, Monsieur, notre verbe est potasseur. » (8 et 10 décembre 1919, lettre 123).

L'élégant amusement social se déroule autour des multiples sens qui peuvent être donnés aux termes « potasser » et « potassonner » en lien avec le terme « potasson » ; on joue linguistiquement, en fait sur les dérapages sémantiques réalisables entre « piocher », « fréquenter des amis des livres » et « appartenir à cette variété de l'espèce humaine qui se distingue par sa gentillesse et son sens de la vie ».

La *Correspondance*, par une de ces singulières coïncidences qui laissent à penser, se termine par une lettre de Gide datée du 21 novembre 1949, alors que l'auteur se préparait à partir pour son ultime voyage en Italie. Elle se termine donc alors que Marc est âgé de 48 ans, c'est-à-dire exactement l'âge qu'avait Gide quand, en 1917, il entretenait un rapport d'amour avec lui¹.

Cette *Correspondance*, riche en personnages, en faits, en intentions, en souvenirs, est accompagnée d'un index analytique, important et précis, des noms, des œuvres et des périodiques. Sous ces pages coule un réseau entier de faits, de rapports, d'impressions et de personnes. En appendice, on peut trouver un témoignage passionnant de Marc Allégret à propos de Gide, par lequel il rappelle des épisodes, des habitudes affectives et des références littéraires (*Les Faux-Monnayeurs*, *Corydon*, *Les Caves du Vatican*) ; témoignage publié dans le *Magazine littéraire*, en

1. Voir A. Gide, *Journal 1887-1925*, pp. 1033 et 1041.

janvier 1968. N'oublions pas, entre autres, que Marc avait, en 1951, réalisé un film documentaire intitulé *Avec André Gide*, qui est, comme le notent Jean Claude et Pierre Masson, « à la fois testament gidien et témoignage d'une affection qui survivait à son objet ¹ ».

Du fait de l'accomplissement de cette œuvre, du soin dans ses détails, de la densité de ses illuminations, nous pensons qu'il sera désormais impossible de lire Gide sans cette *Correspondance* et son introduction. Nous voyons l'écrivain français et sa vie créative à travers le kaléidoscope de ses rapports les plus vifs et de ses affections.

CARMEN SAGGIOMO.

Retour
sur la Correspondance André Gide–Marc Allégret

par JEAN CLAUDE ET PIERRE MASSON

Deux raisons nous incitent à revenir sur l'édition de la *Correspondance André Gide–Marc Allégret*, d'une part signaler à nos lecteurs quelques erreurs et compléments, d'autre part porter à leur connaissance une découverte survenue juste au moment de la sortie de l'ouvrage : la vente d'un certain nombre de lettres de Gide à Marc qui ont échappé à l'édition.

Malgré le soin que l'on s'efforce d'apporter à une édition semblable à celle dont il est question ici, il reste toujours le risque d'imperfections que certains lecteurs particulièrement attentifs ne manquent pas de relever. Il y a certes les inévitables coquilles échappées lors de la relecture des épreuves, si attentive soit-elle. Nous n'en tiendrons pas compte : elles sont faciles à rectifier. En revanche, il convient de corriger deux types d'erreurs : la datation et les renvois qui souffrent parfois d'une imprécision ou d'une distraction. Quant aux notes, des approximations peuvent s'y glisser ou des compléments peuvent être apportés. La liste qui suit, dont nous aurions aimé qu'elle fût plus courte, est le fruit des obligeantes remarques qui nous ont été communiquées par plusieurs de nos amis. Que soient cordialement remerciés Peter Fawcett, Yves Gabi, Henri Heinemann, Claude Martin, Pascal Mercier et Jacques Roussillat.

1. Introduction à la *Correspondance*, p. 35.

Lettre 4, p. 53 : « ... le petit Ledoux qui est nain ». Voir la note que lui a consacrée Henri Heinemann dans le *BAAG* n° 149, janvier 2006, p. 195, note qu'il a développée dans un sympathique article paru dans *Le Courrier picard* du 20 août 2006.

Lettre 10, p. 63, note 3 : Il s'agirait plutôt du roman d'Abel Hermant paru en 1909, *Coutras soldat*.

Lettre 14, p. 72, note 1 : François de Miomandre est le pseudonyme de François-Félicien Durand.

Lettre 36, p. 115, note 1 : On peut répondre par l'affirmative à la question. Voir *Correspondance à trois voix*, éd. Peter Fawcett et Pascal Mercier, p. 895, Valéry écrit à Louÿs : « Taxis désole Walter », faisant allusion à ce personnage antipathique des *Aventures du Roi Pausole*, dans lequel Gide s'était plus ou moins reconnu.

Lettre 49, p. 147 : Lire Longirod et Saint-George.

Lettre 61, p. 170, note 3 : Lire Harmsworth.

Lettre 63, p. 177 : Lire Baldock.

Lettre 75, p. 204 : Lire Mercredi [25 septembre 1918].

Lettre 76, p. 206, note 1 : La lettre à laquelle il est fait allusion ne peut être la lettre 74. Il semble plutôt que la lettre tendue par Marc au moment de l'adieu n'ait pas été conservée.

Lettre 79, p. 210 : Lire 4 [octobre 1918] et pour la note 1 : Gide a écrit par inadvertance septembre.

Lettre 95, p. 242, note 1 : Lire voir lettre 92.

Lettre 101, p. 253, note 3 : Lire 19 février 1918.

Lettre 134, p. 318, note 1 : Les *Trois petites pièces montées* sont d'Érik Satie.

Lettre 140, p. 326, note 1 : Il ne s'agit pas de la Fondation américaine fondée par I. S. Blumenthal en 1953, mais de la fondation Florence Blumenthal (1858-1930) créée en 1920 par Florence Meyer dite Florie, épouse du banquier et mécène George Blumenthal (1858-1941). Cette fondation américaine pour la pensée et l'art français décerne tous les deux ans des bourses à deux écrivains, deux sculpteurs, un musicien et un décorateur.

Lettre 142, p. 329, note 2 : Lire voir lettre 145.

Lettre 143, p. 332, ligne 1 : Lire 122.

Lettre 153, p. 344 : La lettre est plutôt du 3 ou du 4 novembre.

Lettre 168, p. 377, note 1 : Lire voir lettre 165.

Lettre 176, pp. 390-2 : Cette lettre a été écrite au moins en deux temps. La seconde partie « Samedi soir » est plutôt du samedi 29 janvier

dans la mesure où la lettre que Marc vient de recevoir de Gide est du 28.

Lettre 182, p. 401, note 1 : Lire samedi 19 février.

Lettre 182, p. 401, note 2 : Hypothèse erronée. Il s'agit d'un autre militaire, le comte de Sainte-Suzanne.

Lettre 188, p. 415, note 2 : Lire Oliver Strachey. Le frère de Dorothy Bussy a épousé Rachel dite Ray Costelloe, fille d'un premier mariage de Mary Berenson avec Frank Costelloe. Bernard Berenson n'est donc pas son père mais le second mari de sa mère. Voir aussi lettre 382, p. 708, note 1, où il faut lire l'épouse de Bernard Berenson, et non la seconde épouse. Le mariage avait eu lieu en 1911.

Lettre 201, p. 446 : Lire vendredi [8 juillet 1921].

Lettre 227, p. 480, note 1 : Lire voir lettre 221.

Lettre 246, p. 515, note 1 : *Sublime infamie, Behind the Door*, est un film du metteur en scène américain Irwin Willat de 1919, avec Hobart Bosworth et Jane Novak.

Lettre 283, p. 568, note 3 : Il s'agit de l'artiste-graveur et expert Loÿs Delteil (1869-1927).

Lettre 283, p. 569, note 4 : *Mandrin* est un film (1924) d'Henri Fescourt avec l'actrice Johanna Sutter.

Lettre 283, p. 570, note 3, et lettre 336, p. 689, note 1 : Il s'agit bien d'Albert Henraux, et non de son frère Lucien. Albert Sancholle Henraux, dit Adal, est le mari depuis 1921 de Rosalia Sanchez Abreu dite Lilita, amie d'Yvonne Gallimard, liée à Giraudoux, à Morand et surtout à Saint-John Perse (voir *Lettres à l'étrangère*, Gallimard, 1987). Il est vice-président du Conseil des musées, avant de devenir en 1944 président de la Commission des récupérations artistiques. Rue de l'Université, le couple tient dans leur hôtel particulier un salon réputé.

Lettre 285, p. 574, note 2 : Il s'agit non pas d'Eugène Rouart mais d'Ernest Rouart (1874-1942) avec qui Valéry est en contact quotidien puisqu'ils habitent le même immeuble.

Lettre 296, p. 588, note 5 : Lire le 5 juin.

Lettre 303, p. 596 : Le comte Guglielmo Alberti est le traducteur du critique d'art Bernard Berenson.

Lettre 323, p. 630, note 4 : Lire p. 594 au lieu de 534.

Lettre 335, p. 646, note 1 : *add.* Paul Chadourne, le frère de Marc Chadourne, était médecin et collectionneur ; en 1921, il fit partie du groupe dada.

Lettre 341, p. 653, note 1 : Emo Bardeleben était un ami de Balthus Klossowski. Né à Francfort en 1901, il quitta la Suisse en 1932 pour

New York, où il mourut en 1966.

Lettre 346, p. 660 : Il conviendrait de la dater du mercredi 13 juillet 1917 au soir, donc après la lettre 348 écrite le matin. L'allusion au « jour anniversaire » s'expliquerait mieux, puisque Gide et Marc ont quitté Paris pour le Congo un 14 juillet.

Lettre 362, p. 685, note 1 : La jeune compagne de Marc Schlumberger n'est pas encore sa future épouse anglaise mais une jeune canadienne prénommée Marsh : voir *Correspondance* Aline Mayrisch—Jean Schlumberger, éd. Cornel Meder et Pascal Mercier, p. 189.

Lettre 365, p. 688, note 3 : *Broom* n'est pas une revue anglaise, mais une « revue internationale des arts publiée par des Américains en Italie », à Rome, puis à New York, entre novembre 1921 et janvier 1924. La date donnée par le *BAAG* n° 142, p. 262, ne peut donc être 1928.

Lettre 369, p. 692, note 2 : Il est fait allusion au décorateur Marcel Coard (1889-1975).

Lettre 376, p. 700, note 3 : Michel de Lestrangé (1928-1953).

Lettre 386, p. 713, note 2 : Gide a fait la connaissance de Pierre Herbart en mai 1929.

Lettre 404, p. 732 : Lettre datée du 22 mars 1932 par Daniel Durosay. Cette date est plausible.

Lettre 429, p. 759, note 2 : Il est possible que Jean Renoir ait racheté les droits à Philippe de Rothschild.

Lettre 449, p. 781, note 2 : Lire 437 au lieu de 434.

Lettre 453, p. 785 : Albert-Marie Schmidt n'est pas agrégé d'allemand comme le croit Marc mais professeur de littérature française à l'Université de Lille.

Lettre 466, p. 801, note 1 : Louis Gendre, sous le pseudonyme Louis Jourdan, fait ses débuts d'acteur dans *Le Corsaire* en 1939. Il jouera ensuite dans *Parade en sept nuits* (1940), dans *L'Arlésienne* (1941) et dans *Félicie Nanteuil* (1942). Son père était hôtelier à Cannes.

Lettre 470, p. 804, note 1 : Lire voir lettre 189, p. 418, note 2.

Lettre 492, p. 830, note 2 : Lire 1948 au lieu de 1947.

Lettre 497, p. 836, note 2 : Jean Lambert a rencontré Catherine Gide pour la première fois le 20 février 1942 : voir son *Journal*, *BAAG* n° 149, p. 131.

Lettre 500, p. 839, note 4 : Gide n'est venu à Nice que le 10 octobre : voir *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 111.

Lettre 501, p. 841, note 3 : C'est le 8 décembre que Gide et Herbart partent pour Melun. Herbart revient à Paris le lendemain 9 décembre :

voir *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 118.

Billet oublié, daté Cuverville 18 juillet mais difficile de proposer une date :

Cher,

Je crains de ne pas te trouver, si je t'appelle au téléphone ou de te relancer à une heure importune. Mieux vaut que ce soit toi qui attaques. Criquetot l'Esneval 27. Tâche de le faire demain mardi. Besoin de savoir ce que tu deviens ; ce que tu décides ; où en es-tu de ton travail, et s'il faut renoncer ou non au projet de trip en auto avec toi. Et quand serait-ce ? Rentrerais au besoin demain.

Ton

A. G.

* *

*

Si nous regrettons ces imperfections, nous regrettons bien davantage encore la surprise qui a été la nôtre au moment de la sortie de l'édition : la découverte qu'un certain nombre de lettres de Gide à Marc nous avaient échappé. Histoire embrouillée à vrai dire. Suite au travail préparatoire de Daniel Durosay, suite à nos contacts entre 2001 et 2003 avec Danièle Allégret, fille de Marc, sincèrement favorable à cette publication, nous étions persuadés que toutes les lettres en sa possession nous avaient été confiées. OR, le 31 mai 2002, lors d'une vente à l'Hôtel Drouot, parmi un ensemble très important de documents ayant appartenu à Marc Allégret, figuraient 37 lettres autographes de Gide à Marc, un poème autographe et 4 télégrammes, soit 60 pages de formats divers écrites entre 1919 et 1925. Par malchance, aucun des membres de l'AAAG ne semble avoir eu connaissance de cette vente, alors que l'annonce de tels événements nourrit souvent la chronique bibliographique du BAAG. Mais surtout on ne peut manquer de s'interroger sur le fait que ces lettres avaient été dissociées de l'ensemble de la Correspondance. Compte tenu de la discrétion qui entoure de telles opérations et malgré nos tentatives infructueuses d'éclaircissement, aucune information n'est venue atténuer notre perplexité.

Nous reproduisons ici ¹, d'après le catalogue de la vente, la description du lot concernant Gide et Marc, présenté avec l'indication « belle et intéressante correspondance intime et littéraire ». Le catalogue ne donne

1. Nous renvoyons à l'édition de la *Correspondance André Gide—Marc Allégret* sous l'abréviation CGA.

malheureusement qu'un aperçu des 37 lettres.

1919. Le voyage occupe toutes ses pensées : « *Je ne puis travailler qu'à dactylographier les derniers chapitres écrits de mon livre et à faire un manuscrit de La Symphonie pastorale — ce qui est terriblement long et rasant* ». Paul Valéry est venu passer 24 heures : « *Charmant, phénoménal et éreintant comme toujours*¹ ».

Colpach, 24 juin 1921. Gide évoque la « *conversation de la plus grande importance* » qu'il a eue avec Curtius², et avec humour sa curieuse liaison épistolaire avec Balkis³.

29 août. Il décide de se rendre à Hyères plutôt que chez les Bussy dans le Tyrol⁴.

1^{er} septembre. Rencontre de Sylvia Beach et Adrienne Monnier⁵.

6 septembre⁶. Sur ses bains de mer, « *deux jours éperdus* » avec « *Élisabeth Van Rysselberghe, une promenade à travers la pinède, une visite aux salins*⁷ ». « *Visite de Jules Romains*⁸. *Visite de Roger Fry. Old dear. Ce soir je quitte Hyères pour retrouver Copeau à Saint-Clair*⁹. *Te raconterai mon aventure avec un jeune "Élie" !! et ses conversations à la Freud.* » Il met en garde Marc contre Berenice

1. Hypothèse : cette lettre pourrait plutôt être de juin 1928. Le 8 juin, Gide note, *Journal*, t. I, p. 1069 : « Occupé ces derniers jours à parachever *Corydon* » et, un peu plus loin : « J'espère bien avoir achevé ma *Symphonie pastorale* ». Le voyage serait alors le voyage en Angleterre. Quant à Valéry, il a pu faire une visite à Cuverville en se rendant auprès des siens qui séjournent alors à Rennes.

2. Voir CGA, p. 446, note 1. Sur les enrichissements mutuels qu'ont pu leur apporter leurs conversations, voir Raimund Theis, « André Gide, Ernst Curtius et l'Europe », *BAAG* n° 80, octobre 1988, pp. 81-132.

3. Voir CGA, p. 453, note 1.

4. 29 août 1921. Voir CGA, p. 454, notes 3 et 4, et *Journal*, t. I, p. 1134.

5. Voir *Correspondance André Gide—Aline Mayrisch*, éd. Pierre Masson et Cornel Meder, p. 238, et *Correspondance André Gide—Jules Romains*, éd. Claude Martin, p. 67, où cette rencontre est évoquée.

6. 6 septembre 1921.

7. Sur les salins, voir *Journal*, t. I, p. 1124.

8. Voir *Correspondance André Gide—Jules Romains*, pp. 67-8.

9. Copeau séjourne à Saint-Clair dans la propriété des Van Rysselberghe avec sa fille Maïène. Gide et Copeau se voient du 6 au 9 septembre. Il est surtout question au cours de leur rencontre des représentations de *Saül*, déjà envisagées au printemps, prévues pour l'automne mais que Copeau, au grand dam de Gide, finira par remettre à l'année suivante.

Abbott ¹.

Le Grau du Roi, 15 septembre ². Savoureux portrait de Monsieur Nègre et de son boy ³... Projet de mission, pour laquelle il va faire intervenir Chanel et Daladier ⁴.

1923 ⁵. Il évoque à la fois la prochaine naissance de sa fille, l'avancement des *Faux-Monnayeurs* et le projet de départ au Congo. « *Bonnes nouvelles de Beth et de la Petite Dame. Ça approche. Curieux de ne se sentir plus éloigné que de quelques pages de la fin d'un livre auquel on travaille depuis quatre ans — et que de quelques semaines d'un voyage auquel on rêve depuis longtemps.* »

Cuverville [novembre 1924]. Il annonce son élection à la Royal Society of Literature en remplacement d'Anatole France ⁶. Il évoque la visite de Théo Van Rysselberghe à la Bastide : « *La ressemblance de C[atherine] lui a sauté aux yeux. Ça va changer le paysage* ⁷. » Il parle de son terrain à Biskra ⁸. Il donne des instructions pour son retour à la Villa avec le jeune Klossowski. Il regrette leur voyage au Congo différé : « *On débarquerait peut-être aujourd'hui.* » Il travaille toujours aux *Faux-Monnayeurs* : « *Je commence à entrevoir le bout de mon livre, et qu'il est peut-être moins loin que je ne croyais. C'est comme une vague éclaircie après un long tunnel.* » En décembre, il va se faire opérer de

1. Berenice Abbott séjourne à La Bastide Franco, auprès d'Élisabeth Van Rysselberghe. C'est l'occasion pour Gide de la mieux connaître.

2. Gide séjourne au Grau du Roi à partir du 14 ou du 15 septembre. Il y est rejoint le 19 par son ami François-Paul Alibert : André Gide, *Correspondance avec François-Paul Alibert*, éd. Claude Martin, p. 223.

3. Ce pourrait être une allusion au roman de Pierre Mac Orlan, *Le Nègre Léonard et Jean Mullin*, que Marc trouvera « épatant » : voir CGA, p. 456.

4. Marc s'ennuie dans sa garnison parisienne : voir CGA, p. 460. Gide interviendrait-il pour qu'une mission plus attrayante soit confiée à Marc ?

5. La lettre est selon toute vraisemblance écrite de Rapallo où Gide séjourne à partir du 29 janvier en 1923, en compagnie d'Élisabeth et de la Petite Dame. Il quittera Rapallo pour être à Annecy le 23 février.

6. Gide a appris la nouvelle de cette distinction par une lettre d'Edmund Gosse du 23 octobre 1924 : *Correspondance André Gide—Edmund Gosse*, éd. Linette F. Brugmans, p. 173.

7. Cette visite a eu lieu en octobre 1924 : voir *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 189. Théo Van Rysselberghe voyait pour la première fois sa petite-fille.

8. Il s'agit du terrain acheté en février 1895 à Biskra, et sur lequel Gide souhaitait alors se faire construire une maison.

l'appendicite ¹.

[1925.] Nouvelles très alarmantes de Jacques Rivière ². Conversation avec Lucien Daudet sur le *suicide* de Philippe ³, avec Mrs Oliver Strachey sur l'Amérique depuis la prohibition.

[Mars 1925.] Séjour à la Bastide avec Élisabeth et « *la petite* » ; négociations sur la vente du manuscrit des *Faux-Monnayeurs* à un amateur, contre un chèque de 16 000 ; projet d'achat d'une voiture Citroën pour Beth ; visite de Martin du Gard à qui il lit les derniers chapitres du livre ⁴. Il félicite Marc sur son travail ; il espère achever ses *Faux-Monnayeurs* avant qu'ils ne partent en voyage.

17 mars 1925. Il reçoit un chèque pour le manuscrit des *Faux-Monnayeurs* qui avance.

Samedi. Il parle d'une lettre à Ida [Rubinstein], et rapporte les Ailleurs, il parle de visites de Martin du Gard, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, André Rouveyre, Jacques Copeau, Lucien Daudet ; il transmet des nouvelles de Rivière, Valéry, Cocteau, la Petite Dame, etc. ; il porte des jugements sur Montherlant, sur Walter Berry. Il a aussi écrit une pièce de 9 vers : « *Chère Vesper lumière dorée* ⁵ ».

1. L'opération aura lieu, 27 décembre 1924.

2. C'est début janvier 1925 que Jacques Rivière a contracté la fièvre typhoïde qui l'emportera le 14 février.

3. Retour sur le suicide de Philippe Daudet qui a eu lieu le 24 novembre 1923. Voir CGA, p. 564.

4. La Petite Dame résume le séjour de Gide à la Bastide et tous les événements dont il est question dans cette lettre dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, pp. 214-25.

5. Il pourrait s'agir des amis qui lui rendent visite lors de son hospitalisation : voir *Journal*, t. I, pp. 1277-8. La lettre dans cette hypothèse serait du samedi 3 janvier 1925.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

◆ *Le manuscrit autographe du Traité du Narcisse*, 32 feuillets 213x170 mm et 204x132 mm, écrits à l'encre violette et noire sur papier ligné (certains feuillets jaunis au début et quelque peu salis), manuscrit intitulé *Du Narcisse*, complet et très corrigé, reliure moderne doublée signée de Huser, est offert en vente par la librairie Jean-Claude Vrain au prix de 40 000 €.

◆ Au catalogue de la vente du 31 mai 2002 à l'Hôtel Drouot dont il est question dans le présent *BAAG* pour des lettres de Gide à Marc Allégret, pp. 354 sqq., figuraient également :

— *Sept lettres autographes adressées à Gide* : outre la lettre de Rivière du 28 févr. 1919 que Jean Claude avait publiée dans le n° 108/109 (2^e-3^e trim. 2003) du *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, une lettre d'André BAINÉ qui, « boycotté par la NRF » mais désireux d'être lu par Gide, lui adresse le 9 nov. 1923 un poème, « Divinités », « orchestration de nuages en 4 pages » ; une lettre de François PORCHÉ, qui l'invite à la générale de *La Jeune Fille aux joues roses* et serait heureux de réserver des places pour les Van Rysselberghe ; une lettre de Boris de SCHLÆZER, qui lui envoie sa traduction faite en collaboration avec Jacques Schiffrin de *La Dame de Pique* de Pouchkine, en expliquant les difficultés que présente la traduction de ce style com-

plexe : Gide révisera le travail et choisira entre les variantes proposées (17 sept. 1922) ; quatre lettres de René Schwob, qui lui dit combien il apprécie son amitié et son estime littéraire, qui voudrait revoir Marc et ne pas en rester aux projets, et envoie des écrits qu'il eût voulu lui lire...

— Une lettre de Marcel JOUHANDEAU à Gide, Paris, 12 janvier 1924 : « *Pour ce qui est de Godeau, votre trouble me rassure. Que doit faire le premier chapitre d'un livre, sinon troubler ? Je cherche hélas ! trop longtemps toujours cette bienheureuse inquiétude. Et il faut que tout le reste du livre réponde à la question que vous me posez ? Le fera-t-il ? Je ne crois pas que "les livres" soient écrits pour satisfaire notre curiosité, mais pour la créer, pour l'entretenir, pour la tenir en éveil, pour l'exciter, pour l'exalter le plus longtemps possible. Je n'aime pas les œuvres qui ont une fin. La vie est sans dénouement. Hélas ! Monsieur Godeau a le sien et c'est en quoi il est plus misérable qu'elle* »... Godeau semble l'avoir éloigné, mais Gide est de tous ses lecteurs celui dont le jugement lui importe le plus : « *Si je vous disais que les 2 livres de chevet de Véronique sont La Porte étroite et La Princesse de Clèves ?* » Joint, un carton d'invitation pour un bal masqué chez Mlle Éliisa Caryathis, 12 mars 1921.

— 2 l. a. s. d'Ida RUBINSTEIN à Gide, 26 février [1920] et « Lundi ». À propos d'*Antoine et Cléopâtre*. Elle veut faire tout ce qui sera en son pouvoir pour monter la pièce en juin, et elle prie Gide de venir au plus vite à Paris « *afin de parler des questions urgentes, particulièrement celle de la musique pour laquelle j'ai une idée à vous soumettre* »... « *Étant donné les circonstances, la Comédie-Française remet au mois de septembre la matinée du 19 juin. Je suis heureuse de vous dire avec quelle joie je travaille Cléopâtre.* »

TRADUCTIONS

André GIDE, *Os Subterrâneos do Vaticano*. *Sotie*. Tradução de Carlos CORREIA MONTEIRO DE OLIVEIRA. Porto : Ambar, « Coleção Literatura Universal » n° 38, 2007. Vol. br. sous couv. ill., 23,5 x 15,5 cm, 219 pp., ach. d'impr. janvier 2007, ISBN 978-972-43-1115-9, prix non marqué. [Traduction portugaise des *Caves du Vatican*, dans une collection où ont déjà paru en 2004 et *Les Faux-Monnayeurs* et *La Symphonie pastorale* en 2006, par le même traducteur, et où sont annoncées pour paraître bientôt *Les Nourritures terrestres*.]

LIVRES

Maria VAN RYSSELBERGHE, *L'enfant Catherine, 1923-1930*, Paris : Gallimard, 2006. Vol. br., 19 x 12 cm, 55 pp., ach. d'impr. 27 nov. 2006. [Édition hors commerce, tirage limité à 165 ex. sur vergé Van Gelder Zonen num. de 1 à 150 et de 1 à 15. Précédé d'une brève présentation de Peter SCHNYDER (« Mère-grand et le petit chaperon blond : Maria Van Rysselberghe sur l'enfant Catherine »), ce texte a également été publié dans le n° 580, de janvier 2007 de *La Nouvelle Revue Française*, pp. 106-30.]

Harald EMEIS, *Reflets littéraires d'une amitié : André Gide dans Les Thibault de Roger Martin du Gard. Essai de décryptage*. Paris : L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2007. Vol. br., 24 x 16 cm, 277 pp., ach. d'impr. janvier 2007, ISBN 978-2-296-02506-6, 24 €.

Peter SCHNYDER, *Permanence d'André Gide. Écriture – Littérature – Culture*. Paris : L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2007. Vol. br., 21,5 x 13,5 cm, 293 pp. + 16 pp. ill. coul., ach. d'impr. février 2007, ISBN 978-2-296-02872-2, 25 €.

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

[ANON.], « Le “coming out” de Gide », *L'Histoire*, n° 317, février 2007, pp. 82-3. [Sur *Corydon citoyen* de M. Nemer.]

Varia

ERRATUM *** Dans la chronique bibliographique de notre dernier numéro, en haut de la page 188, la fin du paragraphe a malencontreusement sauté à la composition. Il faut lire : « [Martin du Gard] avait accusé la famille Drouin d’avoir pris l’initiative de cette invitation : accusation sans fondement comme put l’en convaincre Dominique Drouin, qui ne voulut pourtant pas lui livrer le nom du vrai “coupable”. Il convient de lire, p. 497 du tome X, les deux notes qui éclairent la lettre de RMG du 9 février 1952). »

NOS AMIS PUBLIENT... *** Harald EMEIS, *Reflets littéraires d’une amitié : André Gide dans Les Thibault de Roger Martin du Gard, essai de décryptage*, Paris : L’Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2007, 277 pp., 24 €, ISBN 2-296-02506-6. — Alain GOULET, *Sylvie Germain, œuvre romanesque, un monde de cryptes et de fantômes*, Paris : L’Harmattan, coll. « Cri-

tiques littéraires », 2006, 285 pp., 25 €, ISBN 2-296-01846-7. — Vient de paraître, préfacé par Jean-Denis Bredin, le troisième tome de l’édition monumentale (elle en comprendra sept) entreprise par Michel DROUIN des articles de Georges Clemenceau : *L’Affaire Dreyfus. Contre la justice* (Paris : Mémoire du Livre, 2007, 600 pp., 29 €, ISBN 2-913867-52-9) — recueil des articles écrits et publiés dans *L’Aurore* entre le 12 décembre 1898 et le 31 mars 1899.

À CÉDER, UNE COLLECTION DU BAAG *** Un ancien membre de l’AAAG céderait une collection du BAAG, complète du n° 3 (janv. 1969) au n° 140 (oct. 2003). Lui écrire : M. Jean-Yves Garot, 104 rue de Bretagne, 53000 Laval, tél./fax 02.43.69.19.97, mail : garot.darbion@wanadoo.fr.

UN AMI DE MARTIN DU GARD ET DE GIDE *** Vient

de paraître : *Le Gouverneur et son miroir : Marcel de Coppet (1881-1968)*, par Alain Couturier (Paris : L'Harmattan, coll. « Graveurs de mémoire », 2006, 202 pp., 17,50 €, ISBN 2-296-01823-8).

JEAN HECQUET (1927-2007)

*** Ancien libraire, né le 8 août 1927, Jean Hecquet est mort le 7 mars dernier dans sa 80^e année. Il avait été membre de l'AAAG de 1971 à 1993.

PIERRE MOINOT (1920-2006)

*** Haut fonctionnaire et écrivain, Pierre Moinot, qui n'était pas encore membre de l'Académie française (où il fut élu en 1982), fut membre du Comité d'honneur de l'AAAG pendant les dix premières années de celle-ci. Né le 29 mars 1920, il est décédé à Paris le 6 mars dernier, dans sa 87^e année. Auditeur à la Cour des comptes où il devint procureur général, il dut à sa rencontre avec André Malraux, dont il fut le conseiller au ministère de la Culture, d'être le créateur de la première Maison de la Culture puis, de 1966 à 1969, directeur général des arts et des lettres. Écrivain, il fut l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages,

dont une douzaine de romans (*Le Guetteur d'ombre*, en 1979, obtint le prix Fémina, mais *La Chasse royale*, parue en 1953, reste le plus connu).

EUGÈNE ROUART REVIENT

*** Après la publication de sa correspondance avec Gide, on annonce, pour paraître à la fin de l'année au Mercure de France, une réédition de son roman *La Villa sans maître*, paru en 1898 chez le même éditeur.

DU CÔTÉ DU QUAI DE CONTI

*** Dominique Fernandez, membre du Comité d'honneur de l'AAAG depuis 1980, a été élu à l'Académie française le 8 mars dernier, au fauteuil rendu vacant par le professeur Jean Bernard. Notre Association s'est félicitée de voir ainsi consacré l'auteur d'une des œuvres littéraires majeures d'aujourd'hui. Et se plaît à remarquer que, dans son dernier livre, paru deux mois avant son élection, l'écrivain, qui a souvent parlé de Gide avec bonheur, a encore consacré un chapitre au romancier des *Faux-Monnayeurs* (*L'Art de raconter*, Grasset, 607 pp., 22,90 €).

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2007

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

Règlements :

par virement ou versement au
CCP PARIS 25.172.76 A
 (IBAN FR 98 30041 00001 2517276A 020 81,
 code PSSTRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide
 et envoyé au Trésorier :

M. Jean Claude
 Association des Amis d'André Gide
 3 rue du Chemin blanc
 B. P. 53741
 54098 Nancy Cédex
 < jean.claude9@wanadoo.fr >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,
 Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy
 IBAN FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,
 Code SWIFT : BPLMFR2M)

Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133

Imprimé par Compo-System — 480, route de la Glante, 69760 Limonest

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Avril 2007